







Ds. A. 159. 00

wh. DL 4628<sup>le</sup>

Amsterdam

de

MEMOIRES  
DU  
MARQUIS DE \*\*\*  
TOME VI



MEMOIRES  
DU  
MARQUIS DE \*\*\*  
TOME VI.

MEMOIRES

DU

MARQUIS DE ...

TOME VI



MEMOIRES

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME SIXIEME.



*Suivant la Copie de PARIS,*

Chés EMANUEL TOURNEISEN,

M DCC LXVI.

EMOYRES

II

AVANTURES

DEUX HOMMES

DE QUALITE

Qui s'est veu de monde

TOUTE VIE

254

SUITE  
ET  
CONCLUSION  
DES  
MEMOIRES  
D'UN HOMME DE QUALITE'  
Qui s'est retiré du monde.

---

QUATRIÈME LIVRE.

**L'**Heureuse fin de cette aventure me fit benir le Ciel, qui sembloit en avoir pris lui-même la conduite. J'employai quelques jours à régler avec Amulem l'ordre de nôtre voyage d'Allemagne. Il étoit absolument déterminé à partir avant l'hiver; mais n'ayant pas vû Paris il eut envie d'y aller passer quelques semaines avant nôtre départ. Cela pouvoit s'accorder si bien avec les mesures que j'avois prises avec Mr. le Duc; que loin de l'en détourner je lui promis de l'y conduire. Nous y arrivâmes dans le tems, où il devoit paroître le plus brillant aux étrangers.

Tome VI.

A

gers.

gers. C'étoit dans la chaleur des Actions du Missisipi. Le faste & la magnificence sembloient répanduës dans toutes les conditions. L'argent & l'or rouloient avec profusion, comme s'ils se fussent échapés de la captivité, dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenses excessives du jeu & les fêtes continuelles découvroient l'opulence du Royaume; ou s'il est permis de s'exprimer sincèrement, trahissoient plutôt sa foiblesse intérieure; puisque toutes ses forces s'épuisoient follement au dehors. Amulem fut frapé de cet éclat. Ses préjugés Turks ne l'empêchèrent pas de convenir, que Paris l'emportoit sur Constantinople. Nous nous logeâmes dans la ruë neuve des Petit - Champs, & ce ne fut pas sans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un carrosse de remise, tant il se trouvoit de personnes qui n'étoient pas disposées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous aprenoit quelque nouveau prodige de fortune en faveur des plus vils & des plus miserables. C'étoit le célèbre Mr. Law qui donnoit le branle à la rouë. Je me procurai le plaisir de le voir, étant introduit par quelques Anglois que j'avois connus à Londres, & qui se trou-

trouvoient alors à Paris. Cet homme occupé de tant d'affaires importantes n'en avoit pas l'esprit moins libre, ni l'humeur plus éloignée du plaisir. Sa femme, qu'on prétendoit n'être pas l'unique, étoit une créature enjôïée, qui vivoit fort familièrement avec Mr. l'Abbé du Bois, sans que le Mari parût les contraindre; de sorte que nous ayant invités le soir à souper, je fus surpris d'y trouver aussi cet Abbé. Il me reconnut tout d'un coup. Comme il ignoroit, que j'eusse quitté Paris après l'avoir vû cinq ou six semaines auparavant, il me fit des reproches honnêtes de ce que je l'avois si fort négligé; il étoit trop agréablement occupé du voisinage de Madame Law pour lier à table une conversation sérieuse avec moi, mais il me fit promettre, que je lui rendrois le lendemain une nouvelle visite. La joye & le badinage regnérent dans ce repas. Mr. Law y dit mille jolies choses: on n'y fit nulle mention de Systême, quoique je souhaitasse extrêmement que le discours pût tomber sur ce sujet: on n'y parla que des sévérités de la Chambre de Justice, & de la frayeur qu'elles avoient répandue parmi toutes les personnes intéressées dans les revenus du Roi. Mr. Paparel, Trésorier général de l'extraordinaire des guerres, avoit été

condamné à mort quelques jours auparavant, & l'on ne sçavoit point ce qu'on devoit penser du délai que S. A. R. avoit fait apporter à l'exécution de sa sentence. Comme on n'épargne guères les condamnés, le pauvre Paparel ne fut point ménagé par Mr. Law & Mr. l'Abbé du Bois. Ils nous racontèrent quelques friponneries de ce malheureux, qui seroient horribles si elles étoient vraies. Ce qui est certain, c'est que s'il avoit l'ame avare & corrompuë, il n'avoit pas l'imagination moins déréglée; il mériteroit de mourir, nous dit l'Abbé du Bois, ne fût-ce que pour purger le genre humain d'un monstre qui le déshonore; on assure que sa nourriture la plus exquise est l'excrement du premier-venu. Je n'entendis pas d'abord le sens de cette expression; on m'éclaircit en m'apprenant que Mr. Paparel mangeoit communément le produit des nécessités naturelles; qu'il portoit même toujours avec lui une petite culière qui lui servoit à cet usage, & qu'il lui étoit arrivé plus d'une fois en voyant un laquais de bonne santé, de l'arrêter & de l'engager à prix d'argent à lui faire quelques morceaux de cette horrible viande. Ce dérèglement de goût me parut si étrange, que je n'oserois le rapporter comme une vérité, si les assurances qu'on m'en

m'en donna n'eussent été affés fortes pour me convaincre. Mr. Law se retira vers minuit sous prétexte d'une affaire d'importance, qu'il devoit expédier avant son sommeil. Je fortis aussi peu après avec les deux Anglois, qui m'avoient procuré sa connoissance. Comme ils demeuroient dans le même quartier que moi, nous nous entretinmes en chemin de la prodigieuse fortune de Mr. Law, & de l'industrie avec laquelle il s'y étoit élevé. Mr. Stepney qui étoit celui des deux qui le connoissoit le plus particulièrement, me raconta quelques traits de sa vie, qui méritent d'être rapportés. Mr. Law, me dit-il, est Ecoffois, & né d'une honnête famille. Il a eu dès sa première jeunesse l'esprit propre au Commerce & aux affaires. Ses parens le mirent de bonne heure dans un Comptoir; on n'a pas scû sur quels fonds il y amassa une somme considerable, qui le mit en état de se passer du secours de sa famille. J'ai connu, me dit Mr. Stepney, le Marchand chés qui il étoit à Edimbourg. Je l'ai entendu se louer beaucoup de sa sagesse & de sa fidélité. Il prit le chemin de Bristol avec son argent & des recommandations, qui lui firent trouver une place plus considerable que celle qu'il venoit d'occuper; on le fit Commis en

A ; chef

chef du bureau de la Jamaïque. Son affiduité & son esprit lui attirèrent la confiance de tous les Marchands. Cependant soit qu'il se fût déguisé jusqu'alors par hipocrisie, soit que sa vertu fût séduite par les grosses sommes qui lui passaient entre les mains, on découvrit dans ses comptes quelques erreurs de calcul, qui commencèrent à le rendre suspect. Les Marchands Anglois veulent de l'exactitude; on l'examina de près, il s'en aperçut; voici le stratagème dont il usa pour se mettre à couvert. Il avoit fait une connoissance intime avec le Commis d'un autre bureau considerable, qui n'étoit pas plus fidelle que lui: ils s'accordèrent ensemble pour se soutenir, & pour tromper à coup sûr. Lorsque l'un des deux étoit obligé de rendre ses comptes, il avoit recours à l'autre dont il tiroit autant d'argent qu'il en manquoit dans sa caisse, & se rendant ainsi alternativement le même service, ils se trouvoient toujours en état de souffrir l'examen le plus rigoureux, quelques sommes qu'ils eussent pû détourner du dépôt, qui étoit entre leurs mains. — Ils employoient pendant ce tems-là ce qu'ils avoient dérobé, & le faisoient valoir à leur profit particulier. Quoique ce Systême fût des mieux concertés, il ne pût tromper tout-à-fait la vigilance



vigilance des intereffés. On s'étonnoit des grosses entreprises qu'on voyoit faire tous les jours à Mr. Law, & l'on ne comprenoit point sur quel fonds elles étoient appuyées. Les foupçons devinrent li forts, qu'ils ne pûrent lui être cachés. C'étoit une affaire à le décréditer pour toujourns. Il réfolut de fe tirer d'inquiétude, & il y réüffit par une trahifon qui perdit fon affocié. Feignant d'être obligé de rendre fes comptes, il le pria de lui fournir fuisant leur convention la fomme dont il avoit befoin pour remplir fa caiffe. Il la reçut, mais ce fut dans le deffein de ne la pas rendre. L'autre, qui ne s'attendoit à rien moins lui redemanda fon argent peu de jours après. Mr. Law contrefit l'étonné, comme s'il n'eût rien compris à ce difcours, & fe voyant trop preffé il fit un éclat qui couvrit ce malheureux de confufion, & qui l'obligea à fe fauver pour éviter le châtiement. Les plus éclairés entrevirent une partie de la vérité, mais il eût été dangereux d'attaquer Mr. Law fans le pouvoir convaincre. Cependant cette aventure lui ayant fait perdre quelque chofe de fon crédit, elle le détermina à quitter Bristol pour aller à Londres. Il ne s'y borna point à prendre foin des affaires d'autrui, il commençoit à être affés riche

pour être occupé seulement des siennes. Je ne doute point, continua Mr. Stepany, qu'il ne fût devenu en peu de tems un des plus opulens particuliers d'Angleterre, si l'amour ne l'eût rendu la dupe de deux femmes qui l'ont presque conduit à sa ruine. La première fut Mylady . . . cette Dame étoit une coquette fieffée, qui avoit ruiné déjà vingt amans à Londres, & qui étoit aussi connue par ses débauches que par sa beauté. Mr. Law eut le malheur de la voir & de la trouver aimable. Elle en fut informée avant même qu'il eût eu la hardiesse de lui déclarer sa passion, & elle forma le projet de le dépouiller. Il étoit novice en amour, quoiqu'il le fût si peu pour les affaires. Il ne connoissoit pas mieux les manières du monde poli, ayant toujours vécu dans la poussière d'un comptoir, & d'un bureau. Ce fut par cet endroit que Mylady le prit d'abord. A peine lui eut-il exprimé quelque chose de ses sentimens, qu'elle scût lui faire entendre avec adresse, que l'unique chose qui lui manquoit pour plaire étoit de mettre quelque réforme dans ses manières pour être un peu plus au goût du monde. Il comprit de quoi il étoit question, mais il l'exécuta mal. Au lieu de s'accoutumer par degrés aux airs de la Cour, il se

se crut capable de les prendre tout d'un coup ; dans l'espace de peu de jours on le vit changé en petit maître. Cet excès fit pitié à ceux qui le connoissoient, & le rendit ridicule aux yeux de quantité de personnes, qui sentirent le contraste de sa parure & de ses manières. Cependant comme il est homme d'esprit & d'un caractère souple & pliant, il atteignit peu à peu au degré qu'il falloit pour être reçu chés Mylady . . . c'est la seule obligation qu'il ait à cette Dame, d'avoir ainsi contribué à le polir & à le former pour le monde. Les autres leçons qu'il reçut d'elle ne lui furent pas si utiles : elle l'engagea dans des dépenses si excessives, qu'il s'aperçut en peu de tems de la diminution de ses espèces : & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour lui fut que la Dame n'eut pas plutôt remarqué, que la source de ses liberalités tarissoit, qu'elle le fit prier de ne plus mettre le pied chés elle. Cette disgrâce le toucha si vivement, qu'elle l'empêcha de sentir la perte d'une partie de son bien. Ses amis, qui le voyoient si tendre, lui proposèrent de se satisfaire à moins de frais, c'est à dire, de suivre l'usage de Londres, en se donnant une jolie Maîtresse, qu'il entretiendroit à petit bruit, & sur laquelle il auroit un em-

pire absolu. Ce conseil fut de son goût. On lui en procura une fort aimable, avec laquelle il vécut content pendant quelques mois ; mais il étoit destiné à payer toujours cher les plaisirs de l'amour. Sa Maîtresse étoit une friponne, qui disparut un jour en lui emportant trois mille guinées & quantité de bijoux. Des pertes si considérables dérangèrent beaucoup ses affaires ; toute son adresse ne pût les réparer parfaitement. Les airs de Cour qu'il avoit pris avec Mylady . . lui ôtèrent le goût du Commerce. Il se livra au jeu : on sçait quelle vie les joueurs mènent. Tantôt il possédoit des sommes immenses, qui lui faisoient prendre un essor fort au-dessus de son origine ; tantôt il étoit sans un morceau de pain. Je lui ai vû pendant trois mois, continua Mr. Stepney, un carrosse à six chevaux, une maison de campagne, & un hôtel superbe à la ville. Cette faveur de la fortune ne dura guères. Le Colonel Chartris le ruïna dans une soiré, comme il a ruïné depuis le Duc de Warton & quantité d'autres jeunes gens. Mr. Law se mit ensuite dans les projets ; c'est-à-dire, qu'il formoit des plans de Compagnies & d'Associations pour le commerce ; & qu'il tâchoit de les faire goûter aux Marchands. Il inventoit des Machines pour rendre

DU MARQUIS DE\*\*\* II

rendre plus faciles ou pour abréger les grandes entreprises ; telle fut celle dont l'exécution se trouva si heureuse pour nettoier les étangs, les canaux, & les bassins qui servent à la construction des vaisseaux. Il fut le premier, qui fit naître à Mylord Duc de Montaguë le dessein d'une nouvelle plantation dans l'Isle de sainte Lucie ; entreprise qui a coûté à ce Seigneur la moitié de son bien, & qui a échoué à la fin malheureusement. Enfin il se soutenoit honnêtement par les seules ressources que lui fournissoit son genie, lorsque la fortune l'a appellé en France, & lui a ouvert le chemin de la faveur & de la toute-puissance auprès de Monseigneur le Duc Régent. Il conserve toujours, ajouta Mr. Stepney, une forte inclination pour les femmes, il a le cœur bon & tendre ; de sorte que ses libéralités se répandent à pleines mains sur le beau sexe. Il s'est fait amener de Londres pour son délassement après les affaires quelques belles Angloises, qu'il entretient à Paris, à peu près comme les Seigneurs François, qui aiment les chiens & les chevaux, les font venir d'Angleterre.

J'étois si plein de l'idée de Mr. Law en quittant Mr. Stepney, que je le vis en songe pendant la nuit, mais je le vis

dans une situation que je ne lui aurois pas fait plaisir de lui dire, & qu'il n'auroit peut-être pas crû devoir appréhender. Il me sembla que S. A. R. le mettoit hors de son appartement par les épaules, & qu'étant ensuite abandonné de tout le monde, il alloit chercher du pain hors du Royaume, après l'y avoir ôté à tant d'autres.

Le lendemain je fis ma visite à Mr. l'Abbé du Bois. C'étoit un autre Avanturier, dont la morale ne valoit guères mieux que celle de Mr. Law. J'avoué que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune, que de les voir accordés avec tant de profusion à des personnes de ce caractère. C'est une réflexion que j'ai fait mille fois en ma vie, & qui se renouvelloit alors à tous momens, en voyant tant de misérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Seroit-il possible, disois-je, que la Providence mit en de telles mains ce qu'elle estime? Non, les biens de ces gens-là sont aussi vils que leurs personnes. Je ne mets pas néanmoins absolument dans ce rang Mr. l'Abbé du Bois. Il avoit assés d'esprit & de sçavoir vivre pour être distingué de la foule. La visite que je lui rendis fut beaucoup plus familière que la précédente. Il me rap-  
porta

porta des choses incroyables de l'affection, dont S. A. R. l'honoroit & de la confiance qu'il prenoit en lui. La suite de sa vie les a justifiées. Comme il avoit été Précepteur de S. A. R. il se faisoit honneur du goût que ce Prince avoit pour les sciences & les beaux arts. Dieu sçait s'il étoit capable de le lui avoir inspiré. Il me fit la grace de me procurer la vûe de son cabinet, de ses tableaux, & de son laboratoire. Le cabinet étoit plein de livres & de papiers confusement épars. J'eus la curiosité d'observer les livres, étant persuadé que la meilleure manière de connoître le caractère & les inclinations d'un homme d'esprit, est de faire attention à ce qui l'occupe dans le secret du cabinet. Je vis dans celui de S. A. R. un mélange de Théologie, d'Histoire, de Littérature, & sur tout de Philosophie naturelle. Les ouvrages extraordinaires, j'entens ceux de Spinosa, Hobbes, Vanini, Cardan, Toland, Paracelse &c. étoient dans une classe à part, & parmi eux étoit un gros caïer de la main de S. A. R. où elle avoit pris la peine de reduire en abrégé ce qu'il y a de plus curieux dans la doctrine de ces Auteurs. Mr. l'Abbé du Bois me fit remarquer un manuscrit, *de Deo. An Possibilis*; qu'il me dit avoir été payé cinquante Louis-

d'or par son A. R. Cet Abbé m'assûra, que Mr. le Duc d'Orleans passoit quelque fois jusqu'à quatre & cinq heures occupé avec ses livres, & qu'il ne lisoit presque jamais sans avoir la plume à la main, pour écrire ses remarques & ses réflexions. Il avoit fait traduire pour son usage quantité de bons livres Anglois, dont il faisoit beaucoup de cas; Mr. d'Aguesseau, Procureur Général, qui entendoit parfaitement l'Anglois, lui avoit rendu plusieurs fois ce service. S'il en faut croire Mr. l'Abbé du Bois, la curiosité de S. A. R. en matière de Science s'étendoit à tout. Il a fait venir plus d'une fois des extrémités de l'Europe certaines personnes, qui passaient pour avoir acquis des connoissances extraordinaires. Un jour ayant lû dans une relation Angloise de la Laponie Norwegienne, que les Lapons étoient fort adonnés à la magie, & qu'il se passoit des choses surprenantes dans cette froide partie de nôtre Hemisphère, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait amener un magicien Lapon dans son cabinet. On n'a pas sçû ce qu'il apprit de lui; mais il y a apparence qu'il en fut peu satisfait, parce qu'il ne l'entretint pas long-tems. Il le fut davantage d'un certain Valtas, qui s'insinua dans sa faveur par la profonde connoissance qu'il avoit de la  
Chi.



Chimie. Il travailloit quelquefois deux heures avec lui dans son Laboratoire. Il n'y avoit point de distillation ni d'Elixir qu'il ne scût composer; il en inventoit lui-même, & il prenoit plaisir à les faire débiter à Londres, & à Paris par quelque aventurier, qui y gaignoit considérablement; il a fait des perles & des teintures de Cristal, qui sont d'une beauté admirable.

Pour ce qui regarde le grand œuvre il l'a tenté sans succès: la plus infailible de ses déconventes pour remplir ses coffres a été les billets de Banque. Cependant il n'a pas laissé de faire de grandes dépenses pour arriver à quelque chose d'extraordinaire dans la transmutation des métaux. Mr. Carridge Anglois l'a aidé long-tems dans ce travail; mais ils ne pûrent attraper le secret de la Nature. Tout le fruit de leurs peines fut de composer des alliages d'une grande perfection, quoique la valeur en soit fort au-dessous de la dépense. Un Italien effronté, qui avoit entendu parler du goût de S. A. R. pour cette sorte de science, lui fit demander un jour une Audience particulière dans son Laboratoire. Lorsqu'il y fut entré il eut le soin d'en fermer la porte; il tira de sa poche un petit rechaud d'une fabrique extraordinaire, au dessous duquel étoit un petit vaisseau de

de cuivre qu'il remplit d'un Elixir qu'il avoit dans une bouteille. Il enflamma l'Elixir avec une simple allumette, & il pria ensuite S. A. R. de lui prêter pour un moment un Louis-d'or. Il le mit à sa vûë dans le rechaud : en moins de trois minutes il en tira une pièce d'argent de la même grandeur qu'il remit à Mr. le Duc d'Orleans. Il lui demanda un écu, & l'ayant enfermë de la même manière dans le rechaud, il en fit sortir un Louis-d'or, qui ne differoit des autres qu'en ce qu'il étoit plus épais. Après cette operation, qu'il acheva sans prononcer une parole, il prit son rechaud & sortit du Laboratoire, en disant à S. A. R. que si elle vouloit se donner la patience d'attendre un moment il alloit lui faire voir quelque chose de bien plus extraordinaire. S. A. attendit, mais inutilement. L'Italien s'étoit servi de cette ruse pour faciliter son évafion. Mr. l'Abbé du Bois me fit voir les deux pièces que Mr. le Duc d'Orleans avoit conservées. J'étois trop le récit de cette visite, si je rapportois toutes les choses curieuses qu'il me fit observer. Je marquai beaucoup de reconnoissance pour ses civilités : nous parlâmes encore de l'Angleterre ; il me propofa de l'accompagner lors qu'il seroit nommé pour l'Ambassade. Je m'en excufai

cusai honnêtement sur les engagemens que j'avois avec Mr. le Duc de . . . il ne manqua point de me demander ce qui avoit causé mon retour si prompt à Paris. Je lui parlai de mon beau-frère Amulem & de son fils Muleid. Il faut, me dit-il, que vous me les fassiez voir, & que je leur procure l'honneur de faire la révérence à Son A. R. Je le remerciai de cette offre, & je les lui amenai le jour suivant. Il nous présenta à S. A. R. Nous en fûmes reçus fort gracieusement. Il fit à Amulem plusieurs questions sur le Gouvernement du Grand Seigneur & sur les forces de l'Empire Ottoman. Il lui dit en parlant de sa Religion; je ne la trouve guères sainte; mais elle me semble bien aimable, ne fût-ce qu'en ce qu'elle n'oblige pas à voir toujours la même femme. Amulem répondit agréablement, que si c'étoit un mal d'être obligé de voir toujours une seule femme, c'en devoit être un bien plus grand d'en voir toujours plusieurs. Point d'équivoque, reprit Mr. le Duc d'Orleans, le mal de n'en voir qu'une est si grand, que je n'en scaurois rire, & si l'on n'étoit un peu Turc sur certains Articles, un pauvre Chrétien auroit bien de la peine à vivre. Nous eumes par la bonté de S. A. R. un de ses gardes pour nous conduire à  
Verfail-

Verfailles, & dans tous les lieux où l'on n'a pas la liberté d'entrer fans être introduits.

Le hazard nous fit rencontrer à Fontainebleau Mr. le Marquis d'Antremond, Ambassadeur du Roi de Sicile. Je l'avois connu à Rome long tems auparavant, & j'étois même lié particulièrement avec lui. Comme je ne m'imaginois nullement qu'il fût à Paris, & encore moins qu'il y fût avec un titre si distingué, je ne me remis point son visage, lorsqu'on me le montra sous le nom de sa dignité. Il me reconnut le premier, & sa politesse le fit avancer vers moi pour m'embrasser. Nous nous promenâmes en nous entretenant de nos anciennes liaisons & de nos aventures Romaines. Il avoit failli à périr à Rome par la jalousie d'un Cardinal, dont il voyoit secrètement la maîtresse; deux Sbirres apostés par ce Prélat l'avoient attaqué le soir dans la rue, & il n'avoit dû sa vie qu'à son adresse & à sa valeur. Le péril qu'il avoit couru l'effraya si peu, qu'il revit sa belle dès le lendemain en prenant seulement la précaution de se déguiser. Il se couvrit d'un habit de père Jacobin, & il continua à la visiter tous les jours sous ce Masque. Le Cardinal découvrit la ruse, & l'aïant fait veiller, il le fit prendre

prendre par les Archers de l'Inquisition comme un Moine débauché, qui caufoit du fcandale à l'Eglife. Il fut enfermè dans une étroite prifon, d'où il ne pût fe tirer qu'après y avoir demeuré fix femaines. Le Cardinal eut la malice de répandre le bruit, qu'il y avoit été traité comme on traiteroit un Moine dans le même cas; c'est-à-dire, foüetté rigoureufement. Cependant cette médifance fut reconnuë fauffe par le Cardinal même, qui étant tombé peu après dans une maladie mortelle, fit prier le Marquis de fe rendre auprès de fon lit, & lui demanda pardon publiquement du tort qu'il avoit fait à fa réputation. Nous eûmes l'honneur de dîner avec Mr. le Marquis d'Antremond & de retourner le lendemain à Paris dans fon carroffe. Nous n'y fîmes plus un long féjour. La curiosité d'Amulem étant fatisfaite; nous reprîmes le chemin de la Province.

Lorfque nous approchâmes de la maifon de ma fille, je fis avancer mon laquais plus vite que nous pour l'avertir que nous ferions le foir à fouper chés elle. Je fus furpris de le voir peu après revenir au-devant de nous en galopant. Il m'apprit que le Marquis mon élève étoit au logis depuis quatre jours, & me préfentant une lettre il me dit, que c'é-

toit

toit par l'ordre du Marquis qu'il me l'apportoit, qu'elle étoit de Mr. le Duc son père, & qu'il me prioit de la lire avant mon arrivée. Je la lus promptement. Mr. le Duc me marquoit, que son fils l'avoit pressé avec tant d'instances de lui accorder la permission d'aller attendre mon retour de Paris chés ma fille, qu'il avoit craint de l'affliger trop en le refusant: qu'il le croyoit là en aussi bonnes mains que dans les siennes, & qu'il se persuadoit que j'approuverois son voyage. Comme cette lettre ne contenoit rien de plus, je ne pouvois m'imaginer, quelle raison le Marquis avoit eu de me l'envoyer avec tant de diligence. Cependant en y pensant davantage je compris que la crainte que je ne fusse mécontent de le voir à mon arrivée, & que je ne le soupçonnasse de s'être dérobé à Mr. son Père, l'avoit porté à me prévenir comme il avoit fait. Il m'avoüa le soir que j'avois deviné juste. Je ne laissai point malgré la lettre d'être très-peu satisfait de le trouver là. J'admirai même que Mr. le Duc y eût pû consentir après le danger où il s'y étoit trouvé exposé, sans compter qu'il n'ignoroit pas sa passion pour ma niece, à laquelle des entrevûes si fréquentes ne pouvoient manquer de servir d'alimens. Je n'augurai rien de

de bon de sa présence. Plût au Ciel pour son intérêt & pour celui de ma famille, que mon présage & mes craintes eussent été moins fondés, & qu'elles n'eussent point été justifiées par des évènements, qui mirent le comble à tous les malheurs de ma vie ! C'est - ce que je raconterai maintenant sans interruption, car il me seroit difficile de mêler des choses étrangères & indifférentes à un récit si intéressant.

Le Marquis n'avoit pas perdu le tems pendant les quatre jours qu'il avoit passés chés ma fille : non - seulement il s'étoit ménagé cent occasions d'entretenir Nadine, mais par une adresse dont je crois que l'amour seul l'avoit rendu capable, car il n'étoit point naturellement artificieux, il avoit trouvé le moyen d'intéresser si fortement Mylady R . . . en sa faveur, qu'elle approuvoit hautement sa passion. Un secours de cette nature pouvoit faire faire en peu de tems beaucoup de chemin à ma nièce. Ce n'est pas que j'aye jamais soupçonné Mylady d'être propre à favoriser le vice, mais de quoi ne sont pas capables deux jeunes amans dont on flate l'inclination, & à qui l'on procure tous les moyens de se voir commodément. Ma fille qui avoit découvert le fond du miltère, n'avoit point

point eu la hardieffe d'en témoigner ses sentimens ; mais ce fut la première nouvelle dont elle m'instruisit à mon arrivée. La crainte fit que je m'imaginai le mal encore plus grand qu'il n'étoit ; je ne tardai point à m'expliquer avec Mylady, & à tâcher de tirer la vérité d'elle, en gardant néanmoins beaucoup de ménagement pour ne pas commettre ma fille. Lorsque j'en eus dit assés pour me faire entendre, elle reconnut qu'elle avoit eu quelque condescendance pour la passion du Marquis, parce qu'elle la croyoit infiniment sincère ; & parce que la pauvre petite Nadine, ajoûta-t-elle, n'en avoit pas moins pour lui. Elle me dit en riant, qu'il eût fallu avoir le cœur d'une dureté extrême pour voir souffrir sans pitié deux enfans si aimables ; cependant elle me protesta, que toute son indulgence s'étoit bornée à leur accorder quelques momens d'entretien dans son appartement, & cela toujours en sa présence. Je suis bien éloigné, Madame, repartis-je, d'en soupçonner davantage, mais vous me ferez la grace de confesser que cette faveur même toute mince qu'elle est, ne leur étoit pas nécessaire. Vous sçavez le peu de proportion qui est entre le Marquis & ma nièce. Amulem est un étranger, dont le rang quoiqu'assés considérable  
parmi



parmi les Turcs , est compté pour rien en France. Nadine ne tire non plus aucun relief de la qualité de ma nièce , puisque ne l'étant que du côté de mon épouse elle n'appartient point à ma famille. Rien ne peut donc la rapprocher du Marquis dans l'éloignement infini où elle est de son nom , de son rang , de ses richesses , & de toutes ses espérances. A quoi sert-il , Madame , d'entretenir dans le cœur de cette enfant une passion qui ne scauroit avoir d'heureuses suites pour elle ? Je veux bien ne la regarder jusqu'à présent que comme un badinage & un amusement de jeunesse ; mais ne savons-nous pas vous & moi que les conséquences de ces dangereux amusemens peuvent devenir sérieuses. Je connois le naturel du Marquis ; il est d'une vivacité qui vous effrayeroit , si vous la connoissiez comme moi. Mylady repliqua en m'interrompant , qu'elle avoit fait attention par avance à mes difficultés ; & qu'elle les avoit trouvées si foibles , qu'elle n'avoit pas cru s'y devoir arrêter ; qu'à la vérité Nadine n'étoit pas du rang du Marquis , mais que c'est l'effet le plus ordinaire de l'amour d'égaliser les conditions ; que rien n'étoit si commun en Angleterre que ces assortimens inégaux ; que la foiblesse de nôtre sexe pour le sien étoit presque

presque l'unique voye que la Providence eût accordée aux femmes pour s'élever à la fortune; que la petite Nadine avoit assés de charmes pour borner l'ambition d'un Prince, & là-dessus elle se mit à me raporter les exemples de quantité de Ducs & de Mylords Anglois, qui n'avoient cherché qu'à satisfaire leur cœur en se choisissant une épouse. Il est vrai, Madame, lui dis-je, que cela est commun en Angleterre, mais nos coûtumes sont différentes. D'ailleurs le soin que j'ai consenti à prendre de la conduite du Marquis m'oblige en honneur de veiller à ses vrais interêts. Ne doutez pas, que dans toute autre situation je ne fusse bien aise de voir Nadine prendre le chemin de devenir Duchesse; cette pauvre enfant seroit Reine, si sa fortune répondoit à mon affection: mais je suis le Gouverneur du Marquis; son père, sa famille, se reposent de sa conduite sur mon honneur, & sur ma sagesse, je ne trahirai point leur confiance, je ne dis pas seulement pour l'avantage de ma nièce, mais pour celui même de toute ma posterité. Enfin, Madame, ajoutai-je, c'est une affaire où je me croirois criminel par la seule incertitude, & graces à Dieu j'ai trop d'honneur pour demeurer suspendu un seul moment entre le crime & mon devoir.

Le

Le fruit de cette conversation fut d'engager Mylady R . . . à ne plus prêter la main au commerce de nos jeunes amans. Je n'aurois pas differé à mettre Nadine pour quelques années dans un Couvent, s'il ne m'eût paru trop dur de l'ôter à son père pendant le peu de tems qu'il avoit à demeurer en France. N'y pouvant donc penser avec bienfiance, je me retranchai à trouver quelque nouveau moyen d'éloigner le Marquis : je n'en pûs imaginer d'assés vraisemblable pour esperer qu'il ne sentit point ma ruse; je pris le parti d'écrire à Mr. le Duc, & de lui marquer les nouvelles raisons que j'avois de souhaiter qu'il le rappellât. Je le priois d'employer quelque prétexte, comme celui de le faire habiller, ou de lui faire prendre quelques remèdes avant nôtre départ pour l'Allemagne. La lettre de Mr. le Duc vint en peu de jours. Le Marquis, qui le respectoit extrêmement, n'osa demeurer un moment après l'avoir reçûe. Je fis violence à ma sincerité, jusqu'à lui témoigner du regret de le voir partir.

Je m'applaudissois néanmoins de ce départ : il sembloit assurer toutes mes vûes. Je me proposois d'aller rejoindre le Marquis en moins de quinze jours, d'en passer quelques-uns avec lui, & de

*Tome VI.*

B

partir

partir ensuite pour l'Allemagne sans repasser chés ma fille. Amulem & son fils auroient pris un autre chemin & nous nous serions rencontrés sur la frontière. Ce projet étoit simple & me sembloit infaillible. Mais hélas ! c'est la plus grande de toutes les infirmités humaines de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes sont obligés de travailler tous les jours à se rendre plus parfaits, hé ! peuvent-ils le devenir s'ils ne connoissent point ce qui doit suivre le moment dont ils jouissent ? Comment éviter des fautes ou des malheurs, dont on ne prévoit point les occasions ! comment s'assurer d'obtenir le bien auquel on doit tendre, si l'on ne peut être certain d'en avoir les moyens ? On parle de l'expérience du passé comme d'un flambeau, qui doit éclairer les démarches futures, & qui aide à conjecturer les événemens ! Mais qu'un tel secours paroît foible, quand on considère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, & l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécessaires ! J'ai soixante ans d'usage & de connoissance du monde : & le fruit que j'en recueille à l'égard de l'avenir, est d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus, que toutes les règles de la prudence sont ordinairement fausses & toujours

toûjours absolument incertaines ; en voici un nouvel exemple.

Dans le tems que j'étois le plus satisfait de l'ordre que j'avois mis dans les affaires de ma famille & dans les miennes un Gentilhomme voisin de ma fille vint me demander ma nièce Nadine en mariage : c'étoit un parti plus avantageux qu'elle ne pouvoit l'esperer naturellement. Outre un gros bien, le Gentilhomme étoit aimable : il avoit environ trente ans, & c'étoit uniquement par estime & par amour qu'il fouhaitoit d'obtenir ma nièce. Rien ne paroïssoit devoir empêcher mon consentement, excepté peut-être l'âge de cette enfant, qui étoit à peine dans sa quinzième année. Je conferei sur cette proposition avec Amulem, mon Gendre & ma fille : leur sentiment comme le mien fut de l'accepter sans balancer. Je n'y voïois plus d'autre difficulté que la violence qu'il faudroit faire sans doute à ce petit cœur, où l'amour avoit pris de si profondes racines. Cette pensée me causoit du chagrin, car je n'ai jamais approuvé la tyrannie des pères, qui exigent une obéissance aveugle de leurs enfans : l'exemple de mon grand-père étoit encore devant mes yeux, & je n'avois point oublié que c'étoit à cette source fatale que se devoient rapporter tous les

málheurs de ma vie. Cependant le cas où je me trouvois par rapport à ma nièce me paroissoit tout différent. C'étoit une chose impossible que son mariage avec le Marquis ; la perte de sa vie & de la mienne ne m'avoit pas fait relâcher là-dessus le moins du monde. Dans cette supposition qui étoit constante & qui ne pouvoit changer, il me sembloit que loin de manquer d'indulgence pour elle, c'étoit la traiter avec une véritable affection que d'aider à la guérir, & rien ne m'y paroiffoit plus propre que de la mettre entre les bras d'un honnête Homme, qui l'aimoit excessivement, & qui n'épargneroit rien pour lui faire mener une vie douce & heureuse. Ce raisonnement me parut solide. Il me le paroît, même encore malgré l'effet tragique qu'il a produit, & si je me trouvois dans la même situation avec aussi peu de connoissance de l'avenir, je prendrois assurément le même parti.

Etant donc arrêté à cette résolution, je fis appeler ma nièce, & je lui appris, que Mr. de B. . lui faisant l'honneur de l'aimer & de la souhaiter pour son épouse, j'avois crû que c'étoit une affaire extrêmement avantageuse pour elle. Votre père, lui dis-je, & toute la famille s'accordent à penser la même chose. Il ne nous reste, ma chère nièce, qu'à con-

noître

noître quels sont vos sentimens. Elle me repartit avec beaucoup de douceur, que c'étoit un langage si extraordinaire pour une fille de son âge, qu'elle ne sçavoit pas bien ce qu'elle devoit me répondre; qu'elle étoit prête à obéir à toutes mes volontés, mais que si j'étois assés bon pour lui permettre de suivre ses inclinations, elle ne souhaitoit que de vivre avec ma fille & Mylady R . . . . qui avoient tant de bonté pour elle. J'affectai de prendre sa réponse pour un effet de sa modestie. Je la louai, je l'embrassai, & je lui promis, que si elle vouloit me laisser le soin de son sort, je la rendrois heureuse comme une petite Reine. Mr. de B . . . , lui dis-je, que nous vous destinons pour époux, viendra vous voir dès aujourd'hui; il faut le recevoir avec honnêteté. Vous verrez que c'est un charmant Gentilhomme, que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer. Elle ne me répondit plus que par une révérence, & je remarquai qu'elle s'en alla avec empressement dans l'appartement de Mylady R . . . .

Monfieur de B . . . vint pour la voir sur la fin de l'après-midi, on la fit appeler. Elle descendit après s'être fait attendre assés long-tems. Je remarquai que ses yeux étoient alterés, & je ne doutai

point qu'elle n'eût versé bien des larmes. Cette vûë me fit pitié. Cependant elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour paroître tranquile & riante. Elle n'affecta pas même une rigueur excessive lorsque son amant, à qui je l'avois déjà promise, prit la liberté de lui baiser la main. Il se retira fort satisfait, après m'avoir prié de conclurre son mariage avant mon départ pour l'Allemagne. J'y étois résolu: j'en parlai le soir à Mylady, qui faisoit semblant de l'ignorer, parce que je ne m'étois pas encore ouvert à elle. Vous avez tant de bonté, lui dis-je, pour ma nièce & pour toute ma famille, que je ne veux rien faire d'important sans vous l'avoir communiqué. On me demande Nadine en mariage, & je trouve le parti si avantageux que je l'ai accepté. Elle s'attendoit sans doute à cette ouverture, & sa réponse étoit méditée. Vous voulez donc être le bourreau de vôtre nièce, me dit-elle, vous la voulez tuër plus cruëlement que vous ne feriez d'un coup de poignard. Qui a jamais vû marier une fille à quatorze ou quinze ans malgré sa volonté! Cette pauvre enfant se meurt déjà d'ennui, & je suis si attendrie de ses larmes, que malgré tout l'attachement que j'ai pour vôtre fille, je ne veux point demeurer un moment dans cette maison, si vous lui faites cette violen-



violence. Et puis, ajouta-t-elle d'un air chagrin, après les droits que vous m'aviez accordé sur elle, il me semble que vous auriez pû me faire entrer pour quelque chose dans cette belle résolution. Je l'assûrai, que la proposition & l'accord du mariage s'étoient faits si promptement, qu'à peine aurois-je pû lui en faire part plûrôt. Pour ce qui regardoit la rigueur dont elle m'accusoit, je lui représentai toutes les raisons qui m'empêchoient de croire que c'en fût une, & je l'obligeai de confesser que ma nièce ne pouvant point être au Marquis, nous ne pouvions rien souhaiter de plus heureux pour elle que l'occasion qui se présentoit.

J'en conviens, me dit-elle à la fin : mais ce n'est point par l'idée que vous & moi pouvons nous en former, qu'il faut juger des avantages de cette occasion ; c'est par la satisfaction que vôtre nièce y peut esperer. Elle sera malheureuse, continua-t-elle, je sçai par expérience ce que c'est qu'un mariage où l'inclination n'a pas contribué. Pour la satisfaire & finir cette dispute, je fis appeller Nadine, & je lui parlai ainsi en présence de Mylady.

J'apprens que vous n'êtes point contente du mariage que je vous ai proposé ; je vous aime trop tendrement pour vous y contraindre, mais je suis bien-aïse de vous

expliquer mes sentimens sur ce qui cause votre répugnance. Je n'ignore pas votre inclination pour le Marquis, ni celle qu'il a pour vous. Si vous vous êtes flattée de ce côté-là de quelque espérance, il faut que vous commenciez, ma chère nièce, à vous défabuser aujourd'hui. Je vous jure devant Dieu, que vous ne ferez jamais au Marquis; c'est une chose impossible, & sur laquelle vous devez vous rendre justice. Ne pouvant donc être à lui, c'est à vous de voir si vous voulez renoncer à tout autre engagement. Vous êtes libre. Songez seulement que vous affligerez votre famille, qui attend de vous autre chose, & que vous ne donnerez pas une idée honorable de votre sagesse & de votre modestie.

J'avouë que mon discours étoit captieux pour un enfant de cet âge, qui avoit toujours été accoutumée au respect & à l'obéissance; aussi n'y répondit-elle qu'en m'assurant, qu'elle étoit prête à faire tout ce que son père & moi voudrions exiger d'elle. Je lui dis, que c'étoit ainsi que devoit se conduire une fille bien née, & que s'il en coûtait un peu à son cœur pour oublier le Marquis, elle devoit considérer que c'étoit un sacrifice nécessaire, auquel elle seroit obligée quelque parti qu'elle pût prendre. Je la laissai avec

Myla-

Mylady, quoique j'eusse quelque défiance de ses conseils. Je dis le lendemain à Monsieur de B . . . qu'il falloit prendre promptement des mesures pour son mariage, s'il vouloit le conclurre avant mon départ. Il écrivit sur le champ à l'Evêque; il en reçut en moins de huit jours les dispenses & les permissions qui s'accordent dans une hâte extraordinaire: la cérémonie fut célébrée presqu'aussi-tôt. Nadine fut batifée & mariée dans un même jour. Elle me parut soutenir cette action de fort bonne grace: il n'y eut que Mylady R . . . qui refusa constamment d'être présente à ses noces.

Cette Dame avoit ses raisons pour tenir cette conduite. J'en parlerois peut-être avec plus de chaleur, si elle n'en avoit été trop rigoureusement punie. Son aveugle affection pour Nadine lui avoit fait prendre des mesures irrégulières pour l'ôter à Mr. de B . . . & les voyant déconcertées par nôtre promptitude, elle en ressentoit un chagrin, qui l'empêcha de paroître pendant toute la fête. Elle avoit écrit au Marquis par un exprès, qu'elle avoit envoyé chés Mr. le Duc son père. Elle lui avoit découvert dans sa lettre, qu'il étoit sur le point de perdre ma nièce sans retour; que son mariage étoit conclu, & qu'il ne tarderoit pas

quinze jours à s'exécuter ; que s'il l'aîmoit toujours avec la même tendresse , il n'y avoit plus qu'une résolution hardie qui pût le rendre heureux ; qu'elle favoriseroit toutes ses entreprises , que s'il pouvoit s'assûrer seulement de deux hommes fidèles & se rendre la nuit chés sa fille , elle s'engageoit non seulement de livrer sa maîtresse entre ses mains , mais d'accompagner elle-même sa fuite , pour mettre l'honneur de Nadine à couvert ; qu'elles se retireroient ensemble dans un Couvent , ou qu'elles passeroient en Angleterre si elles s'y trouvoient forcées ; qu'au reste il devoit craindre peu la colère de Mr. le Duc son père , parce qu'elle étoit en état de rendre Nadine digne de lui en la faisant son héritière : Elle le conjuroit de se presser , & elle lui marquoit même la nuit , où elle croyoit pouvoir lui rendre le service qu'elle lui promettoit.

Ce fut un bonheur , qu'elle n'eût pû prévoir que le moment des nôces fût si proche. Elles s'accomplirent deux jours avant le terme de son assignation. Le Marquis avoit pris l'allarme en recevant cette lettre ; sa vivacité lui permit à peine un moment de repos. Il se déterminâ sans rien examiner à suivre toutes les instructions de Mylady , & il lui écrivit , qu'il seroit chés elle à point nommé. Au lieu

lieu de deux hommes, il en prit quatre pour l'accompagner. Mylady l'attendoit désespérée de la ruine de son projet. Il se glissa le soir dans son appartement sans être apperçû de personne. Il avoit laissé ses quatre hommes & ses chevaux dans le bois. Quelle fut sa désolation en apprenant que Nadine étoit dans les bras d'un autre ! il m'a dit depuis, que cette fatale nouvelle le fit tomber à terre sans sentiment. Etant revenu à lui, il se fit raconter toutes les circonstances de sa perte, & voyant qu'il ne lui restoit pas même l'ombre de l'espérance, il se livra à toutes les extravagances de l'amour malheureux. La nuit étant près de finir, Mylady lui conseilla de se retirer. Il ne pût se résoudre à retourner si-tôt chés son père. Il la pria de souffrir qu'il revint l'entretenir la nuit suivante, & pour ne pas s'éloigner trop de la maison de ma fille, il alla passer le jour avec ses gens dans un village qui en est à une lieuë, & à peu près à la même distance de celle de Mr. de B . . . . où Nadine étoit déjà.

J'appris le matin, qu'on avoit vû la veille cinq hommes à cheval aux environs du logis, mais je n'eus pas le moindre soupçon de la vérité ; je rendis même ce jour-là une visite particulière à

Mylady. Elle me parut toujourns affligée du mariage de Nadine ; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de consentir à l'aller voir le lendemain avec moi. Elle lui porta un présent considerable de pierres, qu'elle la força d'accepter. Elle l'entretint long-tems à l'écart : mais comme c'étoit dans la même sale où nous étions, j'avois les yeux sur tous leurs mouvemens. Ma nièce rougit plus d'une fois. Il me sembloit, que Mylady exigeoit d'elle quelque chose, dont elle tâchoit de se défendre. Nous passâmes avec elle une partie de la soirée, & nous retournâmes au logis vers minuit. En entrant dans la cour j'apperçus de loin un étranger, qui me parut avoir toute la figure du Marquis. Le Ciel étoit obscur & il se déroba si légèrement que je ne pûs en être assuré. Je demandai à Mylady, si elle n'avoit point remarqué la même chose, elle me répondit, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il fût si proche de nous sans ma participation. C'étoit néanmoins lui-même, qui s'ennuyoit en l'attendant. Il avoit passé la nuit précédente avec elle : il s'étoit emporté en invectives contre ma dureté, contre l'ingratitude de Nadine, contre la malignité de sa fortune ; il avoit juré de ne me revoir jamais ; & s'imaginant n'avoir plus  
d'ami

d'ami fidèle hors Mylady, il lui avoit ouvert son cœur avec une entière confiance. La première faveur qu'il avoit demandée de son amitié, étoit de lui procurer une entrevûe secrète avec Nadine. C'est par lui-même que j'ai été informé dans la suite de tout ce détail.

Mylady sentit la difficulté & le danger de cette demande. Je suis même porté à croire, que ce fut à regret qu'elle lui promit d'y employer ses soins. Les sollicitations pressantes du Marquis la touchèrent, & ce fut dans la vûe de le servir qu'elle vint avec moi chés ma nièce. Elle étoit si accoûtumée à manier l'esprit de cette jeune personne, qu'elle réussit à lui persuader ce qu'elle voulut. Mais ce n'étoit pas une entreprise aisée que d'introduire le Marquis chés elle; son mari qui l'adoroit ne la perdoit pas de vûe. Elles se séparèrent donc sans avoir pris de résolution assurée. Mon misérable destin me fit contribuer moi-même à leur procurer l'occasion qu'elles fouhaitoient. En revenant de chés Mr. de B. . . je dis à mon gendre en présence de Mylady, que je le priois d'inviter le lendemain à souper Mr. & Madame de B. . . il me le promit; Mylady feignit de ne pas nous écouter, mais ayant formé sur le champ son dessein sur ce qu'elle avoit

entendu, elle le communiqua cette nuit au Marquis. C'étoit de lui faire passer tout le jour dans son appartement jusqu'à l'heure du souper, & d'en avertir secrètement ma nièce à son arrivée. S'il ne lui étoit pas possible de se dérober à son mari avant que de se mettre à table, elle devoit feindre pendant le souper - même quelque nécessité qui l'obligeroit de sortir. Ce plan paroissoit sans difficulté; cependant lorsque ma nièce en fut instruite, elle en trouva une sur laquelle on ne pût la résoudre à passer. Se voir seule & renfermée dans une chambre avec le Marquis, ce fut à quoi tous les raisonnemens de Mylady ne pûrent la faire résoudre; il fallut pour tout accorder que cette Dame s'engageât sous prétexte d'une incommodité à ne pas sortir de son appartement. Mr. de B . . . qui ne l'avoit pas vûë à son mariage, & qui sçavoit qu'elle ne l'avoit point approuvé, nous dit ingénûment en nous mettant à souper, qu'il attribuoit son absence à un reste de haine pour lui; mais que le tems la rendroit plus traitable, ou que s'il continuoit à lui déplaire, il prendroit le parti de s'en consoler. Ma nièce ne parla pas si-tôt du besoin qui devoit la faire sortir de table; elle n'étoit pas sans doute assés aguerrie pour faire cette démarche



marche fans être un peu tremblante. Elle se leva néanmoins vers le milieu du repas, & elle quitta la sale en nous disant, qu'elle seroit de retour à l'instant. Elle ignoroit que l'amour abrège les momens ; ceux qu'elle passa avec Mylady & le Marquis lui parurent si courts, que ne revenant point aussi-tôt qu'elle avoit dit, Mr. de B . . . . en eut de l'inquiétude. Il se leva de table pour s'informer de ce qu'elle étoit devenuë. Un laquais lui dit, qu'elle étoit montée à l'appartement de Mylady. Il revint dans la salle nous rapporter cette nouvelle. Mon mauvais génie m'inspira de lui dire, qu'il falloit qu'il profitât de cette occasion de faire une civilité à Mylady, en tâchant de l'engager à venir passer avec nous quelques momens. Il fortit dans ce dessein. A peine eut-il été absent quatre minutes, que j'entendis le bruit d'un coup de pistolet & la voix de quelques Domestiques qui crioient, au meurtre, au meurtre, au secours. Tout ce que nous étions d'hommes dans la sale y courumes promptement. Le premier objet que j'aperçus fut le Marquis, qui descendoit l'escalier d'un air fier & le pistolet à la main ; Monsieur, me dit-il en venant à moi, je suis désespéré du malheur qui vient d'arriver dans vôtre maison. Mr. de

de B . . . . a assassiné Mylady à mes yeux d'un coup d'épée, & je lui ai cassé la tête à lui-même d'un coup de pistolet. Portez, s'il vous plaît, quelque secours à votre nièce, que j'ai laissée en haut sans connoissance. Je fus, Monsieur, ajouta-t-il en s'éloignant, mais je ne me crois pas criminel.

Dans le trouble où j'étois, je fis peu d'attention à sa sortie, je montai à l'appartement de Mylady, que je trouvai assise & toute sanglante, mais à qui il restoit encore quelque sentiment de vie. Mr. de B . . . étoit étendu sans mouvement; sa cervelle paroissoit en plusieurs endroits sur le plancher. Ma nièce étoit tombée dans un profond évanouissement, & j'ai scû de la femme de chambre de Mylady, que le Marquis avoit eu soin de la relever & de la mettre dans le fauteuil où je la trouvai. Je fis éloigner le cadavre de Mr. de B . . . nous donnâmes tous nos soins à Mylady, qui eut peine à me reconnoître, tant elle étoit affoiblie par la perte de son sang. Nadine revint bientôt à elle-même; je priai ma fille de la faire transporter dans une chambre & d'y prendre soin d'elle.

Lorsque nous fûmes un peu revenus d'une si cruelle émotion, je me fis raconter par la femme de chambre de Mylady  
toutes

toutes les circonstances de cette scène funeste, dont elle avoit été témoin. Elle me dit, que pendant que le Marquis entretenoit ma nièce en présence de Mylady, Mr. de B . . . étoit entré dans l'appartement sans frapper à la première porte ; que cette Dame ayant entendu marcher dans l'anti-chambre s'étoit levée à la hâte, & qu'elle avoit entr'ouvert sa chambre ; que Mr. de B . . . qui en étoit déjà tout proche avoit aperçu le Marquis assis auprès de sa femme, qu'il avoit poussé rudement la porte pour entrer malgré Mylady, & que ne pouvant l'emporter sur elle, il lui avoit allongé un coup d'épée par l'ouverture de la porte, dans laquelle il avoit passé la jambe ; que le Marquis, qui s'étoit levé pendant ce tems-là, voyant tomber cette Dame & Mr. de B . . . venir vers lui la pointe baissée, lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. O Providence ! m'écriai-je, j'adore tes dispositions, mais que les effets en sont sanglants & impitoyables ! si tu as encore des coups que je redoute, ce ne sont point ceux que tu ferois tomber sur moi-même. Hélas ! je serois trop heureux que tu m'en eusses réservé un, qui pût finir tout d'un coup ma misérable vie. Mylady ayant repris assés de force pour

dimi-

diminuer nôtre inquiétude , je quittai sa chambre & j'entrai dans celle où ma fille étoit encore avec Nadine. Elle l'avoit fait mettre au lit. Je m'assis sur une chaise auprès d'elle , & voyant à sa pâleur & à ses larmes , combien elle étoit touchée des malheurs qu'elle venoit de causer , je ne voulus point achever de l'accabler par des reproches. Sa main que je pris entre les miennes étoit toute tremblante. Je l'exhortai à prendre courage , & à tâcher de se remettre un peu de cette extrême agitation. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas remarquer que c'étoit par un excès d'indulgence que je ne lui rémoignois point de ressentiment. Elle me dit en me serrant la main ; ah ! Monsieur , ne me traitez pas avec tant de bonté , si vous ne voulez pas que je me croye encore plus coupable ; cependant j'espère qu'on ne vous aura pas grossi mon crime & qu'on vous aura rapporté fidèlement avec quelle innocence j'ai vû le Marquis. C'étoit l'unique fois que je me serois permis de le voir dans tout le cours de ma vie. O Dieu ! ajoûta-t-elle , en fondant en larmes , faut-il qu'elle ait été si funeste , faut-il que je puisse me reprocher la mort de Mr. de B . . . Je la consolai autant qu'il me fut possible , & j'empêchai son père Amulem de

de lui parler d'une manière dure, qui l'auroit encore plus chagrinée.

Je n'avois point eu jusqu'alors un moment pour penser au Marquis. J'étois incertain de ce qu'il étoit devenu, & j'aurois voulu pouvoir en apprendre quelque chose avant que d'écrire à Mr. le Duc, & de lui rendre compte de nôtre funeste avanture. J'étois résolu d'envoyer le matin quelques domestiques de divers côtés, dans l'espérance qu'ils découvroient ses traces; mais je fus délivré de cette peine par une lettre qu'on m'apporta de sa part, à mon lever, la voici, je n'y change rien.

Si je n'étois bien sûr, Monsieur, que malgré le préjugé que la vûë de deux personnes mortes aura pû vous inspirer contre moi, vous êtes trop juste & trop bon pour me condamner absolument sans m'entendre; je m'affligerois sans mesure du risque où je me suis exposé de perdre vôtre estime & vôtre amitié; mais je suis persuadé, que si vous avez eu peine sur les apparences à me croire tout-à-fait innocent; vôtre bonté me réserve une oreille pour écouter du moins ce que j'ai à vous dire pour ma défense. Ce n'est point le reproche de ma conscience qui m'a fait fuir, c'est seulement la crainte d'augmenter la douleur de vôtre perte, par la vûë  
de

de celui qui en est malheureusement la cause. Si je croyois que ma présence ne vous fût point devenuë trop odieuse, je vous proposerois un rendez-vous, où j'aurois la satisfaction de vous ouvrir mon ame, & de vous forcer à convenir de mon innocence. Le porteur de ce billet vous apprendra le lieu où je suis, & recevra vos ordres sur celui, où vous trouverez à propos que nous nous voyons.

Je n'avois pas fini cette lettre que j'en reçus une de Mr. le Duc, qui m'étoit envoyée par un exprès. Elle contenoit des marques de son inquiétude sur ce qui pouvoit être arrivé au Marquis depuis quatre ou cinq jours, qu'il s'étoit échapé de chés lui. Il le croyoit néanmoins, disoit-il, auprès de moi, & il me prioit de l'en informer sur le champ par le même exprès. Je lui fis réponse aussi-tôt. Comme son courrier n'avoit point eu le tems d'être instruit de nôtre malheur, je n'en touchai rien à Mr. le Duc, me réservant à lui en parler de vive voix. Je me contentai de lui marquer que le Marquis étoit en sûreté, & que dans peu de jours nous ferions l'un & l'autre dans ses terres. Je pensai ensuite à la conduite que je devois tenir avec le Marquis. Dans le fond, je n'avois pas de peine à comprendre qu'il étoit peu criminel. Il

avoit

avoit tué Mr. de B . . . dans le cas où la nécessité justifie, c'est-à-dire, pour conserver sa propre vie. Son entretien secret avec ma nièce étoit une faute, mais dont il étoit moins coupable que ma nièce elle-même & Mylady R . . . J'ignorois encore les projets d'enlèvement & de fuite qu'il avoit formé de concert avec cette Dame, ainsi loin d'être mal-disposé à son égard, je le trouvois plus à plaindre qu'à condamner. Je résolus donc à le traiter avec plus de douceur & d'affection qu'il ne sembloit s'y attendre. J'appris du porteur de sa Lettre le lieu où il étoit, & je montai à cheval aussitôt pour m'y rendre. C'étoit le même village où il avoit passé les deux jours précédens. Lorsqu'il me vit arriver si-tôt contre son attente, il parut extraordinairement surpris. Il étoit dans un négligé à faire compassion, son linge étoit noir, ses cheveux mal en ordre, ses bas déchirés: en un mot, tout son équipage tel que doit être celui d'un homme qui a passé quatre ou cinq nuits sans se déshabiller, & sans prendre de repos. J'affectai de demander à Brissant, qui étoit à quatre pas de lui, s'il sçavoit où étoit son maître. Je conçois, Monsieur, me dit-il lui-même, pourquoi vous avez peine à me reconnoître; mais devez-vous être

être surpris, continua-t-il, en me tirant à l'écart, de voir le dérangement dans mon extérieur, puisque vous n'ignorez pas l'excès de mon trouble & de mes chagrins ? vous auriez pitié de moi malgré le mal que je vous ai fait, si vous sçaviez la douleur que j'en ressens. Je veux vous raconter tout ce qui s'est passé. Soyez après cela mon juge. Je demeurai en silence pour lui laisser toute la liberté de s'exprimer. Il me rapporta tout ce qu'il pouvoit m'apprendre sans commettre trop Mylady. Il ne me parla point si-tôt, par exemple, de la Lettre qu'il avoit reçüe d'elle, ni du projet d'enlèvement qu'elle lui avoit inspiré, mais il ne me cacha point qu'ayant appris le mariage de ma nièce, il étoit venu dans le dessein de le traverser; que s'y étant pris malheureusement trop tard, il avoit vu Mylady en secret pendant plusieurs nuits; qu'il l'avoit engagée à force de prières à lui procurer la satisfaction de voir secrètement ma nièce, &c. Par quels sermens, ajouta-t-il, pourrai-je vous persuader que mon unique prétention dans cette entrevüe étoit de l'adorer & de pleurer à ses pieds. Hélas ! pendant un quart d'heure que je passai avec elle je n'osai lever mes yeux quatre fois sur les siens. Je n'osai l'accuser d'ingratitude & d'in-



& d'infidélité. Mes soupirs me tinrent lieu de reproches & de plaintes ; bien loin de penser au déshonneur de son époux. N'aurois - je pas évité son épée, s'il n'en eût voulu qu'à ma vie, ce fut bien moins ma conservation que la brutalité avec laquelle il assaina Mylady, & la crainte du même traitement pour vôtre nièce, qui me forcèrent à lui donner la mort. Il est certain qu'elle m'étoit assurée si je ne l'eusse pas prévenu, mais je ne sçai si j'aurois voulu l'éviter. Le Marquis ajouta, qu'il ne se trouvoit donc coupable en rien à mon égard, que je ne devois pas le rendre garand d'un malheur, qui venoit de la brutalité de Mr. de B. . . que tous ses sentimens pour ma nièce étoient d'une nature à soutenir l'examen du Ciel même : enfin que s'il avoit quelque chose à se reprocher, c'étoit moins par rapport à moi qu'il n'avoit jamais cessé d'aimer, quoique j'en eusse usé si durement avec lui, qu'à l'égard de Mr. le Duc son père, qu'il avoit sans doute né sans l'avertir, & qui étoit sans doute allarmé de son absence. Après s'être ainsi efforcé de se justifier, il se tût pour attendre ma réponse. Il me parut si tranquille sur son innocence, que je résolus de l'effrayer un peu ; je le fis néanmoins sans affectation. Je lui répondis, que quelque horrible

horrible que fût le malheur qu'il venoit de causer dans ma famille, je voulois bien mettre quelque distinction entre ses fautes & celles de la fortune, que je ne lui faisois un crime ni de la mort de Mr. de B . . . que cet infortuné Gentilhomme paroissoit s'être attirée, ni de ses intentions par rapport à ma nièce, puisqu'il me protestoit qu'elles avoient été innocentes; mais si vous n'avez pû vous dispenser, lui dis-je, d'ôter la vie à Mr. de B . . . pour défendre la vôtre, comment vous justifierez-vous d'en être venu chercher témérairement l'occasion? quel désordre ou plutôt quel excès de folie d'avoir quitté furtivement Mr. le Duc, & d'être venu sans autre motif que d'une aveugle & inutile passion, vous précipiter dans mille périls? j'accorde que vous ne les avez pas prévûs, mais n'est-ce pas en cela même que vous avez manqué de conduite & de jugement? une démarche si légère & si déréglée pouvoit-elle vous mener à une heureuse fin? considérez quelles en vont être les suites. En premier-lieu, j'y vois une tache irréparable pour votre caractère & pour votre réputation. Le monde ne se fait point expliquer les motifs, on ne verra dans vous que le meurtrier de mon neveu; c'est-à-dire du neveu d'un hom-  
me

me que vous deviez aimer comme un second père ; vous l'avez tué dans ma maison & presque sous mes yeux ; quelle horrible reconnoissance pour la tendresse & l'attachement que je vous ai marqué ? D'un autre côté, vous m'avez mis dans la nécessité de rompre tous les engagements que j'ai pris avec votre famille pour votre éducation ; car vous devez voir, qu'il ne sçauroit y avoir de liaison désormais entre nous. Ce n'est pas pour un ingrat qui s'est rendu l'assassin de mon neveu, que j'irai prodiguer le reste de mes forces & de ma vie, je ne le pourrois pas même avec bienséance. Enfin quelle reception devez - vous attendre de Mr. le Duc, lorsqu'il sera informé de ce qui vient d'arriver ? Il est déjà irrité de votre absence, j'ai reçu ce matin une lettre de lui par un exprès, je connois son caractère, s'il a de la tendresse pour vous lorsqu'il vous voit attaché à votre devoir, ne comptez pas, qu'il laisse vos défordres sans punition. Voilà, Monsieur, ajoutai - je, ce que j'avois à vous dire, & ce qui m'a engagé à venir vous parler ici pour la dernière fois. Tout autre que moi n'y seroit venu peut - être que pour se saisir de votre personne, & vous livrer aux mains de la Justice, qui punit comme vous sçavez les homicides ; mais

je sacrifie mes ressentimens au souvenir des liens qui m'attachoient à vous ; retournez chés Mr. vôtre père, & soyez assuré, que je ne ferai nulle poursuite contre vôtre vie.

En finissant ce discours, je feignis de vouloir me faire amener mon cheval & de me disposer à partir. Il m'arrêta d'un air troublé & inquiet. Ne m'abandonnez pas, me dit-il, si vous aimez ma vie, car je ne vous laisse voir que la moitié de mes peines, & je ne sçai de quoi elles peuvent me rendre capable. Je lui répondis, que je ne voyois point quelles si grandes peines il pouvoit avoir hors celles du repentir. Ou repentir ou désespoir, reprit-il, elles sont telles, que si vous êtes résolu, comme vous dites, à m'abandonner, & à me laisser retourner seul chés mon père, je prens dès ce moment le parti de sortir du Royaume, & d'aller par tout où il plaira au Ciel de me conduire. Hé bien, lui dis-je, je consens à vous reconduire chés Mr. le Duc. Je vous remettrai entre ses mains. J'aurois ainsi répondu jusqu'à la fin à la confiance, avec laquelle il s'étoit déchargé sur moi de tous les soins paternels ; plût-à-Dieu que vous ne m'eussiez pas contraint de quitter une qualité que j'avois acceptée si volontiers. Ma promesse  
le

le tranquilisa un peu ; je le priaï de m'attendre le reste du jour au même lieu , & d'y prendre quelque repos jusqu'au lendemain que je viendrois le rejoindre. Comme j'étois prêt à remonter à cheval , il me tira encore un moment à l'écart : je crains , me dit - il , de vous offenser de nouveau en vous parlant de vôtre nièce ; mais puisque vous n'ignorez pas l'ardeur de ma passion pour elle , ayez la bonté de m'apprendre en quel état vous l'avez laissée. Je lui répondis naturellement , qu'elle étoit en bonne santé à mon départ.

Je trouvai en effet , étant de retour au logis , qu'elle n'avoit point d'autre incommodité que beaucoup d'affliction ; mais il en étoit bien autrement de Mylady R . . . . le Chirurgien en levant le premier appareil , nous déclara , que sa blessure étoit mortelle. Elle ne parut pas surprise ni fâchée de cette nouvelle. Au contraire , s'étant tournée vers moi , elle me dit , qu'elle remercioit le Ciel de la retirer du monde plutôt qu'elle n'espéroit ; qu'elle avoit désiré la mort tant de fois , que sa présence ne lui cauïoit point de fraïeur ; qu'elle demandoit pardon à ma famille du trouble qu'elle y avoit apporté ; que pour ce qui regardoit la mort de Mr. de B . . . . elle nous conjuroit de ne pas la rejeter sur elle , parce qu'il n'y

avoit rien eu de criminel dans toutes ses vûës ; qu'elle n'avoit rien fait que par amitié pour Nadine & par compassion pour le Marquis , & qu'elle se promettoit de la bonté du Ciel , qu'il ne puniroit point ces deux foibleſſes comme il punit les crimes. Elle nous pria ensuite de recevoir ses deux dernières volontés ; par l'une elle faisoit Nadine héritière des deux tiers de tout ce qu'elle possédoit , & par l'autre elle en léguoit la troisième partie aux pauvres & aux malades de la paroisse de ma fille. Elle mourut avant la fin de la nuit dans des douleurs très-vives , je la plaignis sincèrement. Pour une Dame de son rang & de son mérite , sa vie avoit été extrêmement malheureuse. Sa mort ne l'étoit pas moins. Elle se l'étoit sans doute attirée par quelques démarches irrégulières ; mais il étoit aisé de voir , qu'il y entroit moins de malice que de foibleſſe. Elle n'avoit jamais scû prendre d'empire sur ses passions , & elle s'étoit toujours laissée conduire par les caprices de l'amour ou de la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles femmes , sur tout de celles qui ont moins de raison & de vertu que de beauté. Leurs charmes , ces précieux dons du Ciel , leur deviennent plus funestes qu'aux malheureux amans qu'elles mettent

tent dans leurs fers, toute leur vie se passe dans les agitations que leur cause le désir de plaire, ou le chagrin amer de se voir négligées. La passion la plus déréglée de leurs amans ne les expose pas à plus de vicissitudes que leur propre légèreté. Mais s'il arrive avec cela, qu'elles ayent reçu de la nature un cœur tendre, c'est le comble de l'infortune pour elles, parce qu'elles sont alors tout ensemble la victime de leur propre foiblesse & le jouët des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles & bizarres, leur propre passion & celle des objets qu'elles cherissent. L'amour, qui est toujours un tiran cruel, les traite en esclaves, en même temps qu'il les fait servir à étendre son pouvoir, & qu'il les employe comme ses ministres.

Sa mort ne m'empêcha point de partir le lendemain au matin; je laissai à mon gendre & à ma fille le soin des funérailles, qui se firent simplement & à petit bruit. Le Marquis m'attendoit avec le seul Brissant; il avoit renvoyé les trois autres personnes de sa suite, de peur que je ne soupçonnasse quelque chose du dessein qu'il avoit eu. En chemin il employa ce qu'il y a de plus tendre dans les manières, & de plus pressant dans les expressions, pour obtenir que je ne

me plaignisse point de sa conduite à Mr. son père. Il me fit souvenir du respect, qu'il avoit toujours eü pour moi, & de la docilité avec laquelle il avoit reçu tous mes conseils. Pour me convaincre de la sincérité de son cœur, il me confessa toutes ses fautes, & même celles, me dit-il, qu'il avoit eü dessein de me cacher. Ce fut alors qu'il m'apprit les mesures qu'il avoit prises pour enlever ma nièce; mais il me protesta que sa résolution n'étoit pas de l'épouser sans mon consentement & sans celui de Mr. le Duc; qu'il l'auroit conduite dans un Couvent, pour rompre seulement son mariage avec Mr. de B . . . qu'il seroit retourné ensuite à son devoir, & que s'il eût tâché de me fléchir, ce n'eût été que par ses prières & par ses larmes: que pourvu que je voulusse m'expliquer avec bonté sur son sujet, il ne désespéroit point d'amener Mr. le Duc à ses desirs; qu'il s'étoit entretenu plusieurs fois avec lui sur son malheur d'Espagne, & que loin de lui reprocher sa passion pour Donna Diana, il avoit regretté amèrement sa perte; que ma nièce lui plairoit infailliblement, si l'on pouvoit ménager une occasion de la lui faire voir; que ce n'étoit pas une chose difficile, ni pour laquelle je dusse avoir de l'éloignement; en un mot, que si



si je consentois à me prêter un peu, il ne doutoit pas qu'il ne pût parvenir à l'épouser par des voyes honnêtes avec l'approbation de Mr. le Duc & de toute sa famille. Je lui répondis, qu'il joignoit ensemble bien des choses, qui ne s'accordoient guères; qu'il avoit besoin du pardon de Mr. son père, & qu'il parloit de lui demander des grâces; qu'il me proposoit de s'allier avec ma famille, & qu'il avoit rompu les liens qu'il avoit avec moi; qu'il souhaitoit d'épouser ma nièce, & qu'il venoit de massacrer son époux. J'avois crû l'embarasser par cette réponse; mais sans paroître suspendu un seul moment, il reprit avec une effusion de cœur, qui me fit connoître mieux que jamais son excellent naturel; Il est vrai que je suis coupable, mais rien ne peut m'empêcher de compter éternellement sur vôtre bonté, sur celle de mon père, & sur celle de vôtre nièce. J'avouë que je fus vivement touché de cette tendre marque de confiance; cependant pour continuer à faire mon devoir & à le ramener au sien; je lui dis, que quoique je ne voulusse point lui ôter l'opinion qu'il avoit de l'amitié de Mr. le Duc & de la mienne, je souhaitois néanmoins, qu'il ne s'en fit point une fausse idée; qu'il connoissoit Mr. le Duc, il devoit le

regarder comme un homme inflexible dans ses justes volontés ; & que pour moi , s'il avoit appris à me connoître dans le commerce étroit que nous avions eu l'un avec l'autre , il ne se flatteroit pas de me voir relâcher un moment de ce que j'avois une fois regardé comme mon devoir. Vous êtes donc résolu de me quitter , me dit-il tristement ! Encore une fois , repliquai-je , je suis résolu de faire mon devoir. Je ne pûs cependant refuser de lui promettre , que je donneroîs le meilleur tour qu'il seroit possible à son absence , & au malheureux accident que son imprudence avoit causé chés ma fille.

Nous trouvâmes une nombreuse compagnie dans le château de Mr. le Duc. C'étoit la fête du Saint de la Paroisse , qu'il se faisoit un plaisir de célébrer à la manière de la Campagne. Il avoit invité toute la Noblesse du voisinage. Le Marquis fut assiégé de complimens à nôtre arrivée. Je profitai de ce tems pour entretenir Mr. le Duc en particulier. Il apprit avec surprise les premières nouvelles de l'aventure du Marquis. J'oubliai les intérêts de ma famille pour ne lui raconter la chose que de la manière la plus favorable à son fils. Il entrevit néanmoins l'excès de ma complaisance , & il me fit paroître qu'il y étoit fort sensible :  
mais

mais ayant continué à lui dire, que quelque attachement que je conservasse pour le Marquis, je me croïois obligé par la bienfiance de renoncer à sa conduite & au soin de son éducation, je commençai à l'affliger véritablement. Il me demanda, si c'étoit bien sérieusement que je me crusse obligé de prendre cette résolution? Elle me paroïsoit si indispensable, que je ne tardai point à lui répondre, qu'il étoit également de mon honneur & du sien, que cette séparation se fit; que la réputation du Marquis n'en recevroit nulle atteinte, parce que le Public n'ignorerait point, de quelle manière j'en avois usé avec lui depuis la mort de mon neveu, & qu'on jugeroit avec raison, que lui en ayant marqué si peu de ressentiment, c'étoit un témoignage, que je ne lui en faisois point un crime; mais que cela n'empêchoit point qu'après un si tragique accident nous ne dûssions garder des mesures, ne fût-ce que pour déferer en quelque chose aux idées populaires; que je n'en aurois pas moins de respect pour son illustre maison, ni en particulier moins d'affection pour le Marquis; que je ne me priverois pas même du plaisir de le voir souvent, & de lui renouveler le souvenir de mes instructions; enfin qu'à la réserve d'une

C 5

liaison

liaison aussi étroite que celle de vivre & de voyager ensemble, il n'y auroit nul changement dans mes sentimens & dans mes manières. J'ajoutai que mon intention d'ailleurs n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans le monde; que je soupirois après la solitude, d'où le désir de l'obliger m'avoit fait sortir, que mon âge, mes dernières fatigues, & mes nouveaux chagrins me rendoient plus que jamais la retraite nécessaire, que je promettois à Dieu d'y rentrer aussi-tôt que mon beau-frère auroit repris le chemin de l'Asie, & que je balançois même, si je tiendrois la promesse que je lui avois faite de le conduire jusqu'à Vienne.

Mr. le Duc eut peine à goûter mes raisons. Il emploïa tout son esprit pour en affoiblir la force; & voyant qu'elles faisoient toujours la même impression sur moi, il me fit cette proposition. J'ai ici actuellement quinze ou seize personnes de qualité, qui ont de l'esprit & de l'usage du monde; consultons les sur le cas où vous êtes. S'ils jugent comme vous, que l'honneur ne vous permet point de demeurer plus long-tems avec mon fils, je cesserai de vous importuner par mes instances. Je répondis en riant, que le respect qu'ils avoient pour lui ne manqueroit pas de faire pancher la balance.

Nulle.

Nullement, me dit-il, j'interefferai leur honneur à me dire naturellement ce qu'ils pensent, je veux même que ma voix & celle de mon fils soient comptées pour rien. Ils feront nos juges, & si leurs sentimens se partagent, nous nous réglerons sur la pluralité. Je me rendis à sa volonté. Il fit assembler sur le champ tout ce qu'il y avoit d'étrangers chés lui. Il s'y en trouva treize, la plûpart d'une grande distinction. Mr. le Duc commença par leur apprendre la mort de mon neveu avec toutes les circonstances de cet accident. Il leur proposa ensuite nôtre difficulté; & pour prévenir la complaisance & la faveur, il pria chacun de donner sa voix en particulier par écrit. Cette cérémonie extraordinaire fut terminée en un moment. De treize voix douze me furent favorables. Mr. le Duc soucrivit à ce jugement; il se contenta de m'en marquer beaucoup de regret dans les termes les plus honnêtes & les plus tendres. Le Marquis en fut si chagrin, qu'il se retira sur le champ de l'assemblée. Je le suivis. En sortant il me dit la larme à l'œil; je me suis donc trompé cruellement, Monsieur, en croiant avoir acquis un ami sincère & fidèle. Je le priai de m'écouter: Je vous ai donné jusqu'à présent, lui répondis-je, toutes les marques  
C 6 d'ami-

d'amitié, qui ont dépendu de mon pouvoir, & le Ciel m'est témoin, qu'il n'y en a point que je ne fois encore disposé à vous donner; je n'en excepte point ma vie. Si vous avez donc quelque reproche à me faire, il ne peut tomber que sur la résolution que j'ai prise de me séparer de vous: or examinez lequel de vous ou de moi est le plus à plaindre; ou vous qui ne perdez en moi qu'un homme ordinaire, dont l'unique mérite est la droiture & la probité; ou moi qui perds en vous un cher fils dont le commerce faisoit la principale douceur de ma vie. Ce que je dis est pour vous faire comprendre que je ne vous quitte point sans regret, ni sans de puissantes raisons. J'en ai même de plus fortes que celle que j'ai apportée à Mr. le Duc, quoi qu'elle ait paru suffisante à tant d'honnêtes gens qui sont chés vous. Faites donc assés de fond sur les assurances que je vous donne, pour vous persuader, que ce n'est ni mécontentement, ni défaut d'amitié, ni défiance de la vôtre qui m'oblige à vous quitter.

Comme je me trouvois seul avec lui. Je le fis entrer dans le jardin, où nous nous assimes dans une allée couverte, & je continuai ainsi à lui parler. Recevez ici, mon cher Marquis, les derniers sentimens

mens de ma tendresse, ou plutôt les dernières expressions, car le sentiment n'en finira qu'avec ma vie. J'oublie tous les petits égaremens où vous êtes tombé pour n'avoir pas toujours suivi mes conseils, j'en accuse la vivacité de votre âge : J'oublie les dernières douleurs que vous m'avez causées, je sçai à quelle source je dois les rapporter. Votre esprit est droit & sans artifice; votre cœur est sincère, bienfaisant, généreux; il est tel, qu'il faut pour faire de vous le plus aimable & le plus vertueux de tous les hommes. O Dieu! m'écriai-je en m'interrompant moi-même, pour faire sur lui plus d'impression, pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puissent être corrompus par les passions & défigurés par le vice! sans ces cruels ennemis que d'heureux naturels se porteroient à la vertu par inclination! que de fruits d'honneur, de sagesse & de moderation n'en recueilleroit-on pas pour l'avantage général de la société humaine! L'amour seul est capable de les détruire. O mon cher Marquis! armez-vous de courage contre cette honteuse foiblesse. Hélas! je sçais que le poison est dans le fond de votre cœur. Voyez les effets funestes qu'il a déjà produit; en moins de six semaines il vous a fait plonger vos mains

trois fois dans le sang. L'amour est violent, il est injuste, il est cruel, il est capable de tous les excès, & il s'y livre sans remords. Délivrez-vous de l'amour, & je vous vois presque sans défauts. L'âge meurira vos vertus. Il vous apportera le mérite de les exercer avec connoissance, vous deviendrez honnête homme par principes; c'est-à dire d'une probité constante & inébranlable; car la raison fortifie la nature, & lorsqu'elles se prêtent ainsi leur secours elles forment les grands hommes & les vertus parfaites.

Je parlois au Marquis avec un mouvement si animé, que je n'apercevois point un laquais qui étoit auprès de moi & qui n'osoit m'interrompre. Il venoit par l'ordre de Mr. le Duc nous prier de retourner à la salle. On nous y attendoit pour être présens au récit d'une Histoire, qui devoit être racontée par un Gentilhomme de la compagnie. L'occasion en étoit venue plaisamment. Comme on s'entretenoit de la résolution que j'avois prise de quitter le Marquis, & qu'on admiroit qu'il m'eût manqué une des treize voix pour l'approuver, celui qui m'avoit refusé la sienne se déclara hautement: c'est moi, dit-il, qui n'ai pas crû devoir être du sentiment des autres, mais vous ne serez pas surpris, Messieurs, de cette singula-



singularité, si vous avec la patience d'en vouloir entendre les raisons. Je me suis trouvé dans un cas semblable en quelque chose à celui dont il est question, & comme j'ai pris un parti tout différent de celui, pour lequel vous vous êtes déclarez, il m'a paru, que mon opinion devoit être conforme à ma conduite. Il offrit à Mr. le Duc de lui raconter son Histoire; elle étoit connuë de quelques personnes de l'assemblée, qui la crûrent assés agréable pour proposer de nous faire avertir. Le Gentilhomme se nommoit Mr. de Sauvebœuf: il commença ainsi son récit.

Après la mort de mon père & de ma mère j'étois demeuré seul héritier de ma famille, avec une sœur âgée d'environ six ou sept ans. J'en avois alors vingt-deux & j'étois déjà Capitaine de Cavalerie. Mon emploi ne me permettant point de veiller à l'éducation de ma sœur, mon père avoit prié en mourant un riche Gentilhomme de nos voisins, qui avoit une fille à peu près du même âge, de les faire élever ensemble & de tenir lieu de père à ma sœur jusqu'à ce qu'elle eût atteint le tems de penser au mariage. Cet honnête Gentilhomme, dont le nom étoit Mr. d'Erletan, entra de bon cœur dans les dernières intentions d'un ami mourant.

Il prit ma sœur chés lui, & il n'eut pas moins de tendresse pour elle que pour sa propre fille. Il avoit outre cet enfant deux fils d'un âge peu différent du mien. J'étois lié d'amitié avec eux. Il ne se passoit point d'année que je ne retournaisse pour quelques mois dans la Province; & m'ennuiant de demeurer seul chés moi, j'étois continuellement chés Mrs. d'Erletan. Ils m'y obligeoient d'ailleurs par leurs honnêtetés. Je prenois plaisir aux différences sensibles que sept ou huit mois d'absence me faisoient appercevoir tous les ans dans ma sœur. Ses traits se développoient, sa taille commençoit à se former; en peu d'années elle devint assés aimable pour attirer les yeux des jeunes d'Erletans. Ils prirent de la passion pour elle, tous deux presqu'en même tems. L'ainé portoit le nom de la famille, & l'autre s'appelloit d'Olingry. Il étoit impossible, qu'étant l'un & l'autre avec la même inclination dans le cœur, & n'ayant que les mêmes occasions de la déclarer, ils ne se reconnussent pas bientôt pour Rivaux. Cette connoissance ne les empêcha point d'être amis. Ils avoient toujours été mieux ensemble que ne le sont communément des frères du même âge. Cependant comme ils ne pouvoient prétendre tous deux à l'affection de

de ma sœur; ils se promirent mutuellement de faire dépendre leur bonheur de son choix, & son choix de leurs services; de sorte que le malheureux devoit céder la place sans murmurer de son sort. Leur passion sans doute étoit encore bien loin de l'excès, lorsqu'ils faisoient entre eux cet accord tranquille, ou ils connoissoient peu l'amour s'ils se crurent capables de l'observer. Ils avoient ajouté au traité, qu'on se rendroit compte de bonne foi des progrès qu'on auroit fait, & que de part & d'autre on seroit disposé à voir le triomphe d'un frère, sans le regarder sous l'odieuse qualité de Rival. Ma sœur devint l'objet de tous leurs soins; ils dressèrent leurs attaques avec méthode. Leur amitié se soutint long-tems si parfaite, qu'ils conféroient ensemble sur les moyens de l'attendrir, & quoi qu'ils parussent agir diversément, les deux sistèmes étoient l'effet de leurs résolutions communes. Ils furent même fidèles assés long-tems à se communiquer leurs plus secretes dispositions; mais cela ne dura qu'autant que leur fortune fut égale, & que l'inclination de ma sœur tarda à se déclarer. L'ainé d'Erletan fut préféré par l'amour; d'Olingry s'en apperçut. Il étoit vif & violent, peut-être même n'avoit-il pas des vûes aussi honnêtes que son frère;

Pève-

l'événement du moins a donné lieu de le juger. La froideur prit bien-tôt entre eux la place de l'amitié. D'Erletan fut le premier qui parut plus réservé; c'étoit moins par haine que par considération pour son frère: il n'avoit nulle raison de l'aimer moins, il vouloit lui épargner seulement le chagrin d'apprendre sa mauvaise fortune de la bouche d'un Rival heureux. Cependant d'Olingry, qui vit ce changement dans la conduite de son aîné, découvrit sans peine à quelle cause il devoit l'attribuer. Il étoit trop emporté pour garder des mesures, il querella son frère en lui reprochant sa dissimulation & sa mauvaise foi. Celui-ci lui protesta en vain, que son déguisement venoit de pure amitié. Il ne pût appaiser par ses soumissions ce cœur fier, qui se désespéroit d'être supplanté, & qui prenoit toutes ses caresses pour de nouvelles insultes.

Leurs affaires étoient dans cette situation, continua Monsieur de Sauvebœuf, lorsque j'arrivai à Erletan. La division des deux frères fut une des premières choses dont je m'apperçus. Je les aimois tendrement. J'employai tous mes efforts pour les reconcilier. L'opiniâtreté de leur haine me rendit si attentif à toutes leurs démarches, que je découvris enfin la cause secrète qui les divisoit. Je tremblai pour

pour ma sœur, elle m'étoit plus chère que moi-même. Je la priai avec instance de m'apprendre tout ce qu'elle sçavoit de ce fatal mystère. Je ne remarquai que trop par son embarras, qu'elle y étoit elle-même intéressée, & quoique je tirasse d'elle quelques aveux vagues & incertains, il m'étoit aisé de voir que la moitié de la vérité demuroit au fond de son cœur. Mon inquiétude devint si forte, que je pris la résolution de la tirer de chés Mr. d'Erletan. Je ne me défiois point absolument de sa sagesse; mais je la voyois exposée à un danger inutile: elle n'étoit point un parti assez riche pour l'ainé des deux frères, & la mauvaise humeur de d'Olingry me faisoit connoître manifestement qu'il n'étoit point l'amant favorisé. Je la priai donc de se préparer au départ, & pour ne rien faire qui sentît l'affectation, je représentai à Mr. d'Erletan le père, que ma maison & mes affaires ayant besoin d'un guide, ma sœur étoit en âge d'en prendre la conduite. D'Erletan l'ainé appréhenda, que cet éloignement ne lui fit perdre sa conquête. Ses vûes étoient pleines d'honneur; il auroit épousé ma sœur sans balancer, si la crainte de déplaire à son père & un reste de considération pour le malheureux d'Olingry ne l'eussent arrêté. Se voyant néanmoins  
à la

à la veille d'être séparé d'elle, & se défiant de la violence de son frère, l'amour éteignit tous ses scrupules. Il lui proposa de l'épouser secrètement avant son départ; elle y consentit. Ils se firent marier le soir même par le Curé de la Paroisse dans la chapelle du Château. Quelque attention qu'eût sans-cesse d'Olingry à veiller sur leurs démarches, ils avoient pris de si justes mesures, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de leur mariage; mais ils s'observèrent moins après la cérémonie; de sorte que s'étant arrêtés dans un vestibule pour concerter de quelle manière ils pourroient passer la nuit ensemble, le mauvais génie de nos deux familles l'amena assés proche d'eux pour entendre une partie de leur discours. Ma sœur couchoit ordinairement dans une chambre, qui touchoit à celle même de Mr. d'Erletan le père. Sa femme de chambre, qui étoit dans le secret du mariage, couchoit dans un cabinet voisin. D'Erletan convint avec ma sœur, qu'à l'heure où chacun se met au lit, il se rendroit à sa chambre, & qu'à un certain signal elle lui feroit ouvrir sa porte. Ils se séparèrent ensuite pour ne pas donner lieu aux soupçons.

On a toujours rendu cette justice à d'Olingry, qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de leur mariage; sans quoi il

il faudroit regarder la résolution qu'il forma comme un prodige d'horreur & d'inhumainé. Il se figura sans doute que ma sœur s'étoit laissée séduire par d'Erletan, & qu'elle consentoit au sacrifice de son honneur. La rage de voir son frère si heureux lui fit perdre toute considération. Il résolut d'emporter par adresse ce qu'il croyoit que l'autre devoit aussi à ses artifices; en un mot, il espera qu'à la faveur du silence & de l'obscurité il pourroit passer pour d'Erletan & occuper la place que ma sœur lui destinoit. Il ne manqua pas d'inventions pour le tenir éloigné pendant une partie de la nuit. Son horrible dessein réüssit au-delà de ses espérances. Ma sœur aida elle-même à se tromper, en lui recommandant le silence dans la crainte d'éveiller Mr. d'Erletan le père. D'Olingry se rendit ainsi le plus criminel de tous les hommes, en violant impunément les droits les plus sacrés. D'Erletan s'impatientoit pendant ce tems-là de l'obstacle imprévu qui l'avoit arrêté. Il ne se vit pas plutôt libre, qu'il courut à la chambre de ma sœur, & qu'il donna le signal pour se faire ouvrir. Il redoubla plusieurs fois pour être entendu. Enfin la femme de chambre s'étant approchée de la porte & ayant demandé doucement qui c'étoit, il crut se faire un mérite en marquant  
par

par des termes fort vifs le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir venir plûôt. Cette femme, qui croïoit d'Erletan entre les bras de sa maîtresse le repoussa rudement, & s'imaginant même que c'étoit d'Olingry, elle le raila malignement sur l'espérance qu'il avoit de coucher avec ma sœur : elle lui dit quelques paroles offenseantes sur la folie & l'inutilité de ses prétentions. Tout cela se passoit dans l'obscurité. D'Erletan piqué jusqu'au vif se retira, en maudissant l'inconstance des femmes. Sa colére alla jusqu'à lui persuader, que le dessein de ma sœur étoit de prendre avec lui des airs de hauteur & d'empire, & qu'elle avoit voulu la première nuit de ses nœces lui faire faire un essai d'esclavage. Il n'y a point d'excès où l'amour irrité ne puisse se porter. Il retourna dans sa chambre plein de ressentiment, & en formant mille projets de vengeance.

Lorsque la passion de d'Olingry fut satisfaite, il quitta ma sœur assés froide-ment, sous prétexte de ne pas l'exposer en demeurant jusqu'au jour avec elle. Il alla s'applaudir ailleurs du succès de son crime, ou peut-être en sentoit-il déjà le remord. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le lendemain matin étant descendu par hazard pour aller prendre  
l'air



Pair au jardin, je rencontraï ma sœur dans un salon, seule & qui fondoït en larmes. Ma présence parut redoubler sa douleur. Etant extrêmement émû de ce spectacle, je lui en demandai la cause avec empressement. Elle fut embarrassée à me répondre. Ce n'est rien, me dit-elle, ce sont des accès de tristesse qui me faisoient quelque fois. Comme son air & ses soupirs la trahissoient, j'eus le pressentiment de quelque aventure funeste, & je la pressai si fort en mêlant les caresses & les menaces, qu'elle consentit à m'ouvrir son cœur, à condition, me dit-elle, que je garderois un secret inviolable. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Tant de précautions me faisoient attendre un étrange secret. Enfin elle me découvrit son amour pour l'ainé d'Erletan, & son mariage qui s'étoit fait la veille. Je l'ai reçu, continua-t-elle cette nuit dans ma chambre, il m'a comblée de caresses, je me croïois la plus heureuse de toutes les femmes. Comme il a été obligé de me quitter vers le jour, je me suis levée plutôt qu'à l'ordinaire par le seul empressement de le revoir. Je viens de le rencontrer ici; oh! mon frère, ajouta-t-elle en renouvelant ses soupirs, que les hommes sont faux & méchans! Lorsque j'allois au devant de lui

lui les bras ouverts pour l'embrasser avec toute ma tendresse , il m'a repoussée d'un air méprisant , il m'a fait les menaces les plus effrayantes ; enfin il m'a traitée avec une dureté qui me fait mourir. Je me suis jettée à ses genoux pour l'arrêter ; mais loin d'être ému par mes pleurs , il m'a écartée de lui si rudement , que je suis tombée par terre , & il a eu la barbarie de m'abandonner dans cet état. Oh ! me dit-elle en pouvant à peine prononcer , il faut que je meure ; mon cœur est brisé cruellement ; il m'est impossible de vivre avec la peine que je souffre. Je fus saisi de ce discours jusqu'à demeurer quelque tems immobile. Ma rage peut mieux être conçue qu'exprimée. Le traître ! m'écriai-je ; quoi ! il vous a indignement poussée par terre & il a eu la cruauté de vous y laisser ? Ah ! fût-il au fond des Enfers je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Elle fit inutilement des efforts pour m'arrêter , en me représentant que je lui avois juré le secret ; que tout barbare qu'il étoit , elle l'aimoit encore & qu'elle lui pardonneroit même sa mort. Je m'échapai de ses mains , résolu de plonger mon épée dans le cœur au lâche d'Erletan , sans lui donner même le tems de tirer la sienne. La première

nière personne que je rencontraï fut Mr. d'Erletan le père, qui me demanda si je n'avois pas vû son fils aîné! Non, lui répondis-je d'un air furieux, mais je le cherche, & si vous le voyez avant moi vous verrez un lâche & un coquin. A quoi tient-il, ajoutai-je en portant la main sur mon épée, que je ne te perce toi-même de mille coups, pour avoir donné la vie à cet exécrationnable monstre. Mr. d'Erletan fut si effraïé de mon action, qu'il demeura sans réplique. Je le considérai un moment avec un regard troublé, enfin mes yeux s'éclaircissent. Ce bon vieillard me fit pitié. J'eus honte d'avoir outragé un homme, qui nous avoit servi de père à moi & à ma sœur. Ah! lui dis-je, en l'embrassant, pardonnez cette folie à mon transport, je suis un malheureux de vous avoir insulté mal à propos; c'est vôtre indigne fils qui va me payer pour tout, ajoutai-je en voulant le quitter. Il emploïa toute sa force pour m'arrêter. Il me conjura de lui apprendre ce qui causoit le trouble où il me voyoit, en m'assurant, que si son fils m'avoit offensé, il l'obligeroit à me faire des réparations dont je serois content. M'avoir offensé? repris-je, le lâche n'oseroit; il n'est capable que d'insulter des femmes. Il a outragé ma sœur & il ne tardera guères

à être puni. Ma fureur étoit telle, que je voulois m'échaper absolument des mains de ce bon homme. Cependant il obtint de moi, que je lui expliquerois du moins en deux mots l'injure faite à ma sœur. Votre fils l'a épousée, lui-dis-je, & il la . . . épousé votre sœur! interrompit-il avec surprise; Oui, ma sœur, continuai-je, qui est d'aussi ancienne & d'aussi honnête maison que vous, & dont l'alliance ne feroit point déshonneur à un Prince; il l'épousa hier au soir, & il l'a traitée aujourd'hui comme il n'appartient qu'à un lâche & à un malhonnête homme. Je vous ferai justice, repliqua-t-il promptement: s'il l'a épousée c'est une affaire finie, je prétens qu'il en use bien avec elle; mais je vous conjure, ajouta-t-il, par la mémoire de votre père, de me laisser prendre plus de connoissance de cette affaire. Je vous engage ma foi, que vous serez content de la justice que je vous ferai. Je punirai mon fils, je le mettrai dans son devoir. Je ne vous demande qu'un délai de quelques momens. Ses instances furent si vives & si pressantes, qu'elles eurent le pouvoir de me calmer un peu. Je lui promis de me retirer dans ma chambre, & de lui accorder le tems de faire ses efforts, pour faire prendre de meilleures manières à son fils.

Pen-

Pendant que ce funeste mal - entendu m'alloit faire égorger ainsi l'aîné d'Erletan, son malheureux frère apprit par un domestique quelque chose de ce qui s'étoit passé entre son père & moi. Il venoit sans doute pour en être mieux instruit, lorsque je m'en retournai à ma chambre. Je le rencontrai sur l'escalier ; il rougit en me voyant, & il me demanda, s'il étoit arrivé quelque chose de nouveau dans la maison. J'étois encore trop plein de mon ressentiment pour en faire un mystère à personne. Je lui racontai l'Histoire du mariage de ma sœur & de la conduite barbare de son frère, en accompagnant ma narration de toutes les marques de ma colére & de ma haine contre d'Erletan. Je faisois peu d'attention aux mouvemens que ce récit pouvoit produire sur son visage ; mais à peine eus-je fini, qu'il s'écria d'un ton plus funeste que je ne puis dire, juste Ciel ! quelles horreurs ! par qui cette sanglante tragédie commence-t-elle ! Il me quitta sans ajoûter un seul mot. Occupé, comme j'étois de mes peines, je ne remarquai point ce qu'il devint. Je me renfermai dans ma chambre, où je demurai jusqu'à ce qu'on vint m'avertir pour assister à la plus terrible & la plus touchante de toutes les scènes. Messieurs, nous dit Mr. de Sau-

D. 2

vebœuf,

vebœuf, vous êtes dans un moment à la catastrophe.

D'Olingry, continua - t - il, n'eut point besoin d'une plus grande explication pour connoître son crime, ni pour en voir tout d'un coup les tristes conséquences. Il comprit, qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de les éviter; c'étoit de confesser sa faute à ma sœur, & de l'engager au silence pour leur commun intérêt. Il résolut de tenter cette voye avant que de se porter à des extrémités qu'il méditoit déjà. Il alla donc la trouver. Il demanda à l'entretenir seule. Quoiqu'il fût naturellement hardi, il ne s'expliqua qu'en tremblant. Ma sœur m'a dit avant sa mort, que quelque éloignée qu'elle fût de s'imaginer la perfidie dont il venoit s'accuser, elle avoit tremblé elle-même en voyant l'air égaré de ses yeux & la pâleur de son visage au moment qu'il commença à parler. Elle lui épargna la peine d'achever son récit, trois mots suffisoient pour le faire entendre. Elle jetta un cri perçant, qui attira auprès d'elle tous ceux qui étoient dans les chambres voisines; ils la trouvèrent dans un évanouissement, qui différoit fort peu de la mort. D'Olingry crut devoir se retirer. Lorsqu'elle eut un peu rappelé ses esprits, elle s'abandonna à tous les mouvemens  
de

de la douleur & du désespoir. Son cher d'Erletan lui étoit ravi pour toujours ; Elle s'étoit plainte de sa rigueur , & c'étoit elle maintenant qui se trouvoit si coupable qu'elle devoit éviter éternellement sa présence ; elle l'appelloit néanmoins à son secours , elle prononçoit son nom mille fois ; de sorte que ses femmes , qui ignoroient de quoi il étoit question , se crurent obligées de le faire avertir. On le chercha long-tems sans le pouvoir trouver. Il s'étoit enfoncé dans le bois avec son père pour s'entretenir de ses chagrins. D'Erletan avoit le cœur bon & généreux , & malgré sa colère , qui lui paroissoit juste , il aimoit encore éperduëment sa sœur. Quoique tous les discours de son père n'eussent pû fléchir son esprit & le porter à la reconciliation , il ne pût apprendre l'état où elle étoit , & qu'elle désiroit si ardemment de le voir , sans être ému de la plus tendre compassion. Il accourut à elle. Son père le laissa aller seul , s'imaginant que le moment de la paix étoit venu. Il s'approcha de son épouse d'un air plus soumis que s'il eût été réellement l'offenseur. Elle , qui le croïoit instruit de son malheur & de sa honte , & qui n'attribuoit qu'à cette connoissance la manière dont il l'avoit traitée le matin , paroissoit

de son côté tremblante & humiliée ; de forte que cette étrange entrevûe n'avoit pû être expliquée que par d'Olingry , le miserable auteur de tant d'infortunes. Cependant s'il n'échapa rien d'affès clair à ma sœur pour porter d'odieuses lumières dans l'esprit de son époux , l'obscurité même de ses expressions fut un nouveau tourment pour lui. Il ne pouvoit concevoir , pourquoi elle refusoit les caresses & la main qu'il lui offroit pour se reconcilier , dans le tems même qu'elle paroiffoit contente de le revoir tendre & amoureux. Il découvroit en elle un mélange de joie & de désespoir , d'horreur & de tendresse pour lui. Elle souhaitoit de le voir sans cesse , & elle lui parloit de se séparer pour toujours. Toutes ces contrariétés l'épouvantoient. C'étoit d'Olingry seul qui pouvoit les éclaircir. Le moment en approchoit. Ce malheureux ne s'étoit point écarté si loin , qu'il n'eût entendu toute la conversation de d'Erletan & de son épouse ; il en fut touché vivement. Dieu seul connoît si ce fut repentir ou désespoir. Il pria son père de faire appeller pour un moment son ainé sous quelques prétextes , & étant entré dans la chambre lorsqu'il l'en eut vû sortir , il pria ma sœur , qui parut effrayée de sa présence , de l'écouter pour  
la



la dernière fois. Il lui dit, que n'ayant point perdu un mot de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son époux, il avoit observé qu'il n'avoit aucune connoissance ni même aucun soupçon du malheur de la nuit précédente; qu'il étoit donc aisé de remédier au mal en le cachant par un éternel silence; qu'elle n'avoit qu'à se répondre d'elle-même & de sa femme de chambre, & à vivre tranquillement avec son époux; que pour ce qui le regardoit outre son propre intérêt & l'honneur de sa famille qui l'obligeoient au secret, il se mettroit hors d'état de le révéler en allant s'ensevelir dans un Monastère pour le reste de sa vie. Ma sœur eut peine à souffrir qu'il achevât. Elle lui répondit sans jeter les yeux sur lui, que c'étoit trop qu'il l'eût couverte de honte & qu'il eût ruiné tout le bonheur de ses jours par un crime dont il étoit seul coupable; qu'elle n'avoit pas dessein de le devenir autant que lui en suivant son damnable conseil, & en portant ce qu'il avoit souillé dans le lit de son époux; qu'elle abandonnoit à la fortune sa vie & sa destinée; & qu'elle n'étoit jalouse que de son innocence. Pen-  
 sez y bien, Madame, reprit-il, vous n'avez qu'un moment pour y penser. Mon parti est pris, lui dit ma sœur; & le  
 D 4. mien

mien aussi, ajouta-t-il en fortant. Il trouva son frère dans une chambre voisine. Il le tira à l'écart. Là après lui avoir reproché en termes sanglans sa perfidie dans son mariage secret & dans toute la conduite de son amour, il lui déclara nettement, qu'il avoit souillé son lit la nuit précédente; & comme d'Érletan dans le premier transport, où le jetta cette funeste nouvelle, paroïssoit porter la main à son épée, il le prévint d'un coup de poignard qu'il tenoit préparé. Quoique le coup fût profond, la fureur de d'Érletan empêcha qu'il n'en fût affoibli sur le champ. Il eut assez de force pour tirer son épée & pour la passer au travers du corps à son meurtrier. Il est vrai que d'Olingry ne fit nul mouvement pour l'éviter. Les domestiques qui accoururent au bruit le virent tomber & l'entendirent prononcer quelques paroles en mourant, par lesquelles il marquoit de la joye de ce que son frère s'étoit ainsi chargé du crime de sa mort, comme il lui reprochoit de l'être déjà de celui de son inceste. Il expira presque aussitôt. Un horrible mélange de pleurs & de cris s'étant répandu dans la maison, je mis la tête hors de ma chambre, où j'étois renfermé depuis deux heures. Je vis un laquais hors d'haleine

leine qui venoit m'avertir de descendre ; oh ! Mr. me dit-il , tous mes maîtres sont égorgés. Je courus , ou plutôt je me précipitai sur l'escalier. J'aperçus les deux frères étendus , l'un mort , l'autre expirant. Leur père tout éperdu s'efforçoit de leur donner quelques secours inutiles. Approchez , Mr. de Sauvebœuf , me dit d'Erletan d'une voix foible , approchez. Venez voir expirer le plus criminel & le plus malheureux de tous les hommes. Quoique j'ignorasse encore la cause de ce triste accident , je ne pûs me défendre de quelques mouvemens de compassion. D'Erletan sans me donner le tems de parler m'apprit en deux mots son malheur & le crime de son frère. Je frémissis d'horreur , il s'en aperçut. Je ne sçai , continua-t-il , si je mérite vôtre haine ; mais par où ai-je pû m'attirer celle du Ciel. Hélas ! qu'avois-je fait dans toute ma vie pour en être traité si cruellement ! je l'exhortai à se reconcilier avec Dieu. Ah ! me dit-il , la manière dont il me traite me fait trop voir que je n'ai point de miséricorde à en esperer. Ma sœur entra dans cet instant en perçant le Ciel de ses cris & en arrachant ses cheveux ; mais lorsqu'il ouvroit les bras pour la recevoir , elle s'arrêta , & lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il

avoit fait. Je mourrai donc sans l'embrasser, lui dit-il, cette consolation ne m'est pas même permise. O crime détestable! O malheureux frère! Elle de son côté le regardoit avec des yeux égarés, & elle paroissoit n'avoir plus le pouvoit de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme si elle eût voulu s'approcher, pendant qu'il s'efforçoit de remuer la tête pour la suivre de ses regards. Il sembloit qu'une main invisible la retint, ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice dont la vûë l'épouvoit, enfin ne pouvant plus résister à des mouvemens si violens elle tomba proche de lui sans connoissance. Il recueillit toutes ses forces pour saisir une de ses mains, sur laquelle il tint sa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu, me dit-il, prenez soin d'elle & empêchez la mourir. On s'occupoit pendant ce tems-là à bander sa playe. Il avoit été trop troublé pour y faire attention, mais lorsqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode; non, non, s'écria-t-il en s'arrachant tous ses linges, mon dessein n'est pas de vivre. Il tendit ses bras pour embrasser son père, & ses derniers mots furent la prière qu'il lui fit de me donner sa sœur en mariage & de me faire son

son héritier. Lorsque je lui eus vû rendre le dernier soupir, je me retirai pour prendre soin de ma sœur, elle revint à elle, mais ses yeux me parurent si éteints, & ses forces si épuisées que je désespérai de sa vie. Elle languit pendant quelque tems dans des défaillances continuëles, & elle mourut assés-tôt pour être enterrée dans le même tombeau que son époux. Mr. de Sauvebœuf finit son histoire en nous disant, qu'il s'étoit marié depuis avec Mademoiselle d'Erletan. Vous voyez, Mr. ajouta-t-il en s'adressant à moi, que j'ai eu de bonnes raisons pour n'être pas du sentiment de la compagnie par rapport à vous. Le motif qui vous fait quitter Mr. le Marquis n'est pas plus fort que celui, qui pouvoit m'empêcher d'épouser la sœur de Mr. d'Erletan. J'ai crû que mon propre exemple, qui a été approuvé par toutes les personnes de ma connoissance, m'autorisoit à vous conseiller de prendre la même conduite. Je fis remarquer à Mr. de Sauvebœuf qu'il y avoit quelque différence entre les deux cas, & son histoire n'altera point ma résolution.

Comme j'étois persuadé, qu'en me séparant rien ne m'obligeoit à rompre les mesures de la bienséance & de l'amitié, je passai encore quelques jours chés Mr.

le Duc; j'y aurois même demeuré plus long tems si je n'eusse été obligé de retourner chés ma fille pour l'aider à sortir d'une affaire fort embarassante. Un jour que j'étois à souper avec Mr. le Duc, un laquais de mon gendre arriva à toute bride & demanda à me remettre promptement une lettre. C'étoit ma fille qui m'écrivait. Elle me marquoit que la nuit précédente on avoit attaché à sa porte un billet, par lequel on la menaçoit de mettre le feu à sa maison, si dans le terme de quatre jours elle ne faisoit porter deux mille écus dans un endroit écarté qu'on lui assignoit. Elle n'étoit point la seule à qui cette menace eût été faite. Quantité de Gentilhommes & de riches fermiers avoient eu le même malheur depuis trois ou quatre mois, & ceux qui avoient trop aimé leur argent s'étoient vus ruiner effectivement par des incendies. Mr. le Duc m'offrit tout son monde pour défendre la maison de ma fille: mais après avoir considéré sérieusement cette affaire, le jugeai que c'étoit à l'adresse qu'il falloit avoir recours plutôt qu'à la force. Je résolus de me rendre incessamment sur le lieu. Il y avoit deux jours de route ordinaire jusqu'à la terre de ma fille; mais un jour suffisoit par la poste. Ainsi je crus qu'il seroit assés-tôt de partir  
le

le lendemain. Je fis mes adieux le soir à Mr. le Duc. Comme nous touchions au dernier moment de nôtre séparation, le Marquis me tint compagnie pendant une partie de la nuit. Je lui renouvelai mes conseils pour toute la conduite de sa vie. Je lui fis une peinture exacte de son propre caractère, sans ménager ses défauts & sans lui cacher ses bonnes qualités. Je parcourus avec lui toutes les situations où peut se trouver une personne de son rang & de sa naissance. Je lui en fis appercevoir les dangers, & je lui montrai le vice presque toujours à côté du chemin. Enfin j'ouvris devant ses yeux la carrière de la vertu. Voilà, lui dis-je, où vous pouvez marcher avec gloire & avec joye. La nature & l'instruction vous prêtent leur secours. Je ne connois personne à qui la sagesse doive coûter moins qu'à vous. Quels seroient vos obstacles ! Quelques passions badines peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puissans de tous les motifs ? vous feront-elles oublier vôtre naissance, éteindre vos lumières, & combattre vos heureuses inclinations ? Je vous parle en particulier de l'amour. C'est la seule foiblesse qui vous exposera toujours au danger. Je sçais qu'il est maître à présent de vôtre cœur ; mais parlons naturel-

lement, manquez-vous de remédes? Vous allez voir combien j'en ai encore à vous offrir. Laissez moi descendre au fond de ce cœur, dont vous croiez la guérison si désesperée. J'y opposerai aux attraits d'une femme les charmes de la vertu & de l'innocence, aux folles joyes des sens l'avantage inestimable de sçavoir user de sa raison, aux transports d'une possession de quelques momens la longue & douce tranquillité, qui est le fruit de la moderation & de la sagesse. Je ne vous nomme point ici des biens chimériques, ou qui vous soient inconnus, vous les avez goûtés avant que de vous laisser vaincre par vôtre passion; comment avez-vous pu consentir à les perdre? je pardonne à une ame commune de chercher sa félicité dans les plaisirs de l'amour; ils l'élevent en quelque sorte au-dessus de sa portée en lui ouvrant les sources de joye, auxquelles elle n'avoit rien trouvé d'égal dans sa bassesse naturelle: mais une grande ame se ravalle & s'avilit par les passions amoureuses. Elle est faite pour une espèce de plaisirs plus délicats. Sa félicité est d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même par ses réflexions, par son goût pour la vérité, l'honneur, la bonté, & la justice; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle  
au



au dehors ? Elle sent qu'elle peut s'en assurer la durée ; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une chose aussi fragile que la beauté des femmes, ou aussi légère que leur humeur, qui est encore plus sujette à changer que leur beauté ? Non, mon cher Marquis, il ne sçaitroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un esclave de l'amour : une tendresse excessive semble exclure la fermeté, les flateries & les caresses amolissent le courage ; les jalousies, les inquiétudes troublent la serenité de l'esprit ; le soin de plaire détruit l'attention nécessaire aux entreprises importantes ; enfin le goût du plaisir des sens est opposé directement à celui de la vérité, & tôt ou tard il entraîne après soi la ruine même de la vertu.

Le Marquis écouta cette morale avec sa docilité ordinaire ; mais malgré mes déclamations contre l'amour, il me pria de lui apprendre avant que de le quitter ce que Mr. le Duc pensoit de son inclination pour ma nièce. Cette question me fit juger que je devois attendre peu de fruit de mon discours. Cependant je lui répondis sans marquer de mécontentement, que Mr. le Duc ne m'en avoit point parlé comme d'une chose sérieuse, & que personne en effet ne la regarderoit jamais que comme un badinage ; qu'il étoit

étoit fâcheux seulement qu'elle eût produit de si tristes effets , mais que j'en étois consolé s'ils servoient du moins à son instruction. Ce furent mes dernières paroles , auxquelles je ne lui laissai point le tems de répondre. Je montai dans ma chaise de poste avant la pointe du jour.

## LIVRE CINQUIÈME.

**J**E réfléchis beaucoup en chemin sur la démarche que je venois de faire. Le Ciel connoit que mon premier sentiment en fut un de reconnaissance pour la faveur qu'il m'avoit accordée en rompant à la fin mes liens. Il connoit aussi que je n'avois pas trompé le Marquis , lorsque je l'avois assuré de mon tendre attachement & du regret que je sentoie à le quitter. Cependant ce regret tomboit peut-être moins sur la séparation même que sur les raisons , pour lesquelles je m'y croiois obligé , c'est-à-dire , que j'eusse souhaité de toute mon ame d'être dans un âge & dans une disposition d'esprit , qui m'eût permis de continuer à rendre mes services à Mr. le

le Duc; mais la situation où je me trouvois ne pouvant s'accorder avec cet engagement, j'étois ravi dans le fond du cœur de me revoir en liberté. Les motifs de bienfiance qui m'avoient servi de prétexte n'étoient pas mes motifs les plus puissans, quoi qu'ils eussent paru suffire pour justifier ma retraite. Mon âge en étoit encore un plus foible; je ne manquois ni de force ni de santé. Je veux relever ici le ressort secret qui m'avoit fait agir. Il se passoit depuis peu dans mon ame une nouvelle scène qui en augmentoit extrêmement le trouble, ou plutôt qui m'en faisoit sentir un d'une nature extraordinaire & qui m'avoit été inconnue jusqu'alors. J'avois éprouvé dans le cours de ma vie des pertes de tous les genres, & j'avois passé par conséquent par tous les degrés de la douleur: mais ayant toujours vécu dans l'éloignement du vice; je n'avois jamais perdu cette espèce de satisfaction intérieure, qui est le partage de l'innocence. J'avois crû devoir regarder toutes mes infortunes comme une épreuve du ciel, parce que je n'avois jamais senti de remords, qui m'eussent averti qu'elles fussent un châtiment. Cette disposition de cœur est d'un secours admirable pour les malheureux dans les transports mêmes qui ressemblent le plus

au

au désespoir. Or j'avois perdu depuis quelque tems cette douce consolation de mes peines. La mort de Mylady R . . . . . troubloit le repos de ma conscience. Je m'en accusois à tout moment comme d'un crime où j'avois du moins contribué. Premièrement, disois - je, c'est moi qui l'ai tirée d'Angleterre; & devois - je attendre si tard à reconnoître qu'une action de cette nature offenoit le Ciel & bleissoit le devoir? Quel droit avois - je d'ôter cette Dame à son époux & de l'aider à rompre tous les engagemens du mariage? Quelle étrange compassion que celle qui s'exerce en commettant un crime, & qui offense mortellement un innocent pour consoler une malheureuse; d'ailleurs, continuois - je, qui m'assûrera que le sentiment qui me faisoit agir, & que j'appellois alors pitié, n'étoit point une passion déréglée? Il est vrai que je l'ai vaincuë à la fin, mais l'ai - je toujours combattue? & s'il ne faut qu'un moment à l'amour pour répandre son poison, qui peut me répondre que le ressort de mon cœur en servant Mylady, n'étoit point la secrette espérance de se satisfaire plus facilement, lorsqu'elle seroit éloignée de son époux? Ainsi c'est peut - être un amour criminel qui m'a porté à l'enlèvement d'une femme mariée. Quelle autre raison pouvois - je avoir

avoir de lui procurer une retraite chés ma fille ? Pourquoi aurois-je pris tant d'interêt à la fortune d'une inconnüe ? Ai-je oublié mes agitations, mes soupirs, mes larmes, & puis-je croire que tout cela se soit accordé avec l'innocence ? Pour ce qui regarde le funeste accident de sa mort, il est certain que je ne l'ai pû prévoir, & que je n'aurois rien épargné pour l'éviter. Mais en suis-je beaucoup moins coupable ? N'a-t-il pas eu sa source dans les foiblesses dont je viens de m'accuser ? En un mot si je n'avois aimé Mylady R . . . plus qu'il ne m'étoit permis par le devoir, seroit-elle sortie d'Angleterre, auroit-elle demeuré chés ma fille, & y auroit-elle péri misérablement ? C'est donc sur moi que retombe & le désordre de sa fuite & le crime de sa mort.

Soit foiblesse d'esprit, soit vif sentiment de religion, je trouvois dans ces réflexions un sujet terrible d'inquiétude. Si j'étois coupable, il falloit faire ma paix avec le Ciel par la pénitence ; si je ne l'étois point il falloit appaiser du moins le cri de ma conscience en me guérissant de mes scrupules, & je conclusois de l'un & de l'autre, que la solitude m'étoit devenue plus nécessaire que jamais. Mon Lecteur voit maintenant aussi clair que moi

moi dans le secret de mon ame. Je ne ſçai quel jugement il portera de mes délicateſſes & de mes craintes en matière de crime & de vertu ; mais ce qui me perſuade aujourd'hui que je ne dois point me repentir de m'être jugé ſi ſevèrement moi-même, c'eſt que plus je vois la mort de près ; plus je ſuis ſatisfait de cette rigueur. Elle augmente la confiance que j'ai au ſouverain Juge & elle diminuë ma frayeur aux approches de l'éternité.

J'arrivai le ſoir chés ma fille. Tout le monde y étoit dans l'allarme comme ſi la flamme eût déjà été appliquée aux murs de la maiſon. Je me fis expliquer le cas exactement, & ſur tout le lieu où l'on exigeoit que les deux mille écus fuſſent portés. C'étoit à un quart de lieuë du village dans une plaine vaſte & découverte, au pied d'un vieil Ormeau qui étoit ſeul à cinq ou ſix pas d'un petit ſentier. J'allai ſur le champ reconnoître la place. Elle me parut bien choiſie pour la ſûreté des voleurs. Il auroit été difficile de les faire obſerver ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Cependant je m'avifai d'un expédient qui trompa leur prévoyance. Comme le tems qu'ils avoient marqué étoit la nuit qui devoit ſuivre celle où nous étions, je fis creuſer ſur le champ à vingt pas de l'arbre une foſſe aſſés grande

grande pour cacher six hommes. La terre qu'on en avoit ôtée fut dispersée de côté & d'autre sur des terres labourées. Je retournai chés ma fille & je fis prendre six hommes résolus chacun un fusil, avec des provisions pour passer le reste de la nuit & le jour suivant dans la fosse. Je les y envoyai avant le jour, & je leur donnai ordre de ne point attaquer les voleurs qu'ils ne fussent au pied de l'arbre, & qu'ils ne leur eussent vû prendre leur proye. Je serois allé moi-même avec eux, si ma fille ne m'eût assuré, que je pouvois me reposer sur ses deux gardes-chasse, qui étoient les braves du canton. Le soir de l'exécution je mis entre les mains de mon valet les deux mille écus dans une bourse, pour les porter au pied de l'arbre. Je lui recommandai de ne point s'arrêter à considérer les environs, & de ne pas même tourner la tête à son retour. Voici quel fut le succès de mon stratagème. Vers onze heures ou minuit mes gens virent trois personnes qui s'avançoient dans le sentier, & qui paroissoient venir d'un petit Hameau qui étoit au bout de la plaine. Lorsqu'ils furent vis-à-vis de l'arbre, deux passèrent outre; le troisième s'arrêta en disant assés haut pour être entendu de la fosse, qu'il étoit pressé d'un besoin naturel. Il alla se  
mettre

mettre au pied de l'arbre, & faisant semblant de satisfaire à son besoin, il prit la bourse qu'il mit dans sa poche. Un de mes gens tira dessus & lui cassa les reins. Il eut tort, on auroit pû le prendre aussi facilement que les deux autres qui furent enveloppés en un moment. Ils furent reconnus pour des païsans des environs. Mes gens les amenèrent à la maison de ma fille. Je les interrogeai séparément. Je trouvai à la fin qu'il n'y avoit que le blessé qui fût coupable. C'étoit un vieux scélerat, qui passoit pour être riche, & qui s'étoit sans doute enrichi par la méthode, dont il avoit usé à l'égard de ma fille. Ses deux compagnons ne le connoissoient pas pour ce qu'il étoit. Il les avoit engagés à aller boire avec lui au hameau, d'où mes gens les avoient vus venir, afin de pouvoir sans affectation prendre la bourse à son retour. Il avoit été si maltraité par le coup de fusil qu'il avoit reçu, que nous le laissâmes mourir chés nous par pitié. Il vécut néanmoins encore huit jours. Ce tems auroit suffi pour le faire punir par les mains de la justice, & la rouë ou le feu étoit sans doute le moindre supplice, auquel il auroit dû s'attendre.

L'Automne commençoit à s'avancer. Amulem étant toujours dans le dessein de  
se



se rendre à Vienne avant l'hyver, nous réglâmes sérieusement le tems de nôtre départ, & nous prîmes même un tems si court, qu'il ne paroïssoit plus qu'aucun obstacle pût le retarder. Mais le Ciel avoit ordonné, que je ne ferois point le voyage d'Allemagne; desorte que les dernières mesures furent aussi inutiles que les précédentes. La cause qui les fit rompre ne fut pas plus avantageuse à Mr. le Duc de . . . & à Amulem qu'à moi. Nous eûmes part tous trois selon nôtre mesure au chagrin d'une aventure fort désagréable; mais le mien ne fut pas sans fruit, puisqu'il servit à avancer le moment de ma retraite, & à me la faire trouver encore plus douce; c'est ce qui me reste à raconter pour conclurre ces Mémoires.

Comme je me défois toujours de la passion & de l'humeur entreprenante du Marquis, j'avois pris la résolution de mettre Nadine hors de ses atteintes avant mon départ. Le Couvent me sembloit un azile assuré. J'en choisîs un à quelques lieues de Paris, qui se nomme H . . . outre que la Supérieure étoit de ma connoissance, je savois qu'on y élève quantité de jeunes personnes, dont la compagnie empêcheroit ma nièce de s'ennuier de la Clôture. J'y fis un voyage pour  
m'ac-

m'accorder avec les Religieuses sur la pension. Mon neveu Muleid m'accompagna par curiosité. La situation de la maison nous parut belle & saine. Nous visitâmes avec plaisir tout ce qu'il est permis aux Religieuses de montrer aux personnes de nôtre sexe. Mais rien ne fut plus agréable pour Muleid que la vûe d'une centaine de jeunes Pensionnaires, parmi lesquelles il y en avoit quelques-unes d'une beauté extraordinaire. Ce fut à l'Eglise que nous eûmes ce spectacle : elles étoient rangées avec ordre, & toutes si propres & si parées, que je m'étonnai qu'on leur permit cette affectation dans une solitude. Muleid les considéra avec une attention extrême. Je ne doute point que cette vûe ne lui reveillât l'idée du ferrail de son père, & ne lui inspirât peut-être le désir d'en avoir un bien-tôt pour lui-même. Il me parla beaucoup en retournant chés ma fille de la bonne grace de ces jeunes Demoiselles. Je le raillai un peu sur son admiration, & je lui dis en badinant, que s'il n'eût point été si près de son départ, je me serois bien gardé de l'exposer ainsi au danger de devenir amoureux. Etant de retour chés ma fille je disposai ma nièce à partir. Elle étoit bien remise de toutes les suites de la mort de son époux, & loin de  
marquer

marquer de l'averfion pour le Couvent elle me témoigna qu'elle y alloit avec inclination, fur tout lorsqu'elle eut appris de fon frère, qu'elle n'y manqueroit point de paffe - tems & de compagnie. Muleid fouhaita d'y retourner avec elle; & pour lui marquer plus d'amitié, toute la famille prit auffi le parti de la conduire. Ma fille, qui avoit l'humeur fort gaye, ayant entendu parler Muleid avec beaucoup d'éloges des agrémens de quelques Pensionnaires, lui propofa de déguifer fon sexe pour avoir la liberté d'entrer avec elle dans le Couvent. Il consentit à la propofition. J'eus beau m'y oppofer & la condamner même du ton le plus sérieux. Je fus obligé de céder aux raifonnemens badins de ma fille, à qui ma tendrefse laiffoit prendre peut-être un peu trop d'afcéndant fur moi. Muleid fut donc travesti en fille. Il étoit dans un âge qui rendoit fon déguifement peu difficile. Les Religieufes n'eurent pas le moindre foupçon de fon sexe. Il entra dans le Couvent avec liberté pendant deux jours, & il eut le tems non - feulement d'observer les plus jolies perfonnes, mais de lier connoiffance avec quelques-unes d'entr'elles. Je n'aurois jamais pensé néanmoins qu'il eût été capable d'y prendre de la paffion. Outre qu'il avoit mal réuffi à copier les

Tome VI.

E

manié-

manières Françoises, il étoit naturellement sérieux, & je croyois toujours son cœur en Turquie par souvenir & par inclination. Sa figure étoit pourtant fort revenante, & l'air Turc qu'il conservoit ne faisoit point déshonneur à la nation. Après qu'Amulem & lui eurent fait de tendres adieux à Nadine, nous retournâmes chés ma fille. Nous pressâmes tellement nos équipages qu'en quatre jours tout fut prêt pour le départ. La veille même du jour marqué Muleid déclara à son père, qu'il se trouvoit si mal, qu'il n'étoit point en état d'entreprendre le voyage.

Il se plaignit d'un air si naturel, qu'il nous persuada facilement de sa maladie. On fit appeller le Médecin, qui n'en découvrit point les symptômes, mais la principale foi étant dûë au Malade, nous doutâmes si peu de son incommodité, que nous différâmes nôtre départ pour attendre sa guérison. Ce n'étoit néanmoins qu'un artifice pour se donner le tems de satisfaire son cœur. Il étoit devenu réellement amoureux d'une jeune Demoiselle de quinze ou seize ans qui s'appelloit Therese de . . . je ne la nommerai ici que par son nom de baptême, pour ménager sa famille, à qui cette aventure a causé beaucoup de chagrin.  
J'ignore

J'ignore ce qu'il avoit pû se promettre d'elle au commencement de son amour, car il y avoit peu d'apparence, qu'une jeune fille, qui avoit été élevée dans le Couvent depuis son enfance, prêtât facilement l'oreille à un amant d'une religion & d'un païs différent. Il avoit fait fond sans doute sur le secours de Nadine, à qui il s'étoit déjà ouvert en confidence. Enfin la maladie de Muleid étoit son premier amour, c'est à-dire un amour violent. Il nous le déguisa pendant huit jours avec beaucoup d'adresse, sous le nom de colique & de maux de tête & d'estomac. Un soir qu'il avoit fait semblant de s'aller coucher de bonne heure en se plaignant plus qu'à l'ordinaire, j'envoiai avant que de me mettre au lit, pour être informé de l'état de sa santé; mon valet revint me dire, qu'il n'étoit point à sa chambre. Je le renvoyai s'instruire mieux de ce qui pouvoit être arrivé. Il apprit après quelques recherches, que Muleid étoit parti secrètement, qu'il avoit fait seller deux chevaux, & qu'il étoit parti avec un laquais François de ma fille. Cette nouvelle m'obligea d'aller trouver sur le champ son père. Il en fut aussi surpris que moi, & personne ne pût s'imaginer dans la maison, quelle étoit la raison de son départ.

Il se passa quelques semaines avant que nous pussions avoir les moindres lumières sur ce qu'il étoit devenu. Nous le fimes chercher de toutes parts. Amulem n'avoit que ce fils ; sa tendresse & son inquiétude pour lui le rendirent malade. J'envoyai dans tous les lieux , où je l'avois mené depuis son arrivée en France ; j'envoyai même en Hollande , où nous avions demeuré quelques mois ensemble ; mais tous mes soins furent inutiles. Il y avoit déjà plus d'un mois que nous étions dans cet embarras , lorsque je reçus une lettre de la Supérieure du Couvent où j'avois mis Nadine. Elle me marquoit , que Mr. le Marquis de . . . . fils de Mr. le Duc de . . . étoit venu deux ou trois fois voir ma nièce sans se faire connoître , qu'elle n'avoit pas fait difficulté de lui en accorder la permission ; mais que ses visites devenant plus fréquentes elle s'étoit informée de son nom ; qu'il avoit refusé de le dire ; qu'elle l'avoit appris d'ailleurs malgré lui , & que s'imaginant que ce n'étoit pas sans quelque raison d'amour qu'il revenoit si souvent , elle vouloit sçavoir de moi , quelle conduite je souhaitois qu'elle tint à son égard.

Je ne pouvois m'imaginer par quel moyen la demeure de ma nièce étoit venue à la connoissance du Marquis. Je sçavois

ſçavois que Mr. le Duc l'avoit mené à Paris, & je ne doutois prefque nullement que la vûe de la Cour & le tumulte des plaifirs ne lui fifſent perdre le ſouvenir de Nadine. En attendant que je puſſe déliberer à loisir ſur ce nouveau contretems, j'écrivis toujourns à la Supérieure, que s'il continuoit ſes viſites je la priois de lui répondre honnêtement, qu'elle ne pouvoit accorder à ſes Penſionnaires la liberté d'en recevoir ſi ſouvent. Enſuite comme je ne pouvois m'ôter de l'eſprit que Muleid étoit à Paris, je pris cette occaſion de l'y aller chercher moi-même, avec deſſein de voir en même tems le Marquis, pour tâcher encore une fois de lui inspirer un peu plus de modération. Je ne differai point à partir. Je rendis ma première viſite à Mr. le Duc. J'aurois pû le prier d'employer ſon autorité pour arrêter les amoureuſes pourſuites du Marquis; mais deux raiſons m'en empêchoient. L'une étoit la crainte de cauſer trop de chagrin au jeune amant, s'il apprenoit que je l'euffe expoſé aux ſévères reprimandes de ſon père; & l'autre qui n'étoit guères moins forte, étoit l'opinion que je n'avois que trop de ſujet d'avoir des ſentimens de Mr. le Duc ſur cet article. Je n'avois pas attendu ſi tard à lui en parler d'une manière ſérieuſe; mais

puisque je fais profession de sincérité dans ces Mémoires, je ne cacherai point que je n'avois point été satisfait de ses réponses. Il avoit toujours pris la chose en homme infiniment au-dessus de mes petites craintes. Il ne voyoit dans l'attachement de son fils qu'une galanterie de jeunesse qui servoit à l'amuser; s'il y trouvoit quelque péril ce n'étoit sans doute que pour ma nièce; la haute naissance du Marquis lui paroissoit un préservatif contre la foi & la durée de tous les engagements. J'avois donc peu de fonds à faire sur son secours; aussi ne lui en parlai-je pas le moins du monde. En le quittant je passai dans l'appartement de Mr. le Marquis, & je me crus encore en droit d'en user assez familièrement pour entrer sans le faire avertir. Je laisse au Lecteur à juger quel fut mon étonnement, lorsqu'en ouvrant la porte j'aperçus Muleid, qui jouïoit au trictac avec lui. Ils furent tous deux aussi interdits que moi. Cependant je pris un air riant pour leur dire, que je me tenois fort heureux de trouver ainsi sans m'y attendre mon cher fils & mon neveu. Le Marquis vint m'embrasser avec ardeur. Muleid parut plus embarrassé, je lui fis quelques tendres reproches de l'inquiétude où il avoit jetté son père & toute la famille.



famille. Il s'excusa affés mal fur ce que le Marquis l'avoit tenu si occupé de plaisirs, qu'il n'avoit pû trouver un moment pour nous écrire. Je lui demandai, s'il étoit guéri parfaitement, & s'il seroit bientôt en état d'entreprendre le voyage d'Asie. Il me pria de lui laisser prendre encore quelque tems l'air de Paris, dont il me dit qu'il se trouvoit bien. Je ne pûs lui refuser cette faveur. Je le priaï seulement d'écrire quelque - fois à son père & de ménager sa santé. Je dinai avec eux à l'Hôtel. Je tirai après dîner le Marquis en particulier, & je lui dis, que la Supérieure du Couvent où étoit ma nièce se plaignoit de ce qu'il lui avoit fait violer plus d'une fois sa règle; qu'il ne lui étoit point permis d'admettre les jeunes gens qui venoient visiter ses Pensionnaires; qu'elle l'avoit reçû d'abord en faveur de son nom, qu'il avoit tâché inutilement de cacher, mais qu'elle étoit bien résoluë dans la suite d'exécuter un peu plus scrupuleusement ses devoirs. Il comprit aisément ce que je voulois lui faire entendre par ce détour. Comme son dessein étoit déjà concerté avec Muleid, il me répondit avec un air de sincérité dont je fus la duppe, qu'il seroit au désespoir de chagriner la Supérieure; & qu'il me promettoit, ou de ne plus aller voir ma

nièce, ou d'y aller si rarement que les règles les plus sévères n'en seroient point blessées. Je passai le reste du jour avec lui & mon neveu, & n'ayant rien qui pût me retenir à Paris j'en partis le lendemain pour aller rendre une visite à ma nièce. Je demandai à parler d'abord à la Supérieure. Elle me raconta ce qui s'étoit passé dans les visites du Marquis, ou du moins ce qu'elle en avoit appris de la Religieuse qui avoit accompagné Nadine suivant la coutume des Couvents. Il n'y étoit rien arrivé, me dit-elle en langage du cloître, qui pût ternir le miroir de la pudeur du moindre souffle. Mais cette bonne Supérieure ignoroit, que sa Religieuse étoit une infidelle qui la trahissoit, après s'être laissée gagner par l'adresse du Marquis. Elle me dit ensuite, que mon autre nièce étoit une fort aimable personne, & que toutes les fois qu'elle venoit au Couvent elle y étoit reçue de toute la Communauté avec beaucoup de satisfaction. De quelle nièce parlez-vous, ma Mère, lui dis-je avec surprise? Hé, de votre autre nièce, reprit-elle, que vous amenâtes ici avec celle qui nous est restée. Oui, continuait-elle, c'est une jeune Demoiselle d'un mérite infini: quoiqu'elle ait encore quelque chose d'étranger dans les manières, elle

elle est d'une douceur & d'un esprit qui lui ont gagné le cœur de toutes nos sœurs, & sur tout d'une de nos petites Pensionnaires, qui n'est jamais si contente que lorsqu'elle la voit ici. Ce discours étoit trop clair pour me paroître obscur. Malgré le chagrin qu'il me causa, je ne pûs m'empêcher de rire de la credulité de ces bonnes Religieuses, qui continuoient à prendre Muleid pour une fille; car je ne pouvois pas douter, que ce ne fût lui qui les eût ainsi trompées sous le nom de ma nièce. J'eus de l'embarras à répondre. Cependant je me déterminai à la remercier en général des sentimens de sa Communauté pour tout ce qui m'appartenoit, & après lui avoir recommandé de ne plus laisser voir Nadine au Marquis, je lui fis part de quelques bonnes réflexions sur la nécessité de veiller de près à la conduite de toutes ses Pensionnaires. La visite que je fis à Nadine fut courte. Je brûlois d'envie de retourner chés ma fille pour finir l'inquiétude d'Amulem, & pour lui communiquer ce que je sçavois de Muleid. Ce qui me fit peine fut de lui trouver par rapport à la petite Pensionnaire, dont je jugeois que son fils étoit amoureux, les mêmes sentimens à peu près que Mr. le Duc de . . . avoit par rapport à ma nièce, c'est-à-dire qu'Amu-

lem charmé d'avoir retrouvé son fils se mit à rire de son amour, & ne pût s'empêcher même de me dire, qu'il lui souhaitoit un heureux succès. Vous allez bien vite, lui dis-je, & vous vous imaginez être à Amasie; d'ailleurs quel succès pouvez-vous ici souhaiter à votre fils, qui ne soit contraire à vos propres desirs? Croyez-vous qu'il puisse obtenir quelque chose d'une fille Françoisse sans devenir auparavant bon Chrétien. Qu'il le devienne, à la bonne heure; devenez-le vous-même & faites apporter vos biens d'Asie en France. Nous réüssirons peut-être après cela à rendre Muleid heureux. Non, me répondit Amulem, je vous ai dit mille fois que je ne quitterai point ma religion, bonne, ou mauvaise; & que je ne souffrirai pas non plus que Muleid la quitte; mais s'il pouvoit engager sa petite maîtresse à nous suivre en Asie nous la ferions Turque. C'est ce qu'il ne faut pas que vous esperiez, repris-je; mon neveu s'exposeroit même beaucoup à l'entreprendre, & si vous me croyez capable de vous donner un bon conseil, vous lui ordonnerez de revenir promptement de Paris. Je le fis entrer à la fin dans mon sentiment. Il écrivit à Muleid de nous venir rejoindre aussi-tôt qu'il auroit reçu sa lettre; mais nous eûmes lieu.



portoit une lettre de l'absent & lui rapportoit la réponse. Mademoiselle Therese étoit une petite éveillée, qui avoit plus de charmes qu'il n'en faudroit pour faire deux filles aimables, je ne sçai si elle avoit entendu parler du Serrail, mais il ne parut point dans la suite que cette idée l'épouvantât. Elle entra de tout son cœur dans le dessein du Voyage d'Amasie, & son affection pour Muieid ne cédoit rien à celle de Nadine pour le Marquis. Telle étoit la situation de leurs affaires, lorsque mon neveu reçut la lettre de son père. Le seul effet qu'elle produisit fut de leur faire hâter l'exécution de leur dessein. Ils prirent des mesures fort justes pour se procurer des valets fidèles, des Echelles, des Chaises de Poste, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'enlèvement. Muieid ne manquoit point d'argent; & le Marquis avoit recueilli de son côté la meilleure somme qu'il avoit pû. Ils se rendirent au Couvent, la nuit dont ils étoient convenus, & ils enlevèrent leurs Maîtresses par dessus les murs du jardin avec la Religieuse qui s'attachoit à leur fortune. On s'aperçut le lendemain de bonne heure de leur évasion. Comme le Couvent est dans une campagne, & que la Supérieure manquoit de monde pour les faire suivre, elle se contenta

tenta de faire prendre la poste à deux Domestiques , l'un pour aller donner avis de cet accident au père de Mademoiselle Therese , & l'autre pour m'apporter la même nouvelle. Ce triste message me fut annoncé après midi. On ne m'apprit point le nom des auteurs de l'enlèvement ; mais je n'eus pas besoin d'efforts pour me l'imaginer. Je me doutai même tout d'un coup , que puisque le Marquis & mon neveu en étoient venus à cette violence , c'étoit pour quitter le Royaume , & peut-être pour prendre le chemin de la Turquie. Comme il n'étoit pas croyable qu'ils eussent voulu risquer de traverser toute la France , pour s'aller embarquer à Marseille , je me figurai qu'ils auroient pris la route d'Allemagne. Cette pensée me fit espérer de pouvoir les rejoindre , parce que la terre de ma fille est , comme je l'ai déjà dit plusieurs fois , vers la frontière. Cependant comme ils eussent pû prendre aussi le parti de passer en Angleterre , j'envoiai à Calais & dans les autres ports , quelques personnes de confiance que je fis partir en diligence. Je montai moi-même à cheval sans perdre un moment , & je gagnai bien-tôt le grand chemin de la poste d'Allemagne. J'avois avec moi trois hommes bien armés. Aiant pris langue à la première poste , je scus

E 7 qu'il

qu'il avoit passé deux ou trois heures auparavant deux chaifes suivies de quatre hommes, mais qu'elles ne trouvoient pas toujours autant de chevaux, qu'il étoit nécessaire. Je conçus, que mes jeunes gens n'avoient point eu la précaution de se faire préparer des relais, & je formai l'espérance de les rejoindre même avant la fin du jour. Cependant s'étant aperçûs eux-mêmes de la faute qu'ils avoient faite, ils y suppléèrent vers la frontière en forçant toujours leurs guides de faire double poste avec les mêmes chevaux. Ils gagnèrent par-là non-seulement d'avancer fort vite, mais encore de retarder ma course, parce qu'il arriva en quelques endroits que les chevaux me manquèrent à moi-même. Il me fut donc impossible de les joindre avant la nuit. Mais s'étant arrêtés pour en passer une partie à Mons, qui est la première Ville des Etats de l'Empereur, j'y entrai le lendemain avant leur départ. Quoique je dûsse peut-être appréhender quelque chose de la résolution de deux jeunes gens si entreprenans, je ne voulus point causer au Marquis le chagrin de se voir arrêter par d'autres mains que les miennes. Ainsi sans prendre de secours, comme il m'auroit été facile, j'allai descendre avec mes trois hommes dans l'hôtellerie même où ils



ils étoient logés. On me dit, qu'ils n'étoient point encore levés. Quoiqu'ils fussent quatre je tremblois de crainte qu'ils n'eussent occupé que deux lits. Je m'en informai adroitement. On me répondit, que l'un des jeunes Messieurs étoit avec une des Demoiselles, mais que les deux autres étoient chacun dans une chambre séparée. Hélas! disois-je, en moi-même, est-ce ma nièce? elle a été mariée, elle aura peut-être eu moins de modestie. Je me fis conduire au hazard vers la chambre de celle qui avoit couché seule. Je fus charmé d'appercevoir, en entrant, les derniers habits que j'avois vû porter à Nadine. Graces au Ciel, m'écriai-je, elle a du moins un reste de vertu & de pudeur. Comme elle avoit eu soin le soir de faire fermer sa porte avec la clef par l'hôtesse, elle fut effrayée en s'éveillant d'appercevoir un homme. J'approchai de son lit; & je la priai doucement de ne pas s'épouvanter. Elle ne m'eut pas plutôt reconnuë qu'elle s'évanouït. Lors qu'elle fut un peu revenuë, elle se leva sans que je pusse l'arrêter, & elle se jeta à genoux en fondant en larmes. Je la relevai malgré elle, & je l'obligeai de se recoucher; elle ne prononçoit pas une seule parole. Je pris ses mains avec beaucoup de douceur. J'observois de ne pas la regarder de peur de la déconcerter trop.

trop. Ah! ma chère nièce, lui dis - je, est-il bien vrai que je vous retrouve à Mons au pouvoir d'un jeune homme qui n'est pas vôtre époux! Est-ce un charme ou un poison qui vous a fait oublier vôtre devoir! Qu'avez-vous fait; qu'allez-vous devenir! expliquez-moi du moins quels sont vos desseins. Ah! si vous pouviez en avoir d'innocens, vous ne les auriez pas cachés à vôtre père ni à moi; vous ne vous feriez pas sauvée la nuit par dessus les murs d'un Couvent; vous ne feriez pas maintenant dans un cabaret, abandonnée à tous les desirs d'un homme, qui a perdu de vûë comme vous la vertu & la sagesse. Où est-il? dites-moi. Que je crains bien qu'il n'ait déjà passé la nuit avec vous! Ce soupçon que je lâchai exprès, lui fit enfin ouvrir la bouche. J'avouë, me dit-elle en pleurant, que j'ai fait la plus grande de toutes les fautes; mais c'est seulement en consentant de fuivre Mr. le Marquis, car je prie Dieu de m'accabler de tous ses châtimens, si j'ai souffert la moindre chose contre le devoir. Que pouvois-je faire, ajouta-t-elle en renouvelant ses larmes? Vous ne sçavez que trop que je l'aime; il m'a promis de m'épouser & de venir passer sa vie avec moi à Amasie. Est-il possible, repliquai-je, qu'ayant de l'esprit comme vous

vous en avez, vous n'avez pas reconnu la puerilité d'une telle promesse? Quelle apparence y avoit-il qu'il pût être sincère, lorsqu'il s'engageoit à une chose qu'il ne scauroit tenir? Avez-vous oublié ce qu'il est né, & jusqu'où les bras de Mr. le Duc son père peuvent s'étendre? Mais quand vous auriez pû vous promettre de traverser toute l'Allemagne sans être poursuivie & arrêtée, quelle assurance aviez-vous qu'il ne vous eût pas abandonnée en Turquie même, lorsqu'il auroit obtenu de vous les faveurs qui rassasient un jeune homme? Ah! si vous scaviez, interrompit-elle, avec quelle tendresse il m'aime, vous n'auriez pas de lui cette idée-là. Jè suis sûre qu'il perdrait la vie pour moi. Allez, lui dis-je, vous êtes une petite badine, qui ignorez encore les séductions des jeunes amans. Préparez-vous promptement à retourner en France avec moi, & remerciez le ciel, qui n'a pas permis que vous soiez tombée tout-à-fait dans le précipice. Je lui demandai, si le Marquis ne lui avoit pas fait instance pour passer la nuit avec elle; elle me répondit ingénument, qu'il lui en avoit fait la proposition, mais qu'il n'avoit pas insisté après la déclaration qu'elle lui avoit faite de n'y consentir jamais, qu'après leur mariage. Et Mademoiselle Therese, repris-

repris-je, a-t-elle été aussi délicate avec votre frère? je ne sçais pas, me dit-elle, je crois qu'ils sont ensemble dans la même chambre. Pendant que nous parlions ainsi & que ma bonté commençoit à la rassurer, j'entendis la voix du Marquis qui appelloit son valet de chambre. Il ne faisoit que s'éveiller, bien éloigné sans doute de me croire si près de lui. J'ordonnai à ma nièce de s'habiller. Tandis qu'elle se levoit j'apperçus la Religieuse qui l'avoit suivie & qui avoit couché cette nuit à son côté; mais qui s'étoit cachée jusqu'alors dans les draps pour se dérober à mes yeux. Je lui fis quelques vifs reproches sur sa mauvaise conduite & sur la part qu'elle avoit eüe à une si misérable action. Elle ne me répondit rien.

Tout ce que je viens de raconter n'étoit que le prélude d'une scène plus digne d'attention. Le Marquis ayant appelé son valet fut étrangement surpris d'entendre de lui que j'étois dans la maison. Ce n'est pas que ce garçon m'eût vû entrer, mais il avoit parlé sans doute à mes gens, à qui je n'avois eu nulle raison de recommander le silence. A peine ma nièce étoit-elle habillée, que le jeune amant se présenta à la porte de sa chambre avec un visage à consterner, que sa tristesse devoit être extrême, s'il étoit

étoit l'image de son ame. Il vint néanmoins droit à moi : je me rends justice, Monsieur, me dit-il, je suis coupable, je l'avouë, mais si vous ne pardonnez pas cette faute à la violence d'une passion dont je ne suis pas le maître, il faut que vous m'ôtiez la vie sans pitié. N'esperez pas m'arracher vôtre nièce sans m'avoir auparavant percé le cœur. Je défendrai jusqu'au dernier soupir les droits que sa bonté m'a donné sur elle. Mon cher Marquis, lui répondis-je d'un ton paisible, ce n'est point dans un cabaret ni en vous perçant le cœur, que je veux vous les disputer ; vôtre raison & vôtre générosité seront mes plus fortes armes. Je ne m'étonne point de l'excès, où vous êtes laissé emporter par l'amour ; je connois de longue main vôtre vivacité ; mais je ne connois pas moins la bonté & l'honnêteté de vôtre naturel, ce sont des sentimens que vous pouvez bien perdre de vûë pour un moment, mais que vous ne sçauriez éteindre. Croïez-moi, retournons tranquillement en France. Si vous ne pouvez vaincre vôtre passion, c'est en fléchissant Mr. vôtre père que vous devez nous faire voir qu'elle est toute-puissante, & qu'elle vous rend capable de tout. Obtenez, s'il est possible, ma nièce par cette voye ; C'est la seule qui soit digne  
de

de vous, d'elle, & de moi. Il ne repliqua point un feul mot. Il demeura appuyé fur le dos d'une chaise, les yeux baiffés comme s'il eût médité profondément. Je le pris par la main, & je le priai de m'accompagner à la chambre de Muleid. Il se laiffa emener fans réfiftance.

Muleid étoit instruit auffi de mon arrivée, & il pensa m'échaper par une subtilité dont je ne l'aurois pas crû capable. Ayant appris que j'étois dans la chambre de fa fœur, il avoit donné ordre qu'on mit promptement les chevaux à fa chaise de poste, pendant qu'il s'habilloit, de forte que fi j'euffe tardé un peu plus long-tems à le venir voir, je ne l'aurois plus trouvé ni lui, ni fa maîtresse. Ma présence le déconcerta donc extrêmement. Il attendit que je m'expliquaffé le premier. Je lui dis en peu de mots, que fon père étoit fi mal satisfait de fa conduite, que je ne fçavois pas trop bien comment il feroit fa paix avec lui; que je ne lui confeillois pas d'ailleurs de remettre le pied en France, s'il ne vouloit y être expofé à de très-dangereufes affaires; qu'un Turc qui s'avisé d'enlever une fille Chrétienne dans un Couvent, se reconilie difficilement avec la Justice; enfin que s'il me croïoit, il laifferoit retourner Mademoifelle Therese

refe avec nous, & qu'il attendroit son père à Mons. Cette petite personne que je n'avois point encore vûë, mais qui me parut alors extrêmement jolie, prit avec beaucoup de feu la parole pour son amant: elle me répondit, que ce que je disois de la féverité de la Justice étoit vrai quand une Demoiselle étoit enlevée malgré elle; mais qu'il n'en étoit pas de même à son égard; qu'elle avoüoit que c'étoit de son gré que Muleid l'avoit enlevée, & que loin de retourner en France elle ne vouloit jamais se séparer de lui un seul moment. Hé bien, lui dis-je, ma belle enfant, vous demeurerez avec lui. Je n'ai pas droit ici de vous faire violence. Mais je vous apprens néanmoins, que vous ne sortirez pas de Mons que vôtre famille ne vous ait accordé son consentement. Je vais prier Mr. le Gouverneur de vous consigner aux portes de la ville. Elle me repliqua d'un petit ton déjà à demi l'urc, que j'étois le maître de l'arrêter à Mons, mais qu'elle me défioit de lui faire quitter Muleid. Pour lui il se contenta de me dire, qu'étant sorti heureusement de France, & n'ayant pas dessein d'y retourner, il en redoutoit peu les loix; & qu'à l'égard de son père pour qui il n'avoit jamais manqué de respect, il eseroit qu'il ne lui feroit point un crime d'une passion

passion amoureuse. Je les priai tous de se rendre avec moi dans la chambre de ma nièce. J'y fais apporter de quoi déjeuner. Muleid & Mademoiselle Therese mangèrent de très-bon appetit. Le Marquis & Nadine ne touchèrent à rien. Ils se regardoient d'un air triste & languissant, comme deux victimes destinées au sacrifice. J'étois attendri de leurs peines & j'aurois souhaité de pouvoir les rendre heureux au prix de mon sang ; mais c'étoit une chose absolument impossible. Je fus surpris de ne pas voir la Religieuse avec nous. Je la fis appeller. On me dit, qu'elle étoit sortie de l'hôtellerie. J'eus d'abord un soupçon qui se trouva juste. La crainte que je ne la fisse arrêter & reconduire à son Couvent l'avoit fait fuir pour assurer sa liberté. Je ne me crus point obligé de la faire chercher, ni en droit de lui faire la moindre violence.

Lorsque nous eûmes achevé de déjeuner je fis cette proposition à Mademoiselle Therese ; Comme je ne puis vous laisser partir avec mon neveu sans le consentement de vos parens, voyez, lui dis-je, ma chère Demoiselle, lequel vous choisirez de ces deux partis, ou d'être consignée aux portes de la ville jusqu'à ce que votre famille soit informée du lieu où vous êtes, ou, ce qui vous seroit plus



plus honorable, d'entrer pour quelque tems dans un Couvent de cette ville. Elle m'e répoñdit, que pour éviter une consignation publique, elle entreroit volontiers pour quelques jours dans un Couvent, mais qu'elle craignoit, qu'on ne l'y retint ensuite malgré elle. Muleid d'ailleurs n'étoit nullement pour le Couvent. J'avois esperé néanmoins qu'elle pourroit tourner de ce côté-là, car l'autre parti étoit une extrémité pour laquelle j'avois de la repugnance. Je pris Muleid en particulier, si vous voulez, lui dis-je, m'engager vôtre parole que vous ne quitterez point Mons avec vôtre Maitresse avant que d'avoir reçu de mes nouvelles, je vous laisserai ici tous deux en liberté, jusqu'à ce que je puisse ou revenir moi-même ou vous écrire. Quoique je parlasse fort bas dans la même chambre, Mademoiselle Therese, qui prêtoit l'oreille à tout, entendit une partie de mon discours; elle se pressa de répondre d'un petit air assuré, que si je voulois me contenter de sa parole, elle me promettoit de ne point sortir de Mons jusqu'à nouvel ordre: qu'elle étoit fort en repos du côté de sa famille, parce qu'elle étoit bien sûre, qu'on ne pouvoit l'ôter à Muleid qui étoit son époux, & avec qui, ajouta-t-elle, elle avoit déjà passé une nuit en  
qualité

qualité d'épouse. J'admirai la vivacité de cette petite créature, & j'eus peine à me persuader, qu'elle fût jamais un meuble tranquille dans un ferrail. Je crus néanmoins avoir assés fait pour elle en prenant cette précaution. Je me contentai de repeter à Muleid, que je pouvois l'assurer de l'indignation de son père s'il manquoit à sa parole.

Je m'imaginois après cela, qu'il ne me restoit plus qu'à partir avec le Marquis & ma nièce; mais l'ouvrage le plus sérieux & le plus difficile étoit encore à faire. J'avois ordonné que nos chevaux & la chaise fussent préparés pour partir à midi, dans le dessein d'arriver le soir chés ma fille, ce qui est aisé en courant la poste. Lorsqu'on vint avertir que les chevaux attendoient, & que j'invitai le Marquis à descendre, je fus surpris de le voir demeurer assis sur sa chaise & baisser les yeux sans me répondre. Je renouvelai ma prière, & je me levai moi-même pour lui montrer le chemin. Arrêtez, Monsieur, me dit-il, arrêtez. Avez-vous crû que je puisse perdre si facilement l'espérance à vôtre nièce, & qu'après avoir tout risqué pour elle je me prive ainsi tout d'un coup du fruit de mes peines, ou si vous le voulez du fruit de mes fautes? Non non; vous pouvez prendre

ma

ma vie que je ne veux pas défendre contre vous, mais vous ne m'enlèverez pas aisément le trésor de mon cœur. Ecoutez-moi bien, Monsieur, ajoûta-t-il, je fais serment aux pieds de ma chère Nadine de ne l'abandonner que par la mort. Je lui répondis en fouriant, que le vent dissipe les sermens amoureux dans l'air, & que Jupiter les compte pour rien. Venez, ma nièce, continuai-je en parlant à Nadine, Mr. le Marquis ne refusera pas du moins de vous suivre. Voyant que je la prenois par la main pour la conduire dehors; il me repoussa si violemment que je faillis à tomber, & la prenant entre ses bras il s'assit sur une chaise, où il la tenoit sur ses genoux. Elle se mit à pleurer, & lui comme si la vûë de ses larmes eût redoublé sa furie, se mit à m'accabler de reproches durs & piquans. Il me traita d'homme barbare & de cœur sans amitié, qui lui avoit toujours prêché une morale contraire à ma propre pratique. Il me dit, qu'outre cent témoignages qu'il avoit de ma dureté, il se foudroyoit fort bien de l'air sec & railleur, avec lequel je lui avois parlé de sa passion, lorsque j'avois quitté l'emploi de son Gouverneur; qu'il ne l'oublieroit jamais; que je me trompois fort si je le prenois pour un enfant, ou si je continuois à

Tome VI.

F

me

me regarder comme une personne qui avoit de l'autorité sur lui ; que le règne de ma ferule étoit passé ; que je me flatois aussi mal - à - propos d'avoir quelque empire sur ma nièce , que son père vivant encore , elle n'avoit point de compte à me rendre de sa conduite ; qu'elle avoit été mariée ; que je l'avois déjà traitée affés cruellement en la mariant avec Mr. de B. malgré ses pleurs & sa répugnance , & qu'elle devoit me regarder plutôt comme son tiran que comme son oncle.

J'écoutai ces invectives avec patience. Ma nièce qui sentit néanmoins qu'elles pouvoient m'offenser , se dégagea de ses bras pour me demander pardon en se jettant à mes genoux. Je lui dis , que si elle conservoit pour moi un peu plus de respect que le Marquis , il falloit me le marquer en me suivant sans differer ; elle m'affûra , qu'elle étoit prête à me suivre. Mais ce fut alors que ne se possédant plus , il vint la reprendre une seconde fois en jurant effroyablement , qu'il sçavoit bien la défendre & contre elle-même & contre moi. Je fus épouvanté de son action ; je ne voyois guères d'autres remèdes à cette furie que la douceur , car il n'étoit point question de se battre , & encore moins d'appeller un secours étranger ; je n'étois pas même assuré ,  
que

que j'eusse pû l'obtenir dans une ville qui n'est pas soumise à la France, & où les mariages clandestins ne font point contraires aux loix : Ajoûtez que c'étoit le plus sensible outrage que je pusse faire au Marquis, je ne m'arrêtai donc point un moment à cette pensée. Il a le cœur excellent, disois - je en moi-même ; ne désespérons de rien. Il y a toujours de la ressource avec les bons naturels. Tandis que je faisois ces réflexions, il adressoit mille choses touchantes à ma nièce. Vous consentez donc à m'abandonner, lui disoit-il, vous voulez me ravir une occasion d'être à vous que je ne retrouverai jamais. O Dieu ! surquoi faut-il compter, si vous oubliez ainsi tous vos sermens ? Ne m'avez-vous pas juré que la vûe de la mort même, ne vous empêcheroit point de vous donner à moi ? Quelle opinion voulez-vous que j'aie de votre constance ? Comment puis-je croire que vous serez plus fidèle à m'aimer que vous ne l'êtes à me suivre ? Vous me trahissez, je le vois trop bien, peut-être souhaitez-vous ma mort au moment que je parle, pour avoir la liberté de retourner à votre oncle, voilà tout le progrès que j'avois fait dans votre cœur. O Ciel ! quel prix pour tant d'amour & de fidélité ! Je l'interrompis en le priant de me prêter

un moment d'attention. Il me répondit que j'étois son ennemi & son persécuteur & qu'il ne vouloit plus m'écouter. Je ne vous demande, lui dis-je, qu'un moment. Vous allez être convaincu, si vous voulez m'entendre, non-seulement que je vous aime & que je ne suis point le barbare que vous pensez, mais que je souhaite sérieusement vôtre bonheur. Rentrons en France, je vous promets de parler de vôtre passion à Mr. le Duc de la manière la-plus forte. Vous me dicterez vous-même mes expressions, ce sera ensuite à vous à soutenir vôtre cause & à faire valoir l'ardeur de vos sentimens. Il vous accorda en Espagne la liberté d'épouser Donna Diana, pourquoi ne pourroit-il pas consentir à la même chose en faveur de ma nièce? Le cas n'est-il pas à peu près le même? Allez, faites vous un mérite auprès de lui de vôtre soumission. Le cœur d'un père n'est jamais impitoyable. Au reste, vous ne devez douter ici nullement de ma sincérité, vous avez trop d'esprit pour ne pas reconnoître que si j'avois quelque dessein de vous nuire, je n'aurois pas besoin de recourir à l'artifice. Comptez que je serois le plus fort à Mons, & qu'il ne m'est pas difficile d'y obtenir du secours, s'il faut en venir à la violence pour remettre ma nièce

nièce dans son devoir. Cette dernière expression affligea Nadine. Elle me dit en m'interrompant, que si elle s'étoit écartée de son devoir, elle étoit prête d'y rentrer : Elle s'adressa ensuite à son amant, pour lui persuader de suivre mon conseil, & elle ajouta que si elle ne pouvoit le perdre sans mourir, elle aimoit encore mieux la mort que de manquer au devoir & à l'honneur. Je lui scus bon gré de cette fermeté. Le Marquis parut s'ébranler. Je saisis ce moment pour les prendre tous deux par la main & pour les conduire à leur chaise. Nous partimes enfin de Mons, en y laissant Muleid & Mademoiselle Therese.

Je ne scâis de quoi les deux Amans s'entretinrent pendant quelques lieûs qu'ils firent ensemble dans la même chaise ; mais lorsque nous fûmes à l'endroit où nous devions quitter la grande route de la poste pour prendre celle de la maison de ma fille, le Marquis me déclara, qu'il alloit se séparer de nous & suivre le chemin de Paris. Je ne m'opposai point à cette résolution. Vous devez être content, me dit-il, de mon obéissance, je vous laisse vôtre nièce, quoique je puisse être plus fort ici qu'à Mons, & la tirer peut-être encore une fois de vos mains, mais je respecte ses volontés, & je compte

que vous m'accorderez deux choses : la première de ne point la remettre dans un Couvent , l'autre de venir me rejoindre incessamment à Paris ; pour exécuter la parole que vous m'avez donnée. A ces deux conditions , ajouta-t-il , je vais vous demander pardon de ce qui s'est passé , & vous prier de me rendre vôtre amitié. Je lui promis en l'embrassant , de faire ce qu'il désiroit. En effet j'y étois résolu. Je ne voïois plus d'autre moïen de finir cette affaire , qu'en y interessant assés Mr. le Duc , pour lui faire prendre soin à lui-même de régler ou de satisfaire la passion de son fils ; je me séparai de lui avec ma nièce pour retourner chés ma fille. Amulem cessa d'être affigé de l'enlèvement de Mademoiselle Theresé , lorsque je lui appris qu'il avoit réüssi heureusement , & que son fils étoit hors de péril. Vous souvenez-vous , me dit-il , que vous m'aidâtes à en faire autant à son âge ? Oûi , lui répondis-je , mais c'étoit pour une femme , sur laquelle vôtre Empereur , à qui vous l'enleviez , n'avoit pas plus de droit que vous ; au lieu que vôtre fils vient de ravir injustement le bien d'autrui , & de faire un tort irréparable à la famille de sa maîtresse. Ses parens , reprit Amulem , consentiront peut-être à nous la laisser ; on est quel-  
que.



quefois assés content de trouver l'occasion de se défaire d'une fille. Vous verrez, me dit-il en riant, que le fardeau va nous demeurer sur les bras. Il pensoit plus juste que je ne l'eusse crû. J'écrivis par la poste au père de Mademoiselle Therese, qui étoit un bon Gentilhomme de Picardie, chargé d'une nombreuse famille. Je ne lui déguisai rien de l'état & des dispositions de sa fille, & lui cachant seulement le lieu où elle étoit, je lui fis entendre, que s'il vouloit la reprendre entre ses mains, il n'étoit pas impossible de la tirer de celles de son amant. Il me fit une longue réponse, dont la conclusion étoit, que le malheur de sa fille lui paroissant irréparable, puisqu'elle avoit déjà couché avec son amant, il étoit d'avis de la lui laisser; qu'il ne doutoit point, qu'elle ne pût être aussi heureuse avec un Turc qu'avec un autre homme, ou que s'il arrivoit, qu'elle ne le fût pas, ce seroit son châtement; qu'il me prioit seulement d'obtenir de mon beau-frère, qu'elle ne fût point gênée sur la Religion. Je fis voir cette lettre à Amulem, qui en fut fort satisfait. Il me promit de ne jamais permettre, qu'on l'inquietât du côté de la conscience. L'impatience qu'il avoit de revoir son fils le fit penser aussi-tôt au départ. Il s'at-

tendoit toujours que je lui tiendrois compagnie jusqu'à Vienne; mais je lui fis comprendre, que l'action de Muleid ne me le permettoit plus, & que je ne pouvois accompagner si long-tems un jeune homme qui enlevoit une maîtresse, sans que je parusse être moitié dans l'entreprise. Je m'engageai néanmoins à le conduire lui-même jusqu'à Mons; je ne lui demandai que le tems de faire le voyage de Paris, pour répondre à l'attente & à l'empressement du Marquis. Avant que de partir je marquai à Muleid par deux mots de lettre, que sa maîtresse lui étoit accordée, & qu'il pouvoit attendre tranquillement l'arrivée de son père à Mons.

Mon voyage de Paris n'étoit pas une entreprise de petite importance. La seule pensée de m'ouvrir de nouveau à Mr. le Duc sur une affaire qu'il avoit rejetée plusieurs fois en badinant, me causoit de la peine & de l'inquiétude; cependant j'étois résolu de lui en parler avec tant de force & d'un air si sérieux, que je l'obligerois à la regarder du même œil que moi. J'allai trouver d'abord le Marquis. Il eut beaucoup de joye de me voir. Nous touchons à l'heure critique, lui dis-je, je vais vous ouvrir les avenues. C'est à vous après cela de bien ménager vos intérêts, & de ne pas vous manquer à  
vous-

vous-même. Il me propofa d'être avec moi dans l'entretien que j'allois avoir avec fon père. Cela ne me parut point à propos. Je me fis annoncer à Mr. le Duc. Je fus introduit dans le moment. Après les premières civilités je lui expliquai naturellement le fujet de ma vifite. Je le priai d'abord d'être bien perfuadé, que j'avois employé pour guérir Mr. le Marquis tout ce que la fageffe & même l'artifice peuvent mettre en ufage; je lui repréfentai que fa paffion duroit depuis près d'un an; qu'elle avoit jetté des racines fi profondes, que je n'y voyois prefque plus de remède, qu'elle m'avoit coûté un nombre infini de peines & de foins, la vie de mon neveu & depuis un certain tems tout mon repos; que fi ma nièce n'eût point embraffé le Chriftianifme je l'euffe infailliblement renvoyée en Turquie: mais que j'ignorois même fi cette voye eût réuffi mieux, puifque le Marquis avoit été capable d'y vouloir aller lui-même. Je lui appris là-deffus l'histoire de l'enlèvement, la fuite de fon fils avec Nadine, & fon defsein en fortant du Royaume: que j'avois été affés heureux pour l'arrêter à Mons, & pour le faire retourner en France, mais que je n'avois pu obtenir fon retour qu'à condition que je viendrois folliciter en fa faveur. Ne

croyez pas, Monseigneur, continuai-je, qu'en lui promettant de vous entretenir de sa passion, j'aie eu d'autres vûes que de vous rendre service dans sa personne; je sçai à quel rang le Ciel a borné ma nièce, & ce ne fera jamais par mes desirs qu'elle en sortira; mais je vous prie de considérer que dans la médiocrité même de nôtre fortune, l'honneur & le repos nous sont chers, & qu'après avoir fait tant d'efforts pour ramener Mr. le Marquis au devoir, j'ai lieu d'esperer que vous voudrez bien y employer aussi vos soins. Il se prépare à venir vous parler lui-même; ne doutez pas qu'avec beaucoup de respect pour vôtre personne vous ne lui trouviez une fermeté au-dessus de son âge. Si j'ose vous donner un conseil, vous prendrez la peine de préparer vôtre réponse & de la rendre telle qu'elle puisse, ou le satisfaire, ou le reprimer entièrement.

Mr. le Duc m'écouta d'un air aussi sérieux que j'avois tâché de rendre le mien. Vous me surprenez, me dit-il, en m'apprenant l'enlevement de vôtre nièce & la fuite du Marquis; je le croiois pendant ce tems-là dans mes terres, où il m'avoit demandé la permission d'aller passer quelques jours. Je vois que sa passion est violente; mais quelle réponse

me.

me conseillez - vous de lui faire ? Je répondis , que toutes les ressources de ma prudence étoient épuisées , & que si j'eusse scû quelque nouveau moyen de le guérir , je n'aurois pas manqué de l'employer. Je veux le faire appeller en vôtre présence , reprit Mr. le Duc , & je lui dirai tout ce que le Ciel m'inspirera. Cette confiance aux lumières du Ciel me parut d'un goût singulier. Il le fit appeller effectivement. Le Marquis me parut entrer d'un air timide. Il prit néanmoins le premier la parole : je ne doute pas , Monsieur , dit - il à son père , que vous ne soyez maintenant instruit de mes peines. Elles sont bien redoublées par la crainte que j'ai de vous en causer peut - être quelque une à vous-même. Mais si le Ciel ne punit que les fautes volontaires , j'espère que je trouverai en vous la même indulgence. Mr. le Duc lui répondit , qu'en effet il avoit appris de moi qu'il étoit amoureux ; qu'il n'étoit pas trop surprenant qu'il le fût à son âge ; qu'il falloit seulement sçavoir un peu se modérer & qu'on n'en étoit pas moins honnête homme. Le Marquis ne fut point satisfait d'une réponse si peu concluante : il repartit pourtant d'un ton respectueux , que la modération étoit une vertu bien difficile avec beaucoup d'amour , & qu'il en étoit

si peu capable , que s'il n'eût compté sur l'affection d'un si bon père , il auroit déjà succombé à ses peines mortelles. Fort bien , me dit Mr. le Duc en souriant , il s'exprime d'un air tendre & persuasif , je me doute qu'il parle sur ce ton à votre nièce. Cette raillerie étoit peu du goût du Marquis , il reprit encore : je ne sçais , Monsieur , quelle idée vous avez de ma passion ; mais il est certain , que si vous n'avez pas quelque bonté pour moi , il est impossible que je vive. La mort me fera bien moins horrible que l'agitation continuelle où je suis. Si Monsieur de Renoncour vous à découvert ce qui m'est arrivé depuis huit jours , vous avez pu voir , que ma conduite sent un homme qui est absolument hors de lui-même , & qui ne peut être consolé que par votre compassion. Eh bien , lui dit Mr. le Duc , que demandez-vous de moi ? Ah ! mon cher père , repliqua le Marquis , ce que je demande de vous ! Monsieur de Renoncour ne l'a-t-il pas dit , & ne le voyez-vous pas bien vous-même ? Non , par ma foi , répondit Monsieur le Duc , car je vous crois trop raisonnable pour vouloir épouser votre Maîtresse , & trop ami de Monsieur de Renoncour pour vouloir coucher avec elle sans l'avoir épousée. Je vous jure , continua-t-il , que

que si vôtre belle étoit nièce ou fille de Mr. de Renoncour, qui est un homme de qualité; je vous la donneroïis de bon cœur pour vous satisfaire; mais on m'a dit, qu'elle n'est que la nièce de son épouse & la fille d'un Turc, y pensez-vous de vouloir m'allier avec Mahomet & l'Alcoran? Ce que je puis faire de mieux pour vôtre consolation, ajouta-t-il en riant, c'est de vous conseiller d'attendre du moins que je sois mort. Vous ferez le maître alors de faire une sottise; mais je n'y consentirai point pendant ma vie. Telles furent les inspirations que Mr. le Duc reçut du Ciel.

La situation du Marquis m'inspiroit une vraie pitié, je vis des larmes couler au long de ses jouës. Il se tourna vers moi. Monsieur, me dit-il, vous ne dites rien en ma faveur; ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Je lui répondis, qu'il ne me devoit point faire de reproche; & que Mr. le Duc voudroit bien rendre témoignage, que je lui avois fait une vive peinture de sa passion. Il se jetta aux pieds de son père: que faut-il donc que je fasse pour vous fléchir, s'écria-t-il en soupirant, & à qui aurai-je recours, si celui qui m'a donné la vie me refuse sa pitié? Ces paroles furent prononcées d'un ton si tendre, que Mr. le Duc malgré l'air

l'air de plaifanterie , avec lequel il avoit parlé jufqu'alors , me parut extrêmement touché : il le fit relever en l'embrassant. Mon cher fils , lui dit-il , dans le fond ta triftesse m'afflige ; mais tu me demandes une chose impossible. Je ſçai que le Duc de St. Aignan épouſa la femme de chambre de ſa femme , & le Maréchal de Baſſompierre une P . . . mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaiſon à faire d'elles à ta maîtrefſe , leur exemple ne ſçauroit m'ébranler. Je t'aime néanmoins avec une tendreſſe infinie , & j'ai regret de ne pouvoir te ſatisfaire. Promets moi que tu ne penſeras plus à cette folle paſſion , & je ſuis prêt à t'accorder tout ce que tu déſires. Le Marquis affûra , que s'il n'obtenoit point Nadine , il ne déſiroit que la mort. L'aime-t-elle ? reprit Mr. le Duc en s'adreſſant à moi , & puis ſans attendre ma répoſe il ſe tourna vers le Marquis , comme s'il eût eu quelque choſe de favorable à inferer de-là ; ſi elle t'aime , lui dit-il , elle conſentira à tout pour être à toi , épouſe la en ſecret pour quelques années , à condition , qu'elle entrera dans un Couvent lors que je jugerai à propos de te marier dans les formes. Je ne pûs m'empêcher de faire entendre ſérieuſement à Mr. le Duc , qu'une raillerie de cette nature ne convenoit ni à la vertu du

Marquis



Marquis ni à celle de ma nièce. Il avoit ce jour-là tant d'inclination pour la raillerie, qu'il m'en fit une à moi-même de mes scrupules. Cependant pour terminer nôtre principale affaire d'une manière qui pût assurer mon repos, je dis au Marquis; Vous voyez, Monsieur, que j'ai rempli mon engagement. Je suis venu à Paris, j'ai expliqué toute l'ardeur de votre passion à Monseigneur le Duc, il ne dépend point de moi que vous soyez plus heureux; c'est la faute de la fortune qui vous a fait naître trop grand. Je compte donc que vous allez trouver à devenir tranquille, nous le serons aussi beaucoup davantage, car vous n'ignorez pas que les passions d'une jeune fille comme ma nièce causent de grands dérangemens dans une famille.

Je pris congé de Mr. le Duc & de lui, & je sortis de la chambre. Il me suivit presque aussitôt. Je voudrois être né païsan, me dit-il la larme à l'œil, j'aurois du moins un père qui ressentiroit les tendresses du sang, & qui ne prendroit pas plaisir à me rendre malheureux: que me revient-il de ma naissance, si non d'être contraint dans toutes mes inclinations? Mes laquais sont plus heureux que moi. Que je devois vous haïr, continua-t-il en me regardant., pour m'avoir arrêté à  
Mons!:

Mons ! je vivrois à présent dans le plus parfait bonheur ; je serois auprès de Nadine ; je l'adorerois , j'en serois aimé. O Dieu ! que je serois heureux ! il ajouta mille choses que sa douleur lui inspiroit , en maudissant sa grandeur & tous les Ducs & Pairs du Royaume. Je ne lui avois jamais vû répandre tant de larmes. Je l'exhortai encore au courage & à la patience. Lorsque je lui parlai de le quitter , il refusa de me laisser sortir. Ah ! me dit-il , permettez que je vous entretienne de mes peines. Vous allez voir Nadine & je demeure ici loin d'elle ! quelle horrible vie vais-je mener ! Dites-lui du moins que je meurs pour elle ; que je n'ai plus de bonheur à attendre dans une vie qu'il faut passer sans elle , que je ne ferai que languir tristement jusqu'à la mort. Dites-lui . . . il s'arrêta comme s'il eût été frappé de quelque réflexion nouvelle : non , reprit-il tout d'un coup , ne lui dites rien ; mais accordez-moi la dernière grace que j'ai à vous demander , après quoi je cesse pour jamais d'importuner vôtre amitié. Souffrez que je parte avec vous , & que j'aille dire le dernier adieu à Nadine. Je lui répondis , que Mr. le Duc s'étant expliqué d'une manière à lui ôter toute espérance , ce voyage me paroïssoit inutile , ou ne serviroit

roit qu'à lui préparer de nouvelles peines. Il me pressa néanmoins tellement, que je fus obligé de consentir, à condition qu'il en obtiendrait permission de Mr. le Duc.

Il l'obtint. Nous partimes ensemble. Je ne doute point, que Nadine le voyant arriver avec moi ne se flattât que le succès de mon voyage avoit répondu à ses desirs. Je ne la laissai point long-tems dans l'erreur. Monsieur le Marquis, lui dis-je, vient vous voir pour la dernière fois. Marquez-lui toute la reconnoissance que vous devez pour l'honneur qu'il vous fait, mais songez qu'il n'est plus question d'amour ni pour vous ni pour lui. Il s'approcha d'elle d'un air respectueux, & il lui baïsa la main. Il fit quelques plaintes générales du malheur de son sort, auxquelles elle répondit avec modestie. Je compris par la reserve avec laquelle il parloit en présence de la famille, que son espérance étoit de l'entretenir en particulier; mais n'ayant point envie de lui en laisser la liberté, j'affectai de demeurer toujours dans la salle, comme si je n'eusse point eu d'autre dessein que de lui tenir compagnie. Enfin le soir approchant, & concevant sans doute, qu'il seroit continuellement observé, il prit une résolution à laquelle je ne m'attendois point.

Il me pria de faire appeller mon gendre, ma fille, & Amulem qui étoient sortis de la salle, & il me dit en leur présence; je suis bien-aïse, Monsieur, de vous découvrir publiquement le motif que j'ai eu de vous accompagner ici. Depuis que mon père s'est expliqué si positivement, la connoissance que j'ai de son humeur m'a fait désespérer de le fléchir; mais s'il a droit de s'opposer à ma passion, il n'aura jamais le pouvoir de l'éteindre. Je prens Dieu à témoin, qu'elle durera autant que ma vie, & je jure par tout ce qu'il y a de plus saint, que je ne prendrai jamais d'autre engagement. Si le Ciel m'ôte du monde avant mon père, je mourrai avec ce sentiment dans le cœur; s'il retire mon père avant moi, je viendrai offrir aussi-tôt à vôtre nièce un empire aussi absolu sur ma fortune, qu'elle l'a maintenant sur mon ame. Consentirez-vous à l'accepter, continua-t-il, en s'adressant à ma nièce? Puis-je espérer, que tandis que j'irai loin de vous me consumer de langueur & d'ennui, vous conserverez le souvenir de mon amour & un peu de fidélité pour vos promesses? Il lui prit la main, & en la tenant dans les siennes il lui mit au doigt un diamant sans qu'elle ni moi nous en aperçussions; il me le fit voir après l'avoir mis, & baïfant

baissant une seconde fois la main de ma nièce ; que le Ciel , lui dit-il , me punisse & me tourmente avec tout son courroux, si je romps jamais la foi que je vous donne en présence de toute vôtre famille. Surpris de cette action , j'ordonnai à Nardine de lui remettre la bague : mais il se leva sans attendre un moment , & prenant lui-même le chemin des Ecuries , il fit préparer sur le champ ses chevaux. Mes instances furent inutiles pour lui faire passer la nuit au logis. Il partit sans proferer un seul mot , hors la prière qu'il me fit de permettre qu'il écrivît quelquefois à ma nièce.

Elle s'étoit retirée pendant ce tems à sa chambre , d'où l'on eut beaucoup de peine à la faire descendre pour souper. Elle n'avoit plus le diamant du Marquis au doigt. Je la priai de me le faire voir ; & l'ayant envoyé querir , je fus incertain si je lui permettrois de le conserver ; il ne valoit pas moins de mille écus. Elle ne parut si triste , que je n'eus point le cœur de l'affliger davantage en le lui ôtant. J'affectai même de ne point parler du Marquis , & de ne nous entretenir que du départ d'Amulem qui vouloit prendre le chemin de Mons dès le lendemain. Il s'étoit pourvû d'un Carosse & de six chevaux. Une partie de la famille se mit dans

dans celui de ma fille & l'autre dans le sien, pour lui tenir compagnie & pour aller dire adieu à Muleid. Nous arrivâmes le lendemain au soir à Mons. Amulem fut charmé de la beauté de Mademoiselle Therese. Il ne paroissoit pas que son affection eût diminué pour son Amant. Elle eût souhaité, disoit-elle, d'être déjà à Amasie. Je fis compliment à Amulem sur ce qu'il ne perdoit rien en nous laissant Nadine, puisqu'il avoit retrouvé si tôt une autre fille. Nous nous séparâmes avec mille marques de regret & d'amitié, après que j'eus bien recommandé à Mademoiselle Therese de demeurer attachée du moins au Christianisme, & à Muleid de lui en accorder toujours la liberté. Cette jeune créature avoit à peine seize ans. Son père l'avoit abandonnée, comme j'ai dit, à sa destinée. Je ne sçai si cette indifférence fera approuvée de tous mes lecteurs.

---

## LIVRE SIXIÈME.

**L**orsque j'eus pris quelques jours de repos pour me remettre de l'agitation de tant d'évenemens, je commençai à réfléchir sur ma propre condition. Il étoit  
tems

tems d'exécuter mes projets de retraite, Je me voyois libre. Combien d'obstacles & de chaînes avois - je rompu ! J'en remerciai le Ciel avec le plus vif sentiment de mon ame, & sans differer davantage j'écrivis au Père Prieur de l'Abbaye de . . . pour le prier de me faire préparer mon ancien appartement. L'unique inquiétude qui pouvoit me troubler encore étoit pour Nadine. J'avois regret de la laisser après moi sans établissement & sans état arrêté. Elle n'étoit point à plaindre du côté de la fortune, la générosité de Mylady R . . . l'avoit renduë assés riche pour se passer du secours; mais elle étoit encore dans l'âge le plus tendre. Elle étoit bonne & sans artifice. Je craignois de la laisser exposée à tous les périls qui environnent sans cesse une jeune personne, sur tout lorsqu'elle joint un bon naturel à beaucoup de beauté; sans compter que je n'étois pas encore tranquile de la part du Marquis, car quel fond pouvois - je faire sur la modération d'un jeune homme, dont la vivacité m'étoit connuë, & qui sçavoit prendre si peu d'empire sur lui-même ! J'aurois souhaité qu'il se présentât quelque nouvelle occasion de la marier; cependant ce souhait même, je ne le formois pas sans répugnance. Je ne suis point barbare. Je sçavois quelle violence

violence cette aimable enfant s'étoit déjà faite pour épouser Mr. de B . . . . . mon cœur en avoit saigné. Je ne voulois pas être toujours son tiran. Sa douceur, son respect pour mes volontés, & cent charmes naturels, que je ne pouvois m'empêcher d'admirer, méritoient un meilleur sort. Après avoir long-tems médité là-dessus, je m'imaginai que l'air de la ville pourroit mettre un peu de changement dans ses inclinations & lui faire oublier le Marquis. Les impressions qui se font par les yeux sont plus fortes que celles de la memoire. La vûë d'un nouvel amant, disois-je, affoiblira peu à peu ses vieilles chaines. J'en parlai à mon gendre & à ma fille. D . . . . est une bonne ville qui n'est point éloignée de leur maison. Je leur conseillai d'y aller passer l'hyver avec leur famille. La résolution en fut prise à l'instant. Nadine l'apprit; mais elle en avoit déjà formé une qu'il lui tardeoit d'exécuter, & dont elle vint le jour d'après me faire l'ouverture.

Elle me dit, qu'après avoir réfléchi sérieusement sur l'état de son cœur & sur celui de ses espérances, elle ne prévoyoit pour elle qu'une vie amère & malheureuse; qu'elle auroit mauvaise grace de vouloir me déguiser son affection extrême

pour



pour le Marquis, qu'elle m'avoïoit, que ce cher amant occupoit tous les endroits sensibles de son ame; mais qu'étant néanmoins assés raisonnable pour reconnoître l'impossibilité d'être à lui, elle avoit promis au Ciel de n'être à personne; que sa résolution étoit d'entrer pour toute sa vie dans un Couvent qu'elle me prioit d'en choisir un moi-même, & de differer le moins qu'il me seroit possible; qu'elle avoit formé ce dessein dès nôtre premier retour de Mons; qu'elle y avoit été confirmée par la dernière visite du Marquis & par le serment qu'il lui avoit fait de se conserver pour elle; qu'elle le connoissoit assés pour être assurée, qu'il ne deviendroit point parjure, mais qu'elle voyoit si bien, que dans quelque situation qu'il pût se trouver, il ne lui seroit jamais permis de l'épouser, qu'elle se croyoit obligée d'entrer dans le Cloître pour lui rendre la liberté de disposer de lui; que tout dur que ce sacrifice étoit pour elle, elle sentoit une joye délicate de pouvoir donner cette preuve d'une extrême tendresse à son amant: qu'elle ne doutoit pas néanmoins, qu'il ne fit bien des efforts pour s'y opposer; mais qu'il seroit aisé de lui cacher son dessein & le lieu de sa retraite jusqu'au tems du dernier engagement.

Je

Je ne manquai point de lui représenter tout ce que je crus propre à lui faire perdre cette envie. Je ne me contentai pas même de lui faire jeter les yeux sur le monde, pour lui faire appercevoir mille plaisirs innocens qu'elle alloit perdre, je la pris aussi du côté de la religion. Une victime, lui dis-je, offerte à Dieu par des motifs si prophanes, ne sçauroit être devant lui d'une agréable odeur. C'est à votre amant que vous vous sacrifiez, quel compte le Ciel doit-il vous en tenir! vous sentirez toutes les peines du Cloître, vous n'en aurez pas la seule douceur, qui est l'imagination du moins qu'un genre de vie si austère & si singulier fera récompensé; vous aurez reçu déjà votre récompense par cette satisfaction délicate que vous prétendez sentir, à donner une telle preuve d'amour au Marquis; & lorsque cette tendre vapeur viendra à se dissiper, vous vous trouverez livrée à vous-même, avec aussi peu de consolation de la part des hommes que de celle de Dieu. Mes remontrances furent beaucoup plus longues. mais elles n'eurent point assés de force pour alterer sa résolution. Elle me déclara même nettement, que si je refusois de lui procurer l'entrée de quelque monastère, elle retourneroit au Couvent d'où le Marquis l'avoit

l'avoit enlevée. Je passe sur mille efforts d'amitié & de caresses, que ma fille & mon gendre firent pour l'ébranler. Sa constance triompha de tout. Je fus obligé de lui chercher une maison religieuse où elle pût être agréablement. Elle vouloit que je lui choisisse une campagne, mais j'exigeai absolument qu'elle fût dans une ville. Je me déterminai pour la célèbre Abbaye de . . . où la plupart des religieuses font des filles de condition, & où l'on reçoit d'ailleurs pour adoucir la clôture un grand nombre de Pensionnaires. Je me rendis avec elle à cette Abbaye. Le marché fut conclu aisément. Mon dessein étoit de la reconduire chés ma fille avant que de l'y laisser entrer, ne l'ayant amenée que pour reconnoître le lieu. Mais je la pressai inutilement de retourner. Non, non, me dit-elle, on ne sort jamais du tombeau. Voici le mien ! J'y veux être ensevelie dès ce moment.

Elle pria l'Abbesse de lui faire ouvrir la porte intérieure. Je l'accompagnai jusqu'aux derniers lieux où il est permis à nôtre sexe d'entrer. Elle s'arrêta pour me donner le dernier embrassement, il me fut impossible de retenir mes larmes. Elle affecta d'abord de montrer plus de fermeté que moi ; mais ses yeux se grossirent

firent malgré elle , & elle en répandit en abondance. Adieu , mon cher oncle , me dit-elle en me ferrant de ses bras , ayez pitié de vôtre malheureuse nièce ; souvenez-vous quelque fois d'elle , comme vous feriez d'une personne morte qui vous auroit été chère. Comme j'étois fort attendri de ses pleurs , & que je ne sçavois pas précisément quelle en étoit la cause , je priai Madame l'Abbesse de se retirer , & de nous laisser seuls un moment. Je repetai alors une partie de ce que je lui avois dit chés ma fille. Consultez bien vos forces , ajoutai-je , n'écoutez pas trop une passion désespérée qui va vous exposer peut-être à d'amers repentirs. Une vie heureuse & tranquile ne sçauroit être le fruit d'une résolution violente. Considérez ces grilles armées de fer , & ces murs épais qui vont vous retenir malgré vous. Je tremble , ma chère nièce , pour le bonheur de vos jours ; les larmes que vous me voyez répandre viennent de mon inquiétude & de ma tendresse pour vous.

Elle me répondit , que les fiennes ne venoient ni de la vûe des grilles que je lui montrois , ni de ses craintes pour l'avenir , mais qu'elle me prioit de les pardonner au sentiment d'une douleur dont je n'ignorois pas la cause. Ah ! continua-t-elle , quelle va être l'affiiction du  
Marquis ,

Marquis , lorsqu'il apprendra qu'il me perd , & que c'est moi - même qui me dérobe à lui ! Mon Dieu ! que seroit - ce s'il alloit tourner son désespoir contre lui-même ! Comment puis-je en effet l'abandonner après tant de sermens que je lui ai fait d'être fidèle ! Ne suis-je pas bien misérable de trahir un amant si tendre , & qui m'aime plus que sa fortune & sa propre vie ! Dites-le moi vous-même , mon cher oncle , ajoûta-t-elle , n'est-ce pas le comble de la dureté , & le Ciel me pardonnera-t-il ma perfidie ? Pour ce qui regarde vos sermens , lui répondis - je , si vous en avez fait au Marquis , je ne crois pas qu'ils vous lient beaucoup , vous aviez l'un & l'autre fort peu de droit de les faire. Mais je ne puis vous laisser ici dans le désordre où vous êtes. Il faut absolument que vous retourniez avec moi chés ma fille. Il est toujours tems d'entrer ici , mais il ne le fera pas toujours d'en sortir. Mes raisonnemens furent des paroles perduës ; elle pria l'Abbesse de s'approcher , & m'ayant embrassé une seconde fois sans ouvrir la bouche , elle entra dans cette terre de silence & d'oubli pour n'en sortir jamais.

Je m'arrêtai seul dans un parloir voisin , où je me mis à rêver en admirant sa résolution. Je m'y serois néanmoins

opposé malgré elle, & j'aurois trouvé assurément le moyen de l'arrêter, si je n'eusse fait réflexion, que son ardeur pourroit se refroidir avant l'engagement. Le Noviciat dure plus d'une année, & j'avois dessein avec cela de prier l'Abbesse de ne se pas presser de lui faire prendre l'habit religieux. Ma rêverie dura long-tems dans ce parloir. Jamais le monde ne m'avoit paru si petit & si méprisable qu'il me paroissoit de là. Voyez, disois-je, une passion amoureuse suffit pour le faire haïr. Une fille, un enfant de quinze ou seize ans l'abandonne sans retour; elle le sacrifieroit tout entier à son amant, & elle a la force de sacrifier son amant même avec lui; à quoi? à un vain fantôme de délicatesse & de générosité d'amour. Le monde est donc quelque chose de bien foible & de bien impuissant! ses biens & ses plaisirs qu'on appelle des chaines pesantes ne doivent donc le paroître qu'à des ames lâches, qui n'ont pas une étincelle de courage pour les rompre! Comment dois-je les regarder, moi qui ne l'ai connu que par ses amertumes & ses disgraces! moi qui suis au bord du tombeau & qui serai bientôt obligé de le quitter par la nécessité de la nature, quand je ne serois pas porté à le haïr par l'expérience de ses misères

res

res & par les lumières de ma raison. O chère solitude ! ajoutai-je avec une espèce de transport ; doux azile d'un cœur agité trop long-tems par les caprices du monde & par les passions ; me ferez-vous bien-tôt rendu ! ne me fera-t-il pas permis de faire du moins un essai du repos avant que de passer à l'éternelle tranquillité du tombeau !

Je demandai encore à voir un moment ma nièce à la grille, elle y vint. Ses yeux étoient encore humides de pleurs. Adieu, lui dis-je, adieu ma chère Nadine. Je vais suivre vôtre exemple, & selon les apparences c'est pour la dernière fois que je vous parle. Adieu, ma chère enfant. Je vais prier le ciel de rendre la paix à vôtre cœur, & de vous faire trouver ici plus de bonheur que dans le malheureux monde que vous avez quitté ? Puissiez-vous apprendre à goûter la solitude, puisque vous la choisissez pour le partage de vos jours ! puissiez-vous donner à vôtre sacrifice une intention pure & chrétienne & des vûes dignes du maître que vous allez servir ! c'est de lui-même qu'il faut attendre cette faveur. Il l'accorde quand il lui plaît. Sa main s'ouvre & se referme par des jugemens d'une profondeur infinie. Je le solliciterai sans cesse pour ma chère nièce avec

toute l'ardeur de mon ame. Adieu tendre Victime ; que ne puis - je dire de l'amour divin ! O ciel ! ajoutai - je , quand vous rendrez - vous le maître d'un cœur , si bon & si tendre ! quand lui ferez - vous sentir que sa félicité consiste à vous servir & à vous aimer ! Elle répondit peu de choses à ce long discours. Elle me pria de faire ses amitiés à sa famille & de prendre soin que le Marquis ne fût point informé du lieu de sa retraite. Je la quittai en lui recommandant de m'écrire & de me marquer sincèrement ses dispositions , s'il arrivoit qu'elle prît quelque dégoût de la solitude. Je retournai chés ma fille. Elle fut fort surprise de me voir arriver seul. Je lui racontai toute l'histoire de mon voyage , dont elle fut touchée jusqu'aux larmes. Je lui dis , que mon tour étoit venu , & que j'allois au premier jour imiter ma pauvre nièce. J'ajoutai que je prévoyois toutes les difficultés & les objections que son amitié m'alloit faire ; mais que c'étoit une résolution si déterminée , qu'elle ne devoit rien esperer de ses prières & de ses instances. Je lui fis même promettre , qu'elle me laisseroit absolument tranquille sur cet article. Cependant il se présenta encore deux legers obstacles , qui reculèrent de quelques semaines l'exécution



tion de mon dessein. J'avois trouvé en arrivant chés ma fille une réponse du Père Prieur du . . . à la lettre que je lui avois écrite huit jours auparavant, pour le prier de me recevoir une seconde fois dans son Abbaye. Il m'accordoit ma demande avec sa civilité ordinaire. Je m'occupai pendant quelques jours à recueillir mes livres & à faire mes adieux à nos voisins. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins & que je ne pensois plus qu'à partir, je reçus une lettre du Vicomte de . . . frère du Prince de R . . . par laquelle il me prioit en qualité de parent de me rendre au Château de B . . . où tous ses parens & ses alliés devoient s'assembler, pour une affaire qui concernoit l'honneur de sa maison. J'avois entretenu si peu de liaison avec eux, quoique liés d'assés près par le sang, que je balançai si je retarderois mon départ pour le satisfaire. Cependant comme j'étois seul de mon nom qui pût se rendre à B . . . les enfans du feu Comte de . . . mon oncle étant à peine au-dessus de l'enfance, je me résolus d'entreprendre encore ce voyage. J'arrivai au château de B . . . où je trouvai qu'une partie de la compagnie étoit déjà assemblée. Madame la Princesse de R . . . étoit morte depuis huit jours & la fille aînée

peu de tems avant elle. J'appris cette nouvelle en arrivant. Monsieur le Prince de R . . . . étoit d'une foiblesse d'esprit qui le rendoit incapable de prendre soin de ses affaires, desorte que le Vicomte son frère avoit été obligé de suppléer à sa place dans l'affaire importante dont il étoit question, & c'étoit lui qui devoit présider en quelque sorte à l'assemblée. En attendant l'arrivée de plusieurs personnes qui manquoient encore, je me fis instruire du fond de l'aventure pour laquelle nous étions appellés. Voici ce qu'on me raconta.

Monsieur le Prince de R . . . . chef de Pillustre famille de A . . . . avoit eu quatre filles de son épouse sans en avoir aucun enfant mâle. Il étoit, comme j'ai dit, d'un esprit foible jusqu'à l'idiotisme, uniquement occupé de ses dévotions, & dominé impérieusement par son épouse, qui avoit toutes les qualités directement opposées. C'étoit une Dame qui avoit sçu prendre les airs convenables à sa naissance, quoiqu'elle eût passé la plus grande partie de sa vie dans la Province. Elle aimoit le jeu, la dépense, & les parties de plaisirs, la galanterie même ne lui étoit pas inconnue. Elle avoit besoin de ses passetems pour se consoler de la froideur stupide d'un époux, qui n'étoit point

point capable d'honnêteté ni de complaisance pour elle. Telles étoient ses occupations, lors qu'un Gentilhomme voisin de St. O . . . qui se nommoit le Comte de B . . . entreprit de s'insinuer dans sa faveur. Il passoit pour un des Gentilshommes de la Province les mieux faits & de la meilleure mine ; il n'étoit pas riche, sa pauvreté avoit peut-être été la première cause de son amour pour la Princesse, qui jouïssoit sur le moins de soixante mille livres de rente. Il avoit été marié, & il lui restoit de son épouse un fils unique, qu'il faisoit appeller le Baron de L . . . homme d'une figure désagréable, & qui avoit outre cela la mauvaise qualité d'être punais. Le Comte de B . . . eut donc l'adresse de s'introduire dans la maison de la Princesse de R . . . il la prit par tous ses foibles, il la flata, il sçût faire le passionné; en peu de tems il se mit au-dessus de la concurrence, & supplanta tous ses rivaux. La Princesse ne voyoit plus que par ses yeux, bientôt elle ne fit plus rien que par ses mains. Il se chargea de l'administration de ses biens, & du gouvernement de son domestique. Il ne lui manquoit que le nom pour être maître absolu de la Dame & de toute la famille. Si le Comte eût sçû se borner, il eût peut-être tiré de ce

commerce des utilités plus solides ; mais l'ambition & l'interêt l'aveuglèrent. Il commença par se rendre odieux dans la famille, par la manière haute & fière dont il traitoit les domestiques. L'Intendant fut tout, qui étoit un homme d'esprit & d'honneur, souffroit impatiemment les airs d'autorité de cet étranger. Il n'osoit adresser ses plaintes ni à la Princesse, qui étoit l'esclave de son amant, ni au Prince, que le Comte traitoit en imbecille, ni aux jeunes Demoiselles, qui avoient été élevées dans une crainte & un respect infini pour leur mère. L'ainée commençoit néanmoins à sentir la dureté du joug, mais elle en étoit plus à plaindre de le sentir sans pouvoir l'éviter. La tyrannie du Comte alla si loin, qu'il perdit toute mesure & tout ménagement à l'égard du Prince. Il lui fit affront plusieurs fois en public, il régla la petite somme qu'il auroit à dépenser pour ses plaisirs, & il s'en faisoit un en compagnie de lui offrir quelque-fois un ou deux Louis-d'or, que l'autre recevoit respectueusement comme une grace ; mais c'étoit encore trop peu que cet Empire pour les désirs du Comte, il avoit formé un projet de plus haute importance ; auquel il rapportoit depuis long tems tous les soins qu'il rendoit à la Princesse. C'étoit de faire épouser à son  
fils

fils l'aînée des Demoiselles, & de transporter ainsi dans sa famille le titre & les biens de la maison de B . . . il ménageoit ce dessein avec toute l'adresse dont il étoit capable. Loin de le proposer à la Princesse, il l'avoit amenée au point de lui en faire la proposition elle-même. Il affecta d'abord d'en être surpris & de la regarder comme une chose au-dessus de ses espérances; ce désintéressement la confirmoit dans l'estime qu'elle croyoit lui devoir, de sorte qu'elle vint non pas peut-être à souhaiter ce mariage plus que lui; mais à marquer hautement ses intentions à cet égard, pendant qu'il ne faisoit que les entretenir secrètement par ses artifices. L'Intendant fut un des premiers de la maison, qui scût cette nouvelle. Sa haine pour le Comte, autant que son zèle pour ses maîtres, le porta à traverser de toutes ses forces cet odieux complot. Il s'adressa d'abord à la jeune Demoiselle qu'on destinoit au Baron de L . . . Elle ignoroit encore le coup qu'on alloit lui porter. Sa surprise fut extrême, & son indignation encore plus grande; il l'entretint autant qu'il pût dans ces sentimens. Comme ce fut par lui-même que je me fis raconter cette histoire, je puis la mettre dans sa bouche pour épargner à mon lecteur l'ennui d'un récit trop simple,

simple, & dénué d'action & de sentimens.

Je fis sentir vivement à ma jeune maîtresse, me dit l'Intendant, le tour qu'on lui préparoit & la honte qui rejailliroit sur toute la maison de B . . . si les titres & les richesses de la principale branche passoient dans une famille, qui n'avoit pas cent ans de noblesse ni cent mille livres de bien. Je lui représentai avec cela dans quelles mains elle tomberoit en épousant un vilain homme, qui ne pouvoit même être souffert en compagnie à cause de ses infirmités dégoûtantes, & qu'une fille du commun n'auroit pas voulu accepter pour époux. J'exagerai la tyrannie du Comte, ses airs méprisans, sur-tout à l'égard de Mr. le Prince, pour qui il manquoit de respect en toute occasion; & quoique je n'osasse lui apprendre tout ce que je sçavois de son commerce avec Madame la Princesse, je ne laissai pas de lui faire entendre adroitement quantité de choses qu'elle ignoroit, & qui lui causèrent la dernière surprise. Après lui avoir communiqué une partie de mon horreur pour le Comte & pour son fils, je lui donnai quelques conseils sur la manière, dont elle se devoit conduire. On ne manquera point, lui dis-je, Mademoiselle, de vous faire bientôt la proposition du mariage. Si vous en avez l'éloignement

ment que vous devez , je suis d'avis que vous la receviez d'abord avec mépris & avec dedain plutôt qu'avec colére ; si l'on revient à la charge comme on ne manquera pas d'y revenir , l'unique réponse que vous puissiez faire , c'est que dans une affaire de cette importance , où il s'agit de l'honneur de toute la maison de B . . . vous êtes résoluë de ne rien entreprendre sans avoir consulté toute vôtre illustre famille. Enfin je la priai de m'avertir de la manière dont on en useroit avec elle ; afin que je pûsse lui donner mes avis selon les occasions. Il ne se passa pas long-tems sans qu'elle en eût besoin. Madame la Princesse l'ayant fait appeller , lui déclara ouvertement , qu'elle avoit disposé d'elle en faveur du Baron de L . . . & qu'il falloit qu'elle se préparât à lui donner la main. Cette jeune Demoiselle , frappée apparemment du ton impérieux de sa mère , qu'elle étoit accoutumée à respecter , n'eut pas la force d'exécuter les résolutions , que je lui avois fait prendre. Elle n'eut pas même celle de lui faire la moindre réponse. Elle la quitta avec une reverence fort soûmise , & elle me fit donner ordre aussi . tôt de me rendre dans son appartement. Je la trouvai toute en pleurs. Elle me raconta ce qui venoit de lui arriver avec sa mère , sans me cacher la foiblesse qu'elle

qu'elle avoit eüe de n'oser lui répondre. Je fus irrité dans le fond de cette timidité à contretems ; pour exciter un peu sa hardiesse, j'affectai de regarder son mari ge comme absolument certain & de la plaindre d'une nécessité si fâcheuse. Elle me pria d'avoir pitié d'elle, & de la sauver d'une chose qu'elle craignoit plus que la mort. Quel moyen, lui dis-je, de vous sauver, lorsque vous prenez plaisir vous-même à vous perdre ? Je ne doute point, Mademoiselle, ajoûtai-je, que le Baron de L. . . n'ait scû vous paroître aimable, puisque vous n'avez point eu le courage de le refuser pour époux. Comptez qu'il a fait dans vôtre cœur des progrès que vous ne sçavez peut-être point encore, mais qui sont réels & très-avancés, car il ne peut y avoir qu'une telle raison qui ait pû vous inspirer tant de timidité. S'il est donc vrai que vous l'aimez ; le respect que j'ai pour vous sçaura bien m'empêcher de me plaindre de vôtre mariage, ou de vous en parler comme d'une tache pour vôtre honneur & pour celui de la maison de B. . . Je la mis par ce discours dans une disposition à tout entreprendre. Elle me dit, qu'elle étoit prête de retourner à sa mère, s'il le falloit, & de lui déclarer, qu'elle choisiroit la mort plutôt que le Baron. Non, repris-je,



je, il faut attendre qu'il s'en offre une autre occasion : mais si le Baron vient vous parler de galanterie & d'amour, c'est sur lui même qu'il faudra faire tomber directement vos mépris. Traitez-le avec une hauteur, qui puisse lui ôter la pensée de revenir. Elle me le promet, je la quitterai, pour lui laisser préparer les termes dont elle se serviroit. Le Baron vint en effet la voir l'après-midi en particulier. Il lui parla comme un homme qui étoit destiné à l'honneur d'être son époux, & qui n'ayant point d'inquiétude sur son sort dont il étoit assuré, souhaitoit seulement de le rendre plus agréable en obtenant le cœur de son épouse avec sa main. Elle écouta son compliment sans le regarder. Elle lui dit enfin lorsqu'il eut achevé de parler, qu'elle avoit voulu l'entendre jusqu'au bout, parce qu'elle ne pouvoit s'assurer d'abord de ce qu'il avoit à lui dire, mais que puisqu'il s'étoit oublié jusqu'à ce point, elle alloit appeler du monde & le faire jeter par les fenêtres s'il ne se retiroit promptement. Il voulut répondre & justifier sa hardiesse par l'ordre qu'il avoit reçu de la Princesse & de son père. Elle ne fit que lui jeter un coup d'œil méprisant & appeler en effet quelques Domestiques. Il sortit de sa chambre avec beaucoup de honte, & il alla

alla se plaindre à son père de la fierté avec laquelle il avoit été traité. Le Comte, qui étoit lui-même extrêmement fier, fut piqué jusqu'au vif de l'infortune de son fils. Il communiqua son ressentiment à la Princesse, qui fit donner ordre sur le champ à sa fille de la venir trouver. Elle vangea le Baron par les reproches durs & humilians dont elle l'accabla; elle la menaça des derniers effets de sa colère, & pour conclusion elle lui protesta, que si elle continuoit à s'opposer le moins du monde à ses volontés, elle l'enfermeroit pour toute sa vie dans un Couvent, & qu'elle substitueroit sa cadette au droit d'aînesse. La pauvre Demoiselle trembloit de toute sa force au sortir de cette terrible conversation. Comme j'avois appris qu'elle avoit reçu la visite du Baron, & que peu après elle avoit été appelée par sa mère, je m'étois imaginé une partie de la vérité, & j'étois dans sa chambre à l'attendre lorsqu'elle revint. Sa consternation paroïssoit sur son visage. Elle me dit qu'elle étoit perduë, qu'elle venoit d'être traitée comme une misérable, qu'on avoit été jusqu'à la menacer de lui ôter ses droits d'aînesse & de la mettre dans un Couvent; qu'elle étoit tentée d'y aller volontairement pour prévenir des malheurs qu'elle  
ne

ne croïoit pas pouvoir éviter. Je lui répondis, qu'elle perdoit trop - tôt courage. Je lui demandai, si elle n'avoit rien opposé au discours de sa mère. Rien, me dit-elle, elle m'auroit assurément maltraitée si j'avois osé lui répondre. Je vois bien, repris-je, qu'il faut vous rendre service malgré vous - même. En premier lieu, soyez persuadée que la menace de vous priver de vos droits, & de vous mettre malgré vous dans un Couvent est une pure chimère. Vos droits ne dépendent ni de la Princesse ni du Comte. Pour ce qui regarde les visites du Baron qu'on veut vous forcer de recevoir, recevez les pour conserver la paix, mais ne relâchez rien du mépris que vous lui avez marqué; il se rebutera peut-être lorsqu'il verra votre constance à le rejeter. Si l'on vous presse d'en venir à la conclusion, j'écrirai à Mr. le Vicomte votre oncle & à vos plus proches parens. Il n'est pas possible, qu'ils vous laissent opprimer si indignement, & qu'ils ne s'opposent point pour leur propre honneur aux injustes desseins du Comte. Elle me promit de suivre exactement mes conseils. Je n'aurois pas tardé si long-tems à donner avis à Mr. le Vicomte de tout ce qui se passoit, si mon attachement pour la maison ne m'eût fait craindre d'y mettre

tre

tre la division & le trouble. J'étois résolu d'attendre à l'extrémité pour recourir à ce remède. J'ai eu tort, continua l'Intendant, car les défordres que j'apprehendois de là ne pouvoient guères être plus funestes que ceux qui sont arrivés depuis, & que je dois peut-être attribuer à mon silence. Le Baron renouvela ses visites par l'ordre de la Princesse. Elle l'amena elle-même dans la chambre de sa fille, à qui elle commanda de le recevoir comme un Gentilhomme qui devoit être son époux. Elle les laissa seuls. Mademoiselle de R... écouta les galanteries du Baron sans répondre; & elle continua de tenir la même conduite dans les visites, qu'il lui rendoit deux ou trois fois le jour. La Princesse en fut informée. Elle lui en fit un nouveau crime, & ses persécutions furent si violentes, que le chagrin, que cette pauvre Demoiselle en conçut, lui causa une maladie de langueur, qui la mit en deux ou trois mois au tombeau. Cette mort ne fit point ouvrir les yeux à la Princesse. Au contraire elle s'applaudit d'être défaite de son aînée & elle se promit de trouver plus de facilité dans sa seconde fille, son dessein ne fit donc que changer d'objet. Ces soupirs intéressés du Baron se tournèrent facilement vers une nouvelle maîtresse. Mademoiselle

felle de R . . . en entrant dans tous les droits de sa sœur , devint ainsi l'héritière de toutes ses peines. Ce changement me causa beaucoup de chagrin. J'étois obligé de recommencer tous mes efforts pour mettre cette jeune Demoiselle dans les mêmes sentimens , que j'avois tâché d'inspirer à sa sœur. Elle étoit beaucoup plus jeune , & je craignois d'avoir moins de facilité à réussir , cependant mon zèle surmonta les difficultés. Je l'enflammai tellement par le récit des peines qu'on avoit causées à sa sœur aînée , qu'elle jura de garder encore moins de ménagemens qu'elle avec le Baron & même avec la Princesse sa mère. En effet l'occasion s'étant présentée de déclarer ses sentimens au Baron , elle le fit avec une hauteur , qui lui auroit fait perdre toute espérance , s'il n'eût été soutenu par la Princesse & par le Comte. Cette Dame , qui vouloit le mariage à quelque prix que ce fût , & qui avoit reconnu par l'exemple de sa première fille , qu'il n'est pas toujours à propos d'employer la violence , essaya d'abord de gagner celle-ci par des voyes plus douces. Elle ne lui parla pas tout d'un coup des vûes qu'elle avoit sur elle. Elle lui prodigua ses caresses & sa confiance. Elle la mit dans tous ses plaisirs. Elle la prenoit souvent avec le Comte & le

le Baron pour passer la nuit au jeu ou à table en partie quarrée. Là par les libertés qu'elle accordoit au Comte en sa présence, elle tâchoit de lui inspirer le goût de l'amour, & le Baron ne s'épargnoit pour lui faire imiter l'exemple de sa mère. Elle auroit succombé infailliblement, si je n'eusse pris soin tous les jours de la fortifier par mes conseils. L'horreur que j'avois pour son amant me tenoit lieu d'éloquence. Je fis tant d'impression sur elle, qu'elle se résolut à rompre entièrement un commerce, qui n'alloit à rien moins qu'à la déshonorer. Elle refusa les nouvelles parties de plaisir qu'on lui vint proposer, & elle bannit absolument le Baron de sa présence. La Princesse étonnée d'un changement si imprévu, en soupçonna la cause. Les fréquentes conversations que j'avois eues avec sa fille m'avoient rendu suspect au Comte. La résolution fut prise de se défaire de moi en me donnant mon congé. Ce fut le Comte lui-même qui eut la hardiesse de se charger de cette commission. Je le redoutois peu. J'avois pour moi mon innocence & la droiture de mes intentions. Il fut surpris de m'entendre répondre à ses premières paroles, que je n'avois rien à démêler avec lui, que je ne reconnoissois point d'autres Maîtres que

que le Prince & la Princesse, & que j'admirois qu'un étranger voulût se mêler de me faire la loi dans une maison, où l'ancienneté de mes services me donnoit plus de droits qu'il n'en auroit jamais. Vous vous oubliez, Monsieur l'Intendant, me dit-il, & vous me forcerez de vous mettre malgré vous dans le devoir. Mon devoir, lui répondis je, seroit de délivrer la Princesse d'un homme tel que vous. Il perdit toute contenance à cette réponse, & je le vis prêt à se jeter sur moi d'un air furieux. Arrêtez, lui dis-je, en portant la main sur mon épée, si vous ne voulez que je vous punisse d'un seul coup de toutes les injustices que je vous ai vû commettre ici. Il se retira dans la crainte que je ne fusse plus méchant que lui. Je compris bien qu'après un éclat de cette nature la Princesse ne me souffriroit pas plus long-tems dans sa maison. Je résolus de prévenir ses ordres en m'éloignant volontairement; mais avant que de la quitter, je lui rendis un service pour lequel je m'imagine qu'elle n'eut pas beaucoup de reconnoissance. Je montai à sa chambre. Je lui appris le démêlé que j'avois eu avec le Comte & le dessein où j'étois de quitter son service; & lorsqu'elle alloit sans doute répondre qu'elle y consentoit, je l'interrompis pour la prier de  
m'écou-

m'écouter. Je lui représentai le scandale de sa conduite dans le commerce public, qu'elle entretenoit avec Mr. le Comte. Je lui dis, que ses domestiques mêmes en avoient honte & que cette seule raison auroit suffi pour m'obliger à me retirer; mais j'insistai particulièrement sur l'horrible injustice qu'elle commettoit à l'égard de ses filles. Vous avez mis la première au tombeau, lui dis-je, & son sort est plus heureux que celui que vous préparez à la seconde. Il est impossible, Madame, que le Ciel laisse réussir un dessein si coupable, & je m'étonne que vous n'appréhendiez point ses châtimens. Je vous ai rendu service aussi long-tems que je l'ai pû. Je me suis opposé secrettement aux mauvaises pratiques du Comte, & j'ai tâché de détourner la ruïne que vous allez faire tomber sur votre famille. Mais puisque mes bonnes intentions sont si mal reconnues & que vous vous servez de la bouche même de l'ennemi de votre maison, pour vous priver de votre plus fidèle serviteur, adieu Madame, je vous quitte. J'ai méprisé les ordres du Comte, mais je veux prévenir les vôtres. Le seul service que je vous rendrai encore & dont je suis bien-aïse de vous avertir, sera de porter à Mr. le Vicomte la nouvelle du désordre où vous vivez, & de lui



lui apprendre le tort que vous voulez faire à l'héritière de la maison de B . . . Je me retirai sur le champ sans lui donner le tems de me répondre. Un valet m'apprit en descendant l'escalier, que le Comte me cherchoit le pistolet à la main. Oui ? dis-je, nous verrons qui fera le plus terrible. Je pris moi-même un pistolet dans ma chambre & ayant suivi les traces du Comte je le vis au fond de la cour. Il m'apperçut aussi ; je remarquai que me voyant armé, il cacha doucement son pistolet sous son juste-au-corps. Mr. le Comte, lui dis-je en m'approchant de lui, apprenez qu'il vous est plus aisé de prendre de l'empire sur une femme que sur des hommes. Je quitte le château, non pas pour suivre vos ordres que je méprise beaucoup, mais pour fuir vôtre vûë que je ne scaurois souffrir. Si je n'ai pas l'autorité d'arrêter vos injustices, j'aurai soin du moins de les publier, & d'en donner avis à ceux qui peuvent y mettre ordre. Je m'éloignai de lui sans qu'il osât répondre un mot, ni montrer même le bout de son pistolet.

Cependant j'avois regret en m'éloignant de laisser Mademoiselle de R . . . sans conseil & sans secours. Je prévoyois que la crainte de manquer son dessein engage-  
roit le Comte à en précipiter l'exécution,  
& du

& du caractère dont je le connoissois, je ne doutai point qu'au défaut de l'artifice, il n'emploîât violence. Le sensible intérêt que je prenois au danger de cette Demoiselle m'empêcha de quitter le village, pour être à portée de lui offrir du moins les secours dont je serois capable. J'écrivis seulement par la poste à Mr. le Vicomte, & je l'instruisis de l'entreprise que la Princesse & le Comte avoient formé au préjudice d'une maison à laquelle j'étois si attaché. Je lui marquai aussi le malheur que j'avois eu d'être obligé de quitter le service de la Princesse, & le motif qui me faisoit demeurer à B . . . en attendant les ordres qu'il lui plairoit de m'envoyer. Comme j'avois au château plusieurs domestiques qui m'étoient affectionnés, j'entreteins par leur moyen une liaison secrète avec Mademoiselle de R . . . Je lui fis sçavoir que j'avois écrit à son oncle, & qu'il ne tarderoit pas vraisemblablement à prendre quelque voye pour la secourir. Elle me fit une triste réponse par écrit. La Princesse, me marquoit-elle, l'étoit allée trouver immédiatement après mon départ, & elle lui avoit déclaré, qu'il falloit épouser le Baron de L . . . aussitôt qu'un courrier qui devoit partir sur le champ seroit revenu de la ville épiscopale, où elle l'envoyoit quérir les dispenses;

les ; c'étoit tout au plus un délai de trois jours. Je crus Mademoiselle de R . . . perduë. Il ne me restoit point d'autre ressource que de l'exhorter à une généreuse résistance , en lui représentant plus vivement que jamais ce qu'elle devoit à elle-même & à sa famille. Enfin le courier revint avec les dispenses. J'en fus informé aussi-tôt par un billet de la Demoiselle. Mais dans le tems que je croïois ses affaires désespérées, le Ciel y mit un grand changement par l'accident le plus triste & le plus imprévu. La Princesse mourut d'une attaque subite d'apoplexie. Il étoit visible, que ce coup partoit de la providence de Dieu, & tout autre que le Comte en auroit été effrayé. Il n'est pas moins certain, que si j'en eusse été instruit promptement, j'aurois donné du secours à Mademoiselle de R . . . Quand il auroit fallu emploïer la violence pour la tirer des mains de ses persécuteurs, il m'auroit été facile d'attrouper quelques païsans, qui se seroient unis de bon cœur pour délivrer leur jeune Maitresse ; mais si le Ciel n'avoit pas permis que le mal devint aussi grand qu'il y avoit lieu de craindre, il vouloit nous laisser assés d'embaras pour exercer long-tems nôtre patience. Le Comte étoit seul avec la Princesse, lorsqu'elle fut atteinte de l'apoplexie, qui la fit mourir en un

*Tome VI.*                      H                      moment.

moment. Loin d'appeller les Domestiques à son secours, il prit le parti de cacher sa mort jusqu'après l'exécution du dessein qu'il méditoit. Il sortit de sa chambre dont il tira la clef après lui, & sans perdre un moment il fit épouser Mademoiselle de R. . . à son fils. Il eut besoin pour cela d'employer des violences inouïes. La Demoiselle ayant refusé constamment d'y consentir, il la fit prendre par ses Domestiques, qui la portèrent malgré ses cris à la Chapelle. Le Baron & le Chapelain s'y étoient déjà rendus. Le Comte prit lui-même la main de Mademoiselle de R. . . qui s'efforçoit de la retirer, & il la présenta à son fils. Elle tomba dans un évanouissement qui lui fit perdre la connoissance. On ne laissa point d'achever la cérémonie, & de se flatter qu'une scène si monstrueuse passeroit pour un mariage légitime. La tyrannie du Comte ne se borna point là. Il jugea bien, que si le mariage ne se consommoit point avant que la mort de la Princesse se fût répandue, il couroit risque de perdre le fruit de ses peines. Mademoiselle de R. . . auroit réclamé contre la violence & ne se feroit jamais prêtée à ses desirs. Il la fit donc porter au lit nuptial dans l'état où elle étoit, c'est-à-dire, sans force & sans connoissance, & le Baron se hâta pour s'y mettre avec elle. Mais la justice de Dieu avoit

avoit arrêté que le Comte demeureroit chargé du crime de son entreprise, & qu'il n'en recueilliroit point le fruit. Mademoiselle de R... revint à elle. Elle envisagea avec horreur tout ce qui venoit d'arriver. Elle retrouva bien-tôt assés de force pour se dégager des mains du Baron, qui étoit au désespoir de ne s'être pas pressé davantage. Elle sortit d'avec lui sans être sa femme, & elle alla s'enfermer seule dans sa chambre. Cependant le Comte voyant qu'il ne pouvoit cacher plus long-tems la mort de la Princesse en instruisit toute la maison. Le bruit s'en répandit en un moment dans le village. Je l'appris de la bouche de quelques païsans. Pendant que je méditois sur cette aventure inopinée, je reçus un billet de Mademoiselle de R... par lequel elle me racontoit son malheur, & elle me demandoit mon secours. Je lui conseillai par une réponse que je fis sur le champ, de se dérober du château à l'entrée de la nuit, & de me venir joindre dans un petit bois qui touche le jardin, où je l'attendrois avec des chevaux. J'ajoutois, que s'il lui paroïssoit impossible de s'évader sans la connoissance du Comte, elle prit la peine de me le faire sçavoir aussi-tôt, & que je trouverois assés de secours pour la mettre en liberté malgré lui. Elle me marqua qu'elle croïoit pouvoir se rendre dans

le bois. J'allai l'y attendre avec quelques païsans bien armés. Elle y vint seule, n'ayant osé se confier à personne. Elle se mit derrière moi sur mon cheval & nous prîmes la route de Bethune, pour gagner de là la terre du Vicomte de . . . son oncle. La nuit étoit obscure & les chemins glissans, ce qui m'empêchoit d'avancer aussi vite qu'il eût été nécessaire. Son évasion ne fut pas long-tems à être apperçûë par le Comte. Sa fureur fut égale à sa surprise. Il ne douta point qu'elle n'eût fui par mon secours, car il n'avoit pû ignorer que j'étois demeuré dans le village. Il fit monter à cheval tout ce qu'il y avoit de Domestiques au château, & il se mit avec eux sur nos traces. Nous marchions tranquillement Mademoiselle de R . . . & moi, lorsqu'un des païsans qui nous accompagnoient m'avertit qu'il entendoit le bruit de plusieurs chevaux. Je prêtai l'oreille, il devint plus clair à mesure qu'ils avançoient; je suis certain, dis-je à Mademoiselle de R . . . que nous sommes poursuivis. Je périrai plutôt que de vous laisser retomber entre les mains de vos tyrans. Cependant comme je m'imaginois bien qu'ils étoient en plus grand nombre que nous, je crus qu'il falloit joindre s'il étoit possible l'adresse à la résolution. Nous n'avions malheureusement aux environs ni bois ni haïes qui pussent nous servir

servir de retraite. Il fallut nous borner à nous écarter du chemin ; nous quittâmes nos chevaux dans les terres labourées. Je priai Mademoiselle de R . . . d'avancer seule une centaine de pas plus loin & de s'y asseoir à terre afin qu'elle ne pût être apperçûë dans l'obscurité, & je lui recommandai de ne revenir à nous que lorsqu'elle entendroit ma voix. Pour moi je laissai un de mes quatre hommes à garder nos chevaux, & retournant vers le chemin je me mis ventre à terre avec mes compagnons pour observer le nombre & la contenance de ceux qui nous poursuivoient. Nous avions nos fusils & nos pistolets avec nous. En un moment nous les découvrimus à dix pas. Ils n'étoient que cinq avec le Comte à leur tête. Le Baron n'y étant point je jugeai qu'ils s'étoient partagés en plusieurs bandes pour suivre divers chemins. J'étois résolu de les laisser passer tranquillement, voyant qu'ils n'avoient apperçû ni nous ni nos chevaux : mais un de mes païsans, qui avoit quelque sujet particulier de ressentiment contre le Comte, ne trouva point à propos de perdre cette occasion de se vanger. Il lui lâcha un coup de fusil sans m'avoir averti de son dessein. Heureusement qu'il avoit moins d'adresse que de colére. La balle ne blessa personne. J'étois persuadé qu'après cette action nos

ennemis alloient tomber sur nous , & je me hâtois de me lever pour me mettre en état de me défendre. Mais le Comte aimoit trop la vie pour l'exposer au danger. Soit qu'il nous prit pour des voleurs , soit qu'il ne consultât que sa crainte , il tourna bride tout d'un coup & se sauva au grand galop avec ses compagnons. Nous lui accordâmes toute la liberté qu'il paroïssoit désirer pour s'enfuir. Je retournai vers nos chevaux & j'appellai à haute voix Mademoiselle de R . . . qui avoit pensé de mourir de frayeur au bruit du coup de fusil. Elle rit elle-même de sa crainte , lorsqu'elle eut appris la bravoure du Comte. Nous arrivâmes le lendemain au soir chés Mr. le Vicomte de . . . il avoit reçu la lettre, par laquelle je l'avois informé des désordres du château de B . . . & il se préparoit à s'y rendre lui-même avec quelques-uns de ses amis. Il apprit avec indignation les nouveaux effets de l'audace du Comte & du Baron. Il lui parut d'abord , que cette affaire se devoit terminer par la mort du père & du fils , & sans doute qu'il se fût assés hâté pour les trouver encore à B . . . si ses amis ne l'eussent point empêché de suivre le premier mouvement de sa colére ; mais en le priant d'y faire une réflexion plus serieuse, ils l'ont fait entrer dans leur sentiment, qui a été d'assembler ses parens & ses amis ,  
pour



pour délibérer en commun sur les moyens de tirer satisfaction de cette injure. Ce n'est que depuis hier que nous sommes arrivés à B. . . ajouta l'Intendant, & vous n'avez pas de peine à croire que le Comte & le Baron se font bien gardés de nous y attendre.

Cette histoire a fait trop de bruit dans la Province pour être ignorée de personne. Je passai quatre jours au château de B. . . On y agita dans l'assemblée, si l'honneur du Vicomte demandoit une réparation par les armes. Mon âge me procura d'opiner le premier. J'ouvris l'opinion pacifique. Elle fut suivie du plus grand nombre. Mes raisons ne furent point tirées de l'horreur que doivent inspirer les combats particuliers, ni de leur opposition aux Loix du Christianisme; cette morale auroit été peu goûtée d'une multitude de jeunes Gentilshommes, qui étoient dans des principes tout différens. J'insistai seulement sur ce que cette affaire me paroïssoit d'une nature à devoir être terminée par la justice civile. Mr. le Comte de . . . s'étoit fait aimer de la Princesse, c'étoit un cas des plus communs. Il avoit souhaité de faire épouser à son fils l'héritière de la maison de B. . . ; ce mariage n'auroit point été un avantage pour cette maison, mais c'en étoit un si grand pour le Comte, qu'on ne pourroit lui faire un crime de l'avoir désiré; Il ne restoit

à excuser que la manière brusque dont il s'y étoit pris ; la circonstance de la mort de la Princesse & le péril où il étoit de voir avorter ses desseins , sembloient le rendre pardonnable. Enfin , dis-je à l'assemblée , il me semble que les injures qui viennent du mépris & de la haine , sont les seules qui demandent d'être vengées par le sang , & je ne vois rien dans toute la conduite du Comte & du Baron à l'égard de la maison de B . . . qui me paroisse venir de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Je conclus donc , que si le Comte s'obstinoit à vouloir que le mariage de Mademoiselle de R . . . & de son fils passât pour constant , il falloit résister à ses prétentions , & tâcher de les faire déclarer nulles devant les tribunaux ordinaires. Cet avis l'emporta à la fin.

Si l'on s'imagine un homme altéré qui cherche avidement à rassasier sa soif , & qui s'impatiente de l'éloignement d'une source d'eau , à laquelle il s'efforce d'arriver , on aura quelque idée de l'ardeur avec laquelle je retournai vers ma solitude. Je ne demeurerai point ici vingt-quatre heures , dis-je à ma fille en arrivant chés elle ; vôtre maison est une mer sans fin d'embaras & d'inquiétudes. Ce petit endroit du monde m'a causé seul autant de peines que l'Europe & l'Asie que j'ai parcouruës. Je l'avouë , me répondit-elle ;

elle ; mais vous avez toujours eu une fille tendre qui les partageoit. Que va-t-elle devenir à présent , qu'elle n'aura plus son cher père , & de quel œil peut-elle voir l'empressement qu'il a de la quitter ? Ne m'accusez pas , repliquai-je , d'une indifférence que je n'ai pas pour vous. Vous connoissez trop bien le cœur de votre père. Confessez vous-même , qu'il est tems que je me cache dans la retraite pour y jouir d'un peu de repos. Que ferois-je ici ? Il est vrai , je ne suis point encore décrepit ni tremblant , mais croyez-vous que je ne commence point à sentir les déperissemens de l'âge , & qu'il ne se passe bien des choses au dedans de ce corps , qui m'avertissent que je touche à la caducité ? Soyez sûre , ma chère , que quelque tendresse qu'on ait pour un père , c'est une triste chose que de le voir accablé de vieillesse & d'infirmités. Si c'est sincèrement qu'on l'aime , on s'afflige : si l'on n'est pas d'un naturel si tendre , on s'ennuye du spectacle. La vieillesse est dégoutante. Elle est chagrine & incommode. J'ai remarqué que les sentimens filials s'éteignent en quelque sorte à mesure que le corps d'un père s'affoiblit & diminue , ils manquent , si j'ose parler ainsi , peu à peu d'aliment. De là vient qu'on se console si vite de la mort d'un vieillard. En vérité , s'écria ma fille , si c'est là l'idée

que vous avez de moi , j'ai à me louer extrêmement de votre tendresse & de votre estime. Non , ma chère fille , repris-je , chère Julie ! je ne pense pas si mal de ton cœur. Je sçais qu'il est d'une trempe extraordinaire ; il est tel que celui de son père , & tel qu'étoit celui de sa mère. Comment , serois-tu dure & ingrate ? tu es l'enfant de ma tendresse , & le fruit du plus parfait de tous les amours. Ce n'est donc pas à toi que j'ai eu dessein d'appliquer ma Satire , je me suis laissé entraîner par mes réflexions. Mais je repete en général , qu'il n'est point d'un homme sage de paroître aux yeux du monde , lorsqu'il est devenu la proie de la vieillesse. On lui fait grace si on le supporte. Tous les égards qu'on a pour lui sont des railleries ou des faveurs. Les honêtes gens ne l'insultent point , mais ils s'applaudissent de leur bonté quand ils le plaignent ; & croyez moi , c'est un triste personnage que celui d'exciter la compassion. D'un autre côté , si l'on ajoute à ces vûes qui sont purement humaines , toutes les raisons qui se prennent du Christianisme , on trouvera qu'un vieillard attaché au monde est un prodige de folie & d'aveuglement. Je ne veux point d'autre preuve que son esprit baisse & retourne à une espèce d'enfance. Graces au ciel le mien se soutient encore. Je vois que je suis inutile  
ici.

ici bas , ou que si je suis capable d'y faire quelque bien ce n'est plus qu'à moi-même. C'est donc le seul soin dont il faut que je m'occupe ; & le bien que je veux me faire, c'est de me procurer à quelque prix que ce soit, le souverain, l'unique, le plus nécessaire, & le plus important de tous les biens.

Je tins parole à ma fille. Je ne demeurai que vingt - quatre heures dans sa maison. Notre séparation ne fut pas des plus douloureuses, parce qu'elle se promettoit de me venir voir quelque - fois à l'Abbaïe de . . . & que je ne me retranchois pas non plus la liberté d'aller de tems en tems passer deux ou trois jours chés elle. Mon gendre m'accompagna sur la toute. Ce fut lui qui fit naître le second incident dont j'ai parlé, qui retarda encore de quelques jours le moment de ma retraite. Nous étions dans son carosse, il avoit plû si fort depuis trois semaines que les chemins étoient rompus, de sorte que malgré les efforts de six puissans chevaux nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté? Lorsque nous fûmes dans la forêt de Senlis, nos rouës s'enfoncèrent tellement, que nous fûmes obligés de descendre à terre pour soulager le carosse, & de marcher à pied environ une demi - lieuë, dans un sentier qui régnoit au long des arbres. Je marchois avec assés

de feu pour un homme de mon âge , ce qui m'empêcha de remarquer , que le Marquis qui me suivoit dans le sentier s'étoit arrêté. Je fus surpris en me retournant de ne le pas appercevoir. Je l'appellai par son nom. Il étoit à cent pas pour le moins derrière moi ; & comme les arbres qui le cachoient ne lui permettoient pas non plus de m'entendre , je retournai sur mes pas pour le découvrir. Je le joignis enfin ; il étoit demeuré à s'entretenir avec une femme de bonne figure & fort bien mise , qu'on auroit pû prendre pour une bourgeoise du premier rang , si elle eût été un peu moins crottée. Je lui demandai , par quel hazard il avoit fait une si belle rencontre ? Il me dit , qu'ayant tourné la tête en marchant , il l'avoit vûe qui s'avançoit derrière lui avec beaucoup de peine , & que la curiosité de connoître ce que ce pouvoit être qu'une Dame , qui se trouvoit seule à pied au milieu d'une forêt , l'avoit porté à s'arrêter. Avez-vous appris d'elle , lui dis-je , ce que vous desiriez de sçavoir ? oui , me répondit-elle , c'est une Dame Flamande ; elle a eu le malheur de perdre son époux , qui est mort de maladie en venant à Paris avec elle. Les frais qu'elle a été obligée de faire pour prendre soin de lui , ont tellement épuisé sa bourse , qu'elle est contrainte d'aller à pied jusqu'à  
Paris ,

Paris, où elle dit qu'elle trouvera des ressources parmi ses connoissances. Je suis fâché, ajouta-t-il, que nôtre route ne nous mène point jusques-là, je lui offrirois une place de mon carrosse. Je lui fis aussi quelques honnêtetés, qu'elle reçut fort civilement. Elle continua de marcher avec nous. Lorsque nous trouvâmes à propos de remonter en carosse, le Marquis lui dit, que nous avions tout au plus deux lieues à faire dans le chemin de Paris, mais que ce seroit un petit délassement pour elle, si elle vouloit prendre une place avec nous. Elle ne se fit pas presser beaucoup pour monter. A peine étions-nous cinquante pas plus loin, que nous vîmes venir à nôtre rencontre quelques personnes à cheval que nous reconnûmes pour des Archers de la Maréchaussée. Nous ne fûmes pas surpris de les voir, sachant que la forêt de Senlis est pour ainsi dire leur domaine, ou du moins le principal champ de leurs exploits. Mais ce qui nous étonna fut de voir arrêter nôtre carosse, & l'un des gardes venir à la portière. Il nous fit néanmoins des excuses de leur incivilité. Vous sçavez, Messieurs, nous dit-il, à quoi nôtre emploi nous oblige. Apprenez-nous si vous n'avez pas été insultés par personne dans la forêt. Nous répondîmes que non, & nous demandâmes, s'il y étoit arrivé nouvelle-

ment quelque désordre. Il en arrive tous les jours , reprit l'Archer. On y a tué trois personnes depuis moins d'une semaine , & quantité d'autres y ont été dépouillés. On nous a donné des avis certains que la bande est composée d'onze hommes & d'une femme , & l'on raconte des choses étranges de cette femme , qui commet seule plus de mal que ses onze compagnons. Il nous rapporta là-dessus la manière , dont cette coquine s'y prenoit pour détrousser les passans , & souvent pour les tuër. Elle est à piéd, nous dit-il, & vêtue proprement. Elle porte sous son bras une boëte moins pesante qu'incommode par sa grandeur. Lorsqu'elle apperçoit un cavalier qui passe dans ce chemin, elle se laisse appercevoir. Il y a peu d'hommes , qui voyant une femme d'un certain air , au milieu d'une forêt ne se laisse tenter à la curiosité de s'approcher d'elle , & de lui demander ce qu'elle y fait. Elle répond comme elle juge à propos , & se plaignant de sa lassitude , elle donne occasion au passant de lui offrir la croupe de son cheval. C'est ce qu'elle désire ; elle l'accepte , & pour se préparer plus de facilité à faire son coup , elle prie son cavalier de prendre devant lui sa boëte, afin qu'il ait les mains occupées. Alors elle prend son tems pour lui enfoncer par derrière ou dans le côté un large poignard ,  
dont



dont elle est toujours pourvüe. Nous avons fçû tout ce détail d'un malheureux, que nous trouvâmes hier mourant dans cette forêt. Il avoit péri par les mains de cette créature, qui l'avoit laissé pour mort. Nous aurions peut-être pû nous saisir d'elle, car elle ne devoit pas être fort éloignée; mais étant en trop petit nombre pour nous exposer à venir aux mains avec ses onze compagnons, nous remîmes à prendre mieux nos mesures aujourd'hui. Nous sommes actuellement cinq ou six escoüades, qui battons de tous côtés la forêt, desorte que si la bande y est encore il sera difficile qu'elle nous échape.

Nous nous regardions le Marquis & moi pendant tout ce récit. Nous jettions aussi de tems en tems les yeux sur nôtre compagne. Elle affectoit une contenance si ferme, que cela confondoit nos soupçons, car le lecteur s'imagine bien, quelle avoit dû être nôtre première pensée en entendant l'Archer. Tout ce que nous connoissions de cette femme s'accordoit avec la narration. Elle avoit même la boëte avec elle, & elle l'avoit mise à nos pieds dans le carosse. Je prévins le Marquis, qui me paroïssoit prêt à parler. Je lui ferrai la main, & me tournant vers l'Archer, je lui dis, qu'il nous feroit plaisir de suivre nôtre carosse avec son Escouade jusqu'à

jusqu'à la sortie de la forêt pour nous servir d'escorte. Il le fit volontiers. Lorsqu'il fut écarté de la portière, je mis la main sur l'épaule de ma voisine qui étoit avec moi dans le fond, & je la priaï honnêtement de me confesser la vérité, si elle ne vouloit point être livrée à la Maréchaussée. Elle comprit bien que l'artifice seroit inutile. Elle nous avoua, que c'étoit elle-même dont il étoit question, & elle se réduisit à nous prier ardemment de lui sauver la vie. Vous n'en êtes pas digne, lui dis-je, mais puisque vôtre bonne étoile vous a fait tomber entre nos mains, nous serions fâchés de faire ici le métier d'Archers. Ne craignez donc rien pour vôtre vie; nous nous contenterons de vous faire mettre en lieu de sûreté. Aïant atteint le bout de la forêt je congédiaï nos gardes. Je dis au Marquis à l'oreille, que nous nous écartions si peu de nôtre route en passant par Paris, qu'il me sembloit à propos de prendre ce chemin, pour nous défaire de cette malheureuse femme, en la faisant mettre pour le reste de ses jours à la Salpêtrière ou à Bicetre. Le Marquis donna ses ordres à son cocher. Je me tournai ensuite vers nôtre héroïne, & je la priaï pour le bon office qu'elle recevoit de nous, de nous raconter par quelles aventures elle se trouvoit engagée dans un genre de vie si détestable. Elle  
me

me répondit qu'elle fatisferoit volontiers nôtre curiosité. Voici son récit.

Tout mon malheur, nous dit-elle, vient d'avoir été cruellement trahie par plusieurs Amans. J'étois née d'une honnête famille, avec de bonnes inclinations; j'étois naturellement généreuse & bien-faisante, & me sentant incapable de tromper, j'avois la même opinion de tous ceux avec lesquels je vivois. Je n'étois point absolument sans beauté. Un jeune homme des voisins de nôtre maison me trouva digne d'être aimée; il s'attacha si fort à moi, qu'il réussit à me toucher le cœur. Je le crus tendre & fidèle. Il me jura de m'épouser, & sur cet espoir, je consentis à tous ses desirs. Le fruit de nos amours ne tarda point à paroître; mais lorsque je le pressai d'accomplir nôtre mariage pour me sauver de l'infamie, je fus surprise de l'entendre répondre froidement, que son père lui avoit acheté une Lieutenance de Dragons, & qu'il étoit obligé de joindre le Régiment. Mon désespoir fut extrême. Cependant il falloit l'étouffer pour intérêt de mon honneur. Je vis partir mon perfide, qui ne donna pas même une larme à ma douleur. Je demurai seule avec la honte d'avoir été trompée, & la crainte d'un père extrêmement sévère, qui ne pouvoit être long-tems à s'apercevoir de ma mauvaise conduite.

Mon

Mon épouvante fut telle à l'approche de mes couches, que je me résolus de quitter la maison paternelle, & pour me mettre à l'abri de la misère, je volai à mon père environ dix mille écus, qui étoient la meilleure partie de son bien, qu'il avoit acquis par le commerce. Je me rendis à Paris avec cette somme. J'y pris une chambre & une servante. Le tems de mes couches étant arrivé, je fus délivrée heureusement d'un garçon qui mourut peu après. La tranquillité revint dans mon esprit & dans mon humeur. Je parus dans les promenades publiques & aux spectacles. J'y reçus des civilités de plusieurs galants de profession; & je sentis que malgré la tromperie cruelle que j'avois déjà essayée, mon cœur courroit volontiers le risque d'un nouvel engagement. J'étois déterminée seulement à m'y prendre avec plus de précaution. C'étoit le seul fruit que je voulois tirer de mon expérience. Il se présenta bientôt un amant tel qu'il me sembloit que je l'aurois choisi, s'il s'en étoit présenté mille. Dieux! qu'il étoit aimable, & qu'il paroïssoit tendre & généreux! J'oubliai toutes les résolutions que j'avois faites de le mettre à l'épreuve. J'en devins folle jusqu'au point de me rendre à la troisième visite. Il ne parut point disposé à abuser de sa victoire. Au contraire, il affecta de me faire voir de l'augmentation

tation dans sa tendresse. Il ne pouvoit être un moment sans moi ; il me fit consentir à le recevoir dans ma maison pour vivre ensemble sous le nom d'époux. Je lui demandai , à quoi il tenoit que nous ne le devinssions réellement. Il fit semblant d'avoir besoin de quelques jours pour y penser. Enfin il revint me donner sa foi , & nous fûmes mariés avec les cérémonies de l'Eglise. Ma bonté , ou plutôt mon aveuglement , étoit si grand , que je ne m'informai pas même quel étoit son bien & sa famille. Il vivoit à mes dépens , & je ne croïois pas acheter trop cher un si charmant époux. Mon bonheur dura quinze jours. Un Dimanche que j'étois allée à la Messe , il profita de mon absence pour enlever mon argent & mes bijoux , de sorte que je me trouvai à mon retour dépouillée de tout jusqu'à mes habits. Ma servante avoit été de concert avec lui , & ils s'étoient enfuis ensemble. Je tombai évanouïe à la vûe de mes pertes , & je demurai si long - tems dans cet état , que c'est un miracle que j'en sois revenue. Il étoit presque nuit lorsque je recouvrai la connoissance. L'état où je me voyois reduite étoit si désespérant , que je n'avois plus d'autre parti que de me donner la mort. Je répandois un ruisseau de larmes en poussant des cris & des soupirs. Le bruit que je faisois attira dans ma chambre un étranger ,

tranger, qui descendoit d'une chambre plus haute, où il étoit venu pour quelques affaires. Ma porte étoit entr'ouverte, il entra; je serois ravi, Madame, me dit il, d'être capable de vous rendre service dans l'excès de tristesse où vous me paroissez être. Je lui racontai mon infortune. Il en parut touché. Comme je lui avois dit, qu'on m'avoit tout enlevé jusqu'au dernier sou, il eut la générosité de m'offrir quelque argent, que la nécessité m'obligea d'accepter. Il fit plus, il prit soin de me faire apporter à souper, & il me tint compagnie pendant toute la soirée. En me quittant, il me demanda la permission de revenir le lendemain. Je regardai cette rencontre comme le plus grand bonheur, qui pût m'arriver dans une conjoncture si triste. Je le revis le lendemain suivant sa promesse. Il me fit un présent plus considérable que la veille, & il m'affûra que je ne manquerois de rien, tant que je voudrois consentir à recevoir quelque chose de lui. Ses visites & ses liberalités ne se relâchèrent point. Il me fit entendre à la fin, qu'il me trouvoit aimable, & que ses soins n'étoient pas tout-à-fait désintéressés. Je consultai mon cœur. Il me sembloit qu'après deux trahisons aussi noires que celles que j'avois éprouvées, je ne devois plus prendre de confiance aux sermens des hommes. Qu'est-ce qui pouvoit désormais  
me

me répondre de leur fidélité ? J'avois été trompée par deux personnes dont j'avois été idolâtre ; pouvois- je attendre plus de sincérité & de constance de ceux , qui me seroient indifferens , car je ne me sentoie plus de disposition à aimer , & je me croiois guérie pour toute ma vie de cette funeste passion. Mon nouvel amant ne se rebuta point , quoique je lui découvrisse ingénuëment le sujet de ma froideur. Il m'en aima davantage , parce qu'il vit que je n'étois pas encore capable de tromper. Il continua à me presser par ses assiduités & ses caresses , & encore plus efficacement par ses libéralités. Il m'aima sincèrement , disois-je en moi-même ; il n'y a que l'amour qui puisse le rendre si constant & si liberal. Je n'ai rien à risquer , puis qu'il ne me reste plus rien à perdre , engageons nous pour la troisième fois. Je parvins ainsi peu à peu à l'aimer , & je m'applaudissois d'autant plus de ce nouvel amour , qu'il me sembloit que c'étoit de ma part un engagement de raison , qui ne seroit pas sujet par conséquent aux funestes suites d'un transport aveugle & déréglé. Je ne tardai pas longtemps à me rendre après ces réflexions. Je trouvai dans mon amant toute la tendresse & la complaisance qu'une femme peut désirer pour être heureuse. Nous passâmes dans cette union environ trois semaines ,

au

au bout desquelles il me proposa de faire un voyage en Province, pour aller mettre ordre à quelques affaires de famille. Je fus la première à lui demander, si ses parens me verroient de bon œil avec lui. Il me dit, qu'il étoit le maître de sa conduite. Ma délicatesse sur sa réputation parut lui plaire. Je me croïois donc la mieux aimée de toutes les femmes. Nous partîmes pour sa ville natale. Nous y demeurâmes quelques jours. Il paroïssoit impatient de retourner à Paris. Je ne l'étois pas moins. Nous en reprîmes la route, comptant d'y arriver après une absence d'environ quinze jours. Perfides hommes, s'écria nôtre voleuse; que ne puis-je en éteindre toute la race! Le troisième jour de nôtre marche, étant à dix lieues de Paris, nous nous couchâmes avec les marques de nôtre affection ordinaire. Je passai toute la nuit dans un profond sommeil. Le matin m'étant éveillée vers les neuf heures, je ne sentis point mon amant à mon côté. Je me figurai, que me voyant dormir tranquillement, il étoit allé faire préparer nôtre chaise, afin qu'elle fût prête à mon reveil. Je me levai, je le fis appeller, on m'apprit, qu'il étoit parti trois ou quatre heures auparavant. Parti! m'écriai-je. Oûi, Madame, il est parti dans la chaise, & il nous a dit, que vous aviez dessein de passer ici quelques



ques jours. J'étois sans un fou. Il avoit emporté la male même où étoient mes habits. Il est vrai qu'ils me venoient de lui, mais enfin c'étoient mes habits. L'unique grace qu'il m'eut faite avoit été de payer la dépense de l'auberge. O ciel, continua-t-elle, une femme ne sçauroit mourir de rage, puisque j'eus la force de résister à la mieñe. Ce fut alors, que je souhaitai, que tous les hommes ensemble n'eussent qu'une vie, & que j'eusse le pouvoir de la leur arracher avec mes dents & mes ongles. Je mordoï mes propres bras de désespoir. Je quittai l'hôtellerie comé une furieuse, & je me mis à pied à la poursuite de mon perfide, sans considérer que je n'avois nul espoir de le rejoindre. Je marchai cinq ou six lieuës avec une action, qui m'empêchoit de sentir ma lassitude. Mais une traite si longue épuïsa tout d'un coup mes forces. Je fus obligée de m'asseoir à l'entrée d'une forêt. Je m'écartai de quelques pas du chemin pour me cacher aux yeux des passans. Là je maudis tout le genre humain, & je fis des imprécations contre les homēs depuis Adam jusqu'à nous. J'invoquai la mort. Je livrai mon traître à toutes les furies, enfin je m'abandonnai aux cris & aux larmes, avec une violence qui acheva de m'affoiblir, & qui me mit hors d'état de continuer mon chemin. La nuit prit la place du jour. Je

CRUS,

crus , qu'il me feroit impossible de gagner un lieu qui pût me servir de retraite. - Tandis que j'étois dans cette inquiétude , & que l'obscurité la redoubloit , j'entendis le bruit de quelques passans. Je me traînai vers eux pour leur demander du secours , ou pour les prier du moins de me servir de guides. C'étoit là que je devois trouver la consommation de mon mauvais sort. Ces passans étoient des voleurs attroupés , qui cherchoient leur proye. Ils me reçurent néanmoins fort humainement. Mais je compris en un moment par leurs discours , dans quelles mains j'étois tombée. Dois - je vous le confesser ? ajouta nôtre historienne ; je ne regardai point cette aventure comme un malheur. Dans la fureur , qui me faisoit souhaiter du mal à tous les hommes , je me vis sans regret au milieu de douze personnes dont la profession étoit de nuire au genre humain. Je les trouvai plus ouverts & plus sincères que les perfides qui m'avoient trompée ; ils tirèrent de leur sac quelque partie de leurs provisions , qu'ils me firent prendre avec beaucoup de douceur. Je fus présente dès cette première nuit au dépouillement de plusieurs voyageurs , & loin d'en être effrayée , je n'aurois pas été fâchée qu'ils leur eussent ôté même la vie, tant ma haine contre les hommes étoit déjà endurcie.

Lors-



joué, & de peur qu'ils ne se défiaient d'une femme, qui devoit leur paroître sans doute assés résoluë, je les assurai que depuis quatre heures que j'étois avec eux, je les estimois déjà plus que tous les hommes ensemble; & que je consentois de bon cœur à passer ma vie parmi eux. L'accord fut scellé de part & d'autre. Il y a trois mois que je suis dans leur compagnie, & je puis me flater d'avoir sçu m'attirer quelque considération de toute la bande. Ce n'est pas tout d'un coup, que je me suis mise à exercer aussi le métier. Je demeuroides les premières semaines seule dans la cabane, pendant qu'ils alloient à la petite guerre; & mon occupation étoit de préparer le souper pour leur retour. Mais ma haine contre les hommes, qui ne me donnoit point de relâche, & les discours qu'ils tenoient en ma présence m'enflèrent tellement, que je leur proposai à la fin de m'associer à leurs entreprises. Je devins aguerrie en moins de tems qu'ils ne s'imaginoient. Mes essais me firent honneur, & j'ai tenu depuis un des premiers rangs dans la bande par ma hardiesse & le succès, qui m'a toujours accompagnée. Tous les hommes que j'ai tués sont autant de victimes que j'ai sacrifiées à ma fureur, plutôt qu'à mon avarice & à l'envie de  
m'en

m'enrichir. Voilà, Mrs. ajouta cette malheureuse, l'histoire que vous avez voulu entendre. J'ai toujours fort bien prévu, que nôtre troupe seroit dissipée ou saisie à la fin par la Maréchaussée, & que nous aurions le sort commun des voleurs. J'avouë que cette pensée m'a effrayée quelque-fois; c'est un bonheur pour moi d'être tombée dans vos mains, puisque vous m'avez promis de mettre ma vie en sûreté; la plus grande marque que je puisse vous donner de ma reconnoissance, nous dit cette effrontée en finissant, c'est de vous remettre mes armes. Elle tira en même tems de ses poches deux petits pistolets, & un large poignard des plis de sa juppe. Je frémis, en les voyant, de l'imprudencce que j'avois eu de ne pas les lui ôter avant qu'elle eût commencé son récit; car il lui auroit été facile assurément d'en user contre nous, pendant que nous lui prêtions nôtre attention. Etant arrivés à Paris, j'envoyai querir un des Directeurs de la Salpêtrière, à qui j'appris son histoire après lui avoir fait promettre de ne se servir de cette connoissance, que comme d'une bonne raison pour la tenir enfermée le reste de ses jours. Nous fûmes ainsi délivrés d'elle, & nous nous rendîmes sans obstacle à l'Abbaïe de . . .

Je puis commencer à compter de ce

jour le tems de mon repos & de la paix de mon cœur. S'il m'est encore arrivé d'avoir quelque leger sujet de trouble, c'est la délicatesse de l'amitié ou la tendresse du sang qui l'a fait naître. Le ciel content des épreuves, auxquelles il m'a mis si long-tems, a épargné ma foiblesse ces dernières années; il m'a traité comme un vieillard épuisé de forces, qui n'est plus propre au combat, & à qui les seuls desirs tiennent lieu désormais de mérite pour se présenter à la recompense. C'en est un bien foible sans doute aux yeux d'un maître redoutable, qui a droit d'exiger tant de ses serviteurs; mais sa miséricorde est le fond consolant de mes espérances. Il ne m'a pas conservé si long-tems pour me perdre. Il ne m'a point fait sentir si vivement, qu'il est le seul bien de mon cœur, pour me priver un jour de ce qu'il m'a fait aimer, & pour m'éloigner de sa présence après me l'avoir fait regarder comme ma seule félicité.

Soit par un effet de la disposition de mon esprit, soit réellement par la situation naturelle du lieu, l'Abbaye . . . me paroît un des plus charmans séjours du monde. Les bâtimens en sont magnifiques. Les jardins y répondent par leur beauté & leur étendue. L'art n'y a rien épargné pour orner la nature. On y trouve

trouve des bois, des fontaines, & presque dans toutes les saisons des fleurs & de la verdure. J'ai toujours aimé ces ornemens simples de la terre, qui sont pour ainsi dire les restes de nôtre première innocence. Je trouve une douceur infinie à les cultiver de mes propres mains. La première chose dont je m'occupai en arrivant, fut à faire un partage de toutes les heures du jour, pour me tenir continuellement éloigné de l'oïveté. La lecture, la conversation, & la promenade sont les chefs principaux de mes occupations. Je ne me fais pas un simple amusement de la lecture. Je lis pour m'instruire ou pour m'édifier. Je me fers des nouvelles lumières que je m'efforce d'acquérir, pour étendre & perfectionner les idées que j'ai toujours eues de la vertu & de l'honneur. Mes sentimens s'échauffent à cette vûe, mon cœur s'attache plus que jamais au devoir, & mon esprit ne se lasse point de le soutenir par de continuelles réflexions, qui le fortifient & multiplient ses motifs. Les sciences humaines ne flattent plus mon goût. Si elles produisent quelques fruits, l'âge ne me permet plus de les recueillir. C'est être oïsf que de s'occuper d'un travail inutile. Je me renferme dans les connoissances de la religion & de la morale,

qui sont à présent les seules de mon resort, & qui sont sans doute les plus solides, puisque l'utilité en dure éternellement.

Pour la conversation je ne m'en procure guères d'autre que celle des solitaires avec lesquels je demeure. Quoique la plupart n'ayent que des lumières bornées ils ont le sens droit. La solitude les rend sérieux & attentifs. Ils ne sont point distraits par les objets des passions. Leur raison profite du silence de leur imagination. S'ils ne sont point capables d'une conversation fine & délicate, ils raisonnent juste & ils pensent solidement.

La promenade fait ma troisième occupation. Je marche en considérant les ouvrages de la nature & j'admire leur variété. J'aide par mes soins à la naissance & à l'accroissement de quelques fleurs & de quelques fruits dont j'ai pris la direction. Je promène mes regards sur le passage tranquille qui m'environne. Je mesure des yeux la distance du ciel à la terre, & je gemis quelque-fois de la pesanteur qui m'empêche de m'élever à cette région de félicité. Le reste de mon tems est occupé par la prière. Je pris cet ordre de vie dès que le Marquis mon gendre m'eut quitté pour retourner chés son épouse, & j'espère le suivre fidèlement jusqu'à ma dernière heure.



heure. Quelques mois se passèrent sans que j'entendisse parler du Marquis mon Elève, & de ma nièce Nadine. J'interprétai avantageusement ce silence dans l'un & dans l'autre. Ils sont tranquilles, disois je, l'absence a produit son effet ordinaire. Cependant un jour que j'étois à travailler paisiblement dans mon petit jardin, je fus extrêmement surpris d'y voir entrer le Marquis. Il m'embrassa avec transport. Je le conduisis à mon appartement, & je lui demandai, si c'étoit un reste d'amitié & de souvenir qui m'attiroit l'honneur de sa visite. Il ne me dissimula point, qu'avec le plaisir de me voir, il avoit été amené par l'espérance d'apprendre de moi dans quel lieu ma nièce s'étoit retirée. Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne soit retournée dans quelque Couvent, mais je vous avouë, ajouta-t-il, que lui ayant écrit plusieurs fois chés Madame vôtre fille, où je la croïois toujours, je m'étois flatté du moins, que quelque part qu'elle fût, on lui feroit tenir mes lettres. Elle ne les a pas reçues assurément, puisque je n'en ai point eu de réponse. Je voudrois sçavoir quel droit Madame la Marquise croit avoir sur des lettres qui viennent de moi, & qui ne sont pas pour elle-même. Comme il me paroissoit un peu irrité, je lui répon-

dis doucement , qu'il accusoit ma fille peut-être mal-à-propos ; & qu'il pouvoit être vrai, ou qu'elle n'eût pas reçu ses lettres, ou que les ayant reçues elle les eût envoyées à Nadine, qui n'avoit pas jugé que la bienfiance lui permit d'y répondre. Non, non, reprit-il, j'ai passé chés Madame votre fille, & non-seulement elle a confessé qu'elle a reçu mes lettres, elle me les a même renduës sans les avoir ouvertes. De quoi vous plaignez-vous donc, lui dis-je ? Si vous ne trouvez pas, répondoit-il, que j'ai lieu de me plaindre, c'est sans doute que vous me condamnez, & dans cette supposition je n'ai pas un mot à ajouter. Mais pourquoi me trouveriez-vous coupable pour avoir écrit à votre nièce, puisque vous n'ignorez pas les promesses que je lui ai faites, & que je ne perdrai jamais la volonté de les exécuter ? Je ne laissai pas d'être un peu embarrassé à lui trouver une bonne réponse. Mais . . . lui dis-je, en hésitant un peu, vous sçavez bien, que ces fortes de promesses, qui marquent à la vérité beaucoup de bonté de votre part, ne changent rien à la situation de ma nièce, & qu'elle n'en est pas plus autorisée à entretenir un commerce de lettres, qui ne convient peut-être pas à une fille sage & retenuë. Vous ne me l'avez pourtant pas

pas interdit, repartit-il encore, d'un air affligé, lorsque je vous en ai demandé la permission à vous-même; Il est vrai, répliquai-je, que je ne m'expliquai alors que par mon silence; mais c'est que mon amitié me faisoit craindre de vous causer du chagrin. Je vois donc trop bien, ajouta-t-il, que non-seulement vous m'ôterez la satisfaction d'écrire, mais que vous ne m'accorderez pas même celle de sçavoir où vôtre nièce s'est retirée. Je lui dis froidement, qu'elle pouvoit avoir changé de demeure depuis que j'étois dans cette Abbaye, & que je pouvois l'assurer, qu'il y avoit trois mois que je n'avois point reçu de ses nouvelles. Il me tourna brusquement le dos à cette réponse, & il sortit malgré moi en me répétant plusieurs fois, que je me moquois de lui; mais qu'il sçauroit bien la découvrir, fût-elle enfermée au fond d'un cachot par ma dureté. Il remonta à cheval à l'instant, & toutes mes prières ne pûrent l'arrêter. Quoiqu'il n'y eût point d'apparence qu'il découvrit le lieu où ma nièce étoit, j'écrivis à ma fille pour la prier de se rendre à son Abbaïe, & de recommander plus que jamais à l'Abbesse d'être exacte sur le secret. J'étois bien-aïse d'ailleurs qu'elle vît Nadine, & qu'elle pût m'apprendre de ses nouvelles. Ma fille fit ce voyage

aussi-tôt. Elle vint me voir moi-même à son retour, & j'eus lieu d'être content de sa relation. Nadine commençoit à goûter sa retraite. Elle ne soupiroit plus. Ses pleurs étoient taris. Elle parloit encore du Marquis, mais sa passion se changeoit peu à peu en une tendre amitié; en un mot, si elle étoit entrée dans le cloître par désespoir, il y avoit sujet d'espérer que l'inclination pourroit l'y retenir. Je benis le Ciel de ce changement, sur tout lorsque ma fille ajoûta, qu'elle étoit une des plus ferventes novices, & que l'Abbesse ne cessoit point de se louer de son zèle & de sa piété. Je reçus peu de tems après une lettre d'elle. La douceur de son stile acheva de me persuader, que son cœur n'avoit pas perdu la paix sans ressource. Elle paroissoit désirer avec ardeur le tems de se lier par des vœux. Elle parloit de ses agitations comme d'une chose qu'elle commençoit à voir dans l'éloignement. Elle faisoit l'éloge des douceurs d'une vie tranquile & solitaire; enfin j'apperçus dans sa lettre tous les symptomes d'une guérison commencé, que le tems acheveroit de perfectionner. Je lui fis une longue réponse pour fortifier de si heureuses dispositions. La paix de mon propre cœur en fut augmentée sensiblement. Il n'y avoit que le Marquis, dont

dont le souvenir me causât encore quelque amertume. Il m'étoit toujours cher, & son bonheur étoit la seule chose qui manquât à la perfection du mien. Il revint à l'Abbaïe environ deux mois après sa dernière visite. Quoiqu'il dût me connoître assés pour être assuré, que je ne conservois aucun ressentiment de la manière dont il m'avoit quitté la dernière fois qu'il m'avoit vû, il m'aborda de l'air d'une personne qui a quelque chose à se reprocher. Il me fit des excuses de la chaleur avec laquelle il m'avoit parlé. Je ne les écoutai que pour admirer la bonté de son cœur. Il fallut s'entretenir aussitôt de Nadine. Il m'apprit tristement, qu'il avoit envoieé dans la plûpart des Couvens du Royaume, & que tous ses soins n'avoient eu nul succès. Comme il me paroïssoit excessivement affigé, & que son but étoit sans doute d'exciter ma compassion, qu'il connoïssoit facile à émouvoir, je lui dis, que j'allois lui rendre un service auquel il ne s'attendoit pas. Que feriez-vous, continuai-je, si Nadine vous étoit infidelle ? Il me répondit sans hésiter, qu'il mourroit de douleur, ou peut-être de sa propre main. Mais ajoûta-t-il, il est impossible qu'elle le soit. Que penseriez-vous, repris-je, si sans être infidelle, c'est-à-dire, si con-

tinuant de vous aimer toujours avec beaucoup de tendresse, elle renonçoit à l'espérance que vous lui avez donnée d'être à vous ? Je dirois . . . ; mais je ne dirois rien, repartit-il en s'interrompant, car vous me contez là des impossibilités. Je suis sûr qu'elle m'aime, & qu'elle est convaincuë que je l'adore. Elle ne voudroit pas me désespérer, comme elle sçait bien qu'elle feroit en m'abandonnant. Permettez, lui dis-je, que je m'explique davantage. Ma nièce vous aime tendrement sans doute, elle feroit la plus ingrate fille du monde, si après tant de témoignages de vôtre sincère ardeur & de vôtre constance, elle n'avoit pas pour vous le juste retour qu'elle vous doit. Mais elle a reconnu, que son amour produit le même effet par rapport à vous, que feroit la haine d'un autre. Il trouble vôtre repos, il déränge vôtre fortune, il vous fait oublier les grandeurs pour lesquelles vous êtes né, il vous écarte de la soumission que vous devez à Mr. le Duc. Elle a été effraïée de se trouver la cause de tant de désordres, & par un effort même d'amour, elle a pris la résolution de sacrifier sa tendresse à vos intérêts. De quoi pouvez-vous l'accuser ? je regarde son procedé comme un exemple admirable de générosité, qui doit lui attirer éternellement

lement vôtre estime. On voit assés de gens qui font violence à leur cœur, quand ils s'apperçoivent que leurs passions nuisent à leur fortune, mais où en trouve-t-on qui sacrifient leur fortune & leur passion tout ensemble aux interêts de l'objet qu'ils aiment ! Ce défintereffement est si étrange, que je le regarde comme un prodige dans une petite personne de l'âge de ma nièce. Si je vous disois encore, qu'elle ne se borne point là; qu'elle veut vous remettre dans toute la liberté dont vous pourriez croire que vos promesses & vos sermens vous ont privé, & que pour vous rendre ce service, elle sacrifie la sienne, ne conviendriez-vous pas, que c'est peut-être le dernier effort du cœur humain, un effort qui ne paroîtroit pas vraisemblable dans un Romain ? Voilà néanmoins, mon cher Marquis, ce que ma nièce a fait pour vous. Lisez la lettre qu'elle m'écrit, ajoutai-je en tirant de ma poche la lettre de Nadine, vous verrez à qui cette pauvre enfant s'immole, & vous jugerez s'il est vrai qu'elle vous aime. Il lut la lettre. Il me la rendit sans parler, & il se jeta sur une chaise en levant les mains & les yeux au Ciel avec un mouvement extraordinaire. Les pleurs coulèrent en un moment de ses yeux, sans qu'il songeât à les essuyer. Je m'assis auprès

de lui. Vous devriez donner ces larmes, lui dis-je, à l'estime & à l'admiration plutôt qu'à la douleur. Je n'ose ajoûter que la joye même devoit y avoir quelque part; cependant il y a peu de personnes qui n'en ressentissent de cette seule pensée, que leur mérite ou leur bonheur a fait naître une des plus belles, & des plus généreuses passions qui furent jamais. C'est un plaisir, que les richesses & la Grandeur ne donnent point, un plaisir de la nature qui n'est attaché à nulle condition, & qui est unique en quelque sorte, en ce qu'il part d'une cause qui n'est propre qu'à lui. On me sert par intérêt, on me louë par flatterie, on me caresse par artifice; mais pour l'amour il n'est accordé qu'à moi: le seul motif qu'on puisse avoir de m'aimer est que je suis aimable. En vain voudroit-on déguiser une passion réelle, ou contrefaire une passion sincère. Mille marques trahissent le cœur. En fait d'amour & de haine il y a des preuves qui ne sont point équivoques. Je tâchois ainsi d'amuser & d'afoupir la tristesse du Marquis par des raisonnemens vagues, mais flatteurs. Il les écoutoit sans me répondre. Il s'occupoit sans doute des résolutions qu'il avoit à prendre. Sçavez-vous, mon cher Marquis, ajoûtai-je, le parti qui vous reste  
à sui-



à suivre ? C'est de tirer , s'il est possible , assés de force de l'exemple de ma nièce , pour retrancher de vôtre passion ce qu'elle a d'incommode pour vous-même. Vous retrouverez par là vôtre repos , & vous satisferez toujours vôtre cœur , en y conservant pour ma nièce la tendresse & l'estime que vous croyez qu'elle mérite. Quand vous serez dans cette situation , je ne ferai plus difficulté de vous conduire moi-même au lieu de sa retraite , & de vous procurer à l'un & à l'autre la satisfaction de vous voir & de vous entretenir avec innocence. Vous l'aimerez comme vôtre sœur , elle vous recevra avec l'affection qu'on a pour un frère ; & moi que vous avez appelé quelque-fois vôtre père , & qui regarde Nadine comme ma fille , j'entrerai dans vos sentimens ; je partagerai vos innocentes caresses , nous ferons ainsi l'image de la plus pure & de la plus parfaite union dont trois cœurs soient capables.

Je fus la duppe du Marquis dans cette occasion. Je ne fis point attention en lui laissant lire la lettre de ma nièce , que le lieu de sa demeure étoit marqué avec la date. Il jetta les yeux dessus & il n'eut garde de l'oublier. Après avoir écouté long-tems mes discours avec beaucoup de patience & sans autre marque d'émotion que

que ses larmes , il me quitta honnêtement. Je lui demandai s'il retournoit à Paris ; il me répondit ambigûment qu'il passeroit quelque tems dans la Province ; mais ce ne fut pas dans celle que je m'imaginóis. Il alla droit au château que Mr. le Duc avoit à quelques lieuës de l'Abbaye : il ne s'y arrêta que pour prendre avec lui quelques Domestiques , & il se rendit de là directement à C. où est le Couvent de ma nièce. Avant que de demander à lui parler , il lui écrivit une longue lettre pour la préparer à sa visite. Il ignoroit que c'est la coûtume des Couvens , que la Supérieure ouvre & lit les lettres qui sont adressées à ses Religieuses : l'Abbesse ouvrit donc la sienne qu'il avoit envoïée par un de ses laquais , & elle se trouva dans un extrême embarras après cette lecture. Comme le Marquis y parloit de la visite qu'il devoit faire le même jour à ma nièce , elle ne sçavoit si elle devoit le refuser ou l'admettre ; l'un offenoit le Marquis , qui étoit d'une qualité à mériter du respect , & l'autre exposoit beaucoup sa jeune Novice. Cependant le laquais attendoit la réponse. Elle se détermina à lui faire dire , que si son maître prenoit la peine de venir au Couvent , il y seroit vû avec beaucoup de satisfaction ; Le Marquis ne tarda point un moment à s'y rendre , & il prit  
ces

ces paroles que son laquais lui rapporta , pour une marque de l'affection de Nadine. Il fut surpris néanmoins en entrant dans le parloir , de se voir attendu à la grille par un visage inconnu. C'étoit l'Abbesse elle-même. Elle lui témoigna de la reconnoissance pour l'honneur qu'il lui faisoit de venir dans l'Abbaïe , & elle fut quelque tems à l'entretenir de choses différentes , sans oser lui parler la première de ma nièce. Il n'eut point la patience d'essuyer long-tems un fâcheux entretien. Il demanda , s'il ne lui seroit pas permis de voir Nadine. L'Abbesse employa toute son industrie pour lui faire entendre honnêtement , que ce n'étoit pas la coûtume des maisons religieuses , que les étrangers y entretenissent les Novices à la grille. Comme , Novice ? s'écria le Marquis. L'Abbesse m'a raconté depuis , qu'il fut prêt à s'évanouïr à cette nouvelle. Il laissa échaper mille plaintes contre la rigueur de son fort & l'infidélité de ma nièce. Il se leva de la chaise , il se promena à grands pas dans la salle , il s'assit & se leva encore en pleurant & en gémissant , desorte que l'Abbesse , qui avoit le cœur sensible , comme l'ont toutes les Religieuses , se trouva extraordinairement attendrie. Enfin il revint à elle , & il la conjura de la manière la plus pressante de

de lui faire voir Nadine; fût-ce en sa présence, ne fût-ce que pour un moment. Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de le refuser. Elle la fit appeller. Ma nièce ne s'attendoit nullement à cette visite. Son étonnement fut si grand à la vûe du Marquis, qu'elle jetta un cri perçant à la porte sans avoir la force d'avancer. L'Abbesse fut obligée de l'aller prendre elle-même & de l'amener à la grille par le main. Le jeune Amant fut si touché dans ses plaintes & dans ses reproches, qu'il tira des larmes des yeux de l'Abbesse. Nadine l'écouta avec modestie. Ses réponses furent sages & tendres. Elle lui raconta naturellement, par quels motifs elle s'étoit déterminée à la vie religieuse. Elle le remercia de l'affection dont il l'avoit honorée. Elle le pria même de la conserver autant que son propre repos & l'état qu'elle avoit embrassé pouvoit le permettre, & elle lui protesta qu'il n'y auroit jamais de diminution dans la sienne. Cette pauvre enfant se fit violence dans ce moment jusqu'à ne point laisser échapper une larme, de sorte que celle qui caufoit tant de pleurs étoit la seule qui n'en répandoit point. Leur conversation dura environ une heure. Le Marquis ne se possédoit point lorsqu'elle voulut se retirer. Il la pria de souffrir du moins ses visites.

visites. Elle s'excusa sur les obligations de sa règle, & elle lui dit, que c'étoit un plaisir dont elle se priveroit jusqu'au tems de son engagement, où elle feroit charmée de le voir assister. Il ne pût rien obtenir d'elle au-delà de ces dernières paroles, & d'une promesse générale de l'aimer & de l'estimer toute sa vie.

L'Abbesse m'a dit que les larmes que sa Novice avoit eu le courage de retenir, sortirent en abondance après le départ du Marquis. Elle passa trois ou quatre jours sans voir personne, jusqu'à ce que la force de son ame & le secours du Ciel lui firent reprendre peu à peu les apparences de la tranquillité. Je ne sçais ce que devint le Marquis pendant six semaines. Je le revis dans ma solitude au bout de ce tems. J'avois été informé de la visite qu'il avoit renduë à ma nièce. Ce fut la première chose dont il me parla lui-même. Il me parut que ses peines étoient beaucoup diminuées, & qu'il s'exprimoit plus tranquillement sur la perte de ses espérances. Je commençai à esperer de le voir assés remis avant la fin de l'année, pour le prier d'assister avec moi à la profession de Nadine, où il me dit qu'elle l'avoit invité. Ses reproches ne tomboient plus sur elle; il admiroit au contraire la grandeur de son courage, & il ne parloit qu'a-

vec

vec ravissement de la délicatesse & du défintereffement de son amour : Mais il se plaignoit amèrement de la rigueur du Ciel , qui l'obligeoit à renoncer à la possession d'un tel cœur , après avoir été assés heureux pour en obtenir toute la tendresse. Il parloit de sa naissance & de son rang avec un mepris qui l'eût élevé à la perfection du Christianisme , s'il eût eu une meilleure cause. Pour ce qui regardoit la liberté que Nadine prétendoit lui rendre , il protestoit qu'il ne vouloit point la reprendre , ou qu'il n'en useroit jamais ; qu'il seroit occupé de sa passion toute sa vie ; qu'il en passeroit la plus grande partie dans le lieu où elle faisoit sa demeure ; qu'il jouïroit du moins de la satisfaction de la voir , & que n'ayant plus à espérer d'autre felicité , il y borneroit tous ses plaisirs & tous ses desirs. J'entrai dans tous ses sentimens. Il retourna au Château de Mr. le Duc , d'où il ne sortit pendant plusieurs mois que pour me venir voir trois fois chaque semaine. Il emploïoit le reste du tems à l'étude ou à la chasse dans le parc. J'allois le visiter aussi de tems en tems. Nadine revenoit dans tous nos entretiens. Quelque-fois il s'attendrissoit jusqu'aux larmes en parlant d'elle ; quelque-fois il paroïssoit plus ferme ; mais je voïois , que cette image étoit

étoit toujours dominante au fond de son cœur ; & je travaillois moins à l'effacer qu'à lui faire prendre l'habitude de l'y porter sans trouble & sans douleur.

Enfin , le tems arriva auquel le sacrifice devoit se consommer. Il s'en étoit informé trop souvent pour l'ignorer. Je reçus une lettre de l'Abbesse par laquelle elle m'en donnoit avis , & elle me prioit au nom de ma nièce d'y assister avec ma famille. Je la fis voir au Marquis. J'irai , me dit-il avec un grand soupir , j'irai , n'en doutez pas ; heureux si je puis laisser la vie au pied du même Autel où elle va se sacrifier ? Mon gendre & ma fille m'étant venus prendre dans leur carosse , il s'y mit avec nous. Le sien ne laissa pas de nous accompagner avec une suite convenable. Etant arrivés à C . . . je voulus voir ma nièce avant le jour de la cérémonie , & je ne pûs résister à la prière que me fit le Marquis de l'y mener avec moi. Cette tendre victime parut à la grille dans un ajustement où je ne l'avois point encore vûë. Je fus ébloui de ses charmes. Jamais elle ne m'avoit paru plus aimable que sous cette triste livrée de mort & de pénitence. Le repos de la solitude donne au teint des Religieuses une fraîcheur & un air d'embonpoint , dont tout l'art des Dames mondaines ne sçauroit

ſçauroit approcher. Elle fut ſurpriſe de voir le Marquis avec moi, car quoiqu'elle eût ſouhaité qu'il fût préſent à ſa profeſſion, elle n'avoit oſé lui écrire ni me propoſer de le faire pour elle. Je lui diſ; vous êtes donc à la veille, ma chère nièce, de ce grand jour qui va vous ſéparer éternellement du monde. Rien n'eſt donc capable d'ébranler vos réſolutions. Elle me répondit, que la cérémonie qu'elle alloit faire, n'étoit qu'un renouvellement extérieur de ce qui étoit conclu depuis un an dans ſon cœur. Il eſt encore tems néanmoins, repris-je, de vous défaire de vos liens ſ'ils peuvent vous devenir incommodés. Examinez de nouveau le fond de vôtre ame, conſultez vos forces, ſongez que le Ciel n'accepte que les offrandes volontaires. L'offrande eſt faite, repliqua-t-elle, d'un ton ferme, & ſ'il ſuffit qu'elle ſoit volontaire pour être acceptée, je ne doute point que le Ciel n'ait reçu la mienne avec miſericorde. Le Marquis nous écoutoit ſans oſer lever les yeux ſur elle: cependant il trouva quelque choſe de ſi dur pour lui dans ces derniers mots, qu'il ne pût ſ'empêcher de l'interrompre avec un ſoupir; Ah! Madame, lui dit-il, eſt-il poſſible que l'état où vous me réduiſez, ne vous cauſe pas le moindre regret! Vous m'ôtez donc la ſeule conſolation



tion qui pourroit flatter une excessive douleur & vous me remettez dans la nécessité d'avoir recours à la mort, pour me délivrer de mes peines ! Elle tourna les yeux vers lui pour lui répondre, que s'il avoit toujours la bonté de conserver quelque affection pour elle, il n'y avoit rien d'affligeant pour lui dans l'expression qu'elle avoit employée, que son sacrifice étoit sans doute libre & volontaire, mais qu'il n'ignoroit pas, de quoi le Ciel s'étoit servi pour lui inspirer cette volonté ; qu'elle avoit deux motifs qui lui faisoient regarder la solitude avec joye ; l'un d'avoir scû lui marquer qu'elle n'étoit peut-être pas indigne de l'estime qu'il avoit eue pour elle, par la promptitude avec laquelle elle s'étoit renduë justice, lorsqu'elle avoit reconnu, qu'il étoit impossible qu'elle fût à lui : & l'autre d'avoir été assés heureuse pour expliquer cette impossibilité comme une marque de vocation à la vie religieuse, & d'avoir obtenu du Ciel la force d'y répondre sans balancer. Le Marquis ne se fit plus entendre que par ses soupirs. Nôtre conversation étant finie je baisai la main de ma nièce ; & je la présentai moi-même au jeune amant, qui pensa rendre l'ame en faisant la même chose.

Le lendemain, qui étoit le jour de la cérémonie, il me parut si pressé de douleur,

leur, que je ne lui conseillai point de se rendre avec nous à l'Eglise. Il demeura seul dans sa chambre, où je vins le rejoindre le plutôt qu'il me fut possible. Je le trouvai dans un abattement que je réussirois mal à exprimer. Son visage étoit pâle & ses yeux mouillés de larmes. Je le consolai par toutes les raisons, dont j'avois reconnu qu'il étoit le plus touché. Nous passâmes encore quelques jours à C . . . . pendant lesquels nous eûmes plusieurs fois le plaisir de voir ma nièce. Le Marquis étoit de toutes nos visites; mais il y portoit la tristesse. Il y parloit peu. Il regardoit Nadine en soupirant. Il paroïssoit ému, lorsqu'il l'entendoit parler. Il se levoit quelque-fois tout d'un coup, & il se remettoit aussi-tôt sur sa chaise, comme s'il eût eu honte de ce mouvement involontaire. Il sembloit, qu'il fût au bord d'une mer profonde qui le séparoit d'elle, & que la voyant dans l'éloignement il se portât vers elle par ses desirs, tandis qu'il se consumoit de la douleur de ne pouvoir en approcher.

Nous retournâmes ensemble à ma solitude. Je l'y retins pendant quelques semaines, & je l'engageai à se rendre à Paris, lorsque je le crus en état de paroître dans le monde avec bienséance. Du caractère dont je connois ce tendre  
& ai.

& aimable Seigneur, je ne doute point qu'il ne conserve le souvenir de ma nièce jusqu'au tombeau.

Mes jours se sont passés depuis ce tems-là dans une parfaite tranquillité. Je suis avec constance l'ordre de mes exercices. Les personnes avec lesquelles je vis, supportent charitablement mes foiblesses & les infirmités de mon âge. La mort que j'attens à toute heure ne me cause nul effroi; je la regarde comme le commencement d'une vie plus heureuse. Chaque moment qui m'en approche me paroît autant de gagné sur mes espérances. Je compte les heures avec une joye avide, & mes sentimens changeront beaucoup, si je n'entends pas sonner volontiers la dernière.

Le Ciel permet que j'aie quelque-fois l'occasion d'exercer des bonnes Oeuvres. Il y a quelques mois que deux personnes de qualiré du voisinage prirent querelle sur un differend fort leger. Leurs amis prévinrent le combat particulier qu'ils méditoient, & ils me prièrent de leur servir de médiateur. Je me chargeai avec joye de cette entreprise. L'offensé me coûta beaucoup à pacifier. Je lui représentois en vain, que sa haine & ses projets de vengeance excedoient l'offense légère qu'il avoit reçûë; qu'il y avoit de

l'injustice par conséquent dans ses desseins, & qu'en ne considérant même que les loix du monde, l'excès auquel il vouloit se porter ne seroit point approuvé des honnêtes gens. Mes raisonnemens ne l'ébranloient point. Un trait de morale, qui m'échapa dans l'entretien que j'avois avec lui, le disposa tout d'un coup à la paix. Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que vôtre honneur n'étant point blessé essentiellement dans cette querelle, tout l'avantage est de vôtre côté? Vôtre ennemi s'est abaissé au-dessous de vous en vous offensant, car celui qui fait une offense à quelqu'un, lui accorde une véritable supériorité sur lui en lui donnant le pouvoir de la pardonner. Cette réflexion fut tellement de son goût, qu'il consentit sur cette seule raison à se reconcilier.

Il ne me reste à ajouter à ces Mémoires qu'un souhait en faveur de mon Ouvrage; puisse-t-il être lu du public avec des vûes aussi innocentes que les miennes le font en écrivant! Je ne le destine point à être imprimé avant ma mort. La publication des deux premières parties n'a que trop inspiré l'envie de me connoître; & soit curiosité, soit compassion pour mes infortunes, elle m'a attiré la visite de quantité de personnes étrangères.

gères. Je ne veux plus que cette curiosité se reveille. D'ailleurs je doute que cette dernière partie puisse être imprimée en France avec l'approbation des Inquisiteurs de la presse.

*Fin du Sixième Tome.*













